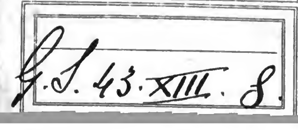

ALLI




G. S. 43. XIII. 8.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

PAR GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME SIXIÈME.

Pizarre assassiné par des Conjurés.

Tom. 6 page 180

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE
DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

PAR GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME SIXIÈME.



A LONDRES.

1792.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

SUITE DU LIVRE SIXIÈME.

XIII.

Troubles extérieurs ou intérieurs qui ont agité le Mexique, depuis qu'il est devenu une possession Espagnole.

DEPUIS que le Mexique eut subi le joug des Castillans, cette vaste contrée ne fut plus exposée à l'invasion. Aucun ennemi voisin ou éloigné ne ravagea ses provinces. La paix dont elle jouissoit ne fut extérieurement troublée que par des pirates. Dans la mer du Sud,

les entreprises de ces brigands se bornèrent à la prise d'un petit nombre de vaisseaux : mais au Nord, ils pillèrent une fois Campêche, deux fois Vera-Cruz, et souvent ils portèrent la désolation sur des côtes moins connues, moins riches et moins défendues.

Pendant que la navigation et les rivages de cette opulente région sont en proie aux corsaires et aux escadres des nations révoltées de l'ambition de l'Espagne, ou seulement jalouses de sa supériorité, les Chichemecas troublent l'intérieur de l'empire. C'étoient, si l'on en croit Herrera et Torquemada, les peuples qui occupoient les meilleures plaines de la contrée avant l'arrivée des Mexicains. Pour éviter les fers que leur préparoit le conquérant, ils se refugièrent dans des cavernes et dans des montagnes où s'accrût leur férocité naturelle et où ils menoient une vie entièrement animale. La nouvelle révolution qui venoit de changer l'état de leur ancienne patrie ne les disposa pas à des mœurs plus douces ; et ce qu'ils virent ou ce qu'ils apprirent du caractère Espagnol leur inspira une haine implacable contre une nation si fière et si oppressive. Cette passion, toujours terrible dans des sauvages, se manifesta par les ravages qu'ils

portèrent dans tous les établissemens qu'on formoit à leur voisinage, par les cruautés qu'ils exerçoient sur ceux qui entreprenoient d'y ouvrir des mines. Inutilement, pour les contenir ou les réprimer, il fut établi des forts et des garnisons sur la frontière, leur rage ne discontinua pas jusqu'en 1592. A cette époque, le capitaine Caldena leur persuada de mettre fin aux hostilités. Dans la vue de rendre durables ces sentimens pacifiques, le gouvernement leur fit bâtir des habitations, les rassembla dans plusieurs bourgades, et envoya au milieu d'eux quatre cents familles Tlascaltèques, dont l'emploi devoit être de former à quelques arts, à quelques cultures, un peuple qui jusqu'alors avoit été couvert de peaux, n'avoit vécu que de chasse ou des productions spontanées de la nature. Ces mesures, quoique sages, ne réussirent que tard. Les Chichemecasse refusèrent long-tems à l'instruction qu'on avoit entrepris de leur donner, repoussèrent même toute liaison avec des instituteurs bienfaisans et Américains. Ce ne fut qu'en 1608 que l'Espagne fut déchargée du soin de les habiller et de les nourrir.

Dix-huit ans après, Mexico voit se heurter avec le plus grand éclat la puissance civile

et la puissance ecclésiastique. Un homme convaincu de mille crimes cherche au pied des autels l'impunité de tous ses forfaits. Le vice-roi Gelves l'en fait arracher. Cet acte d'une justice nécessaire passe pour un attentat contre la divinité même. La foudre de l'excommunication est lancée. Le peuple se soulève. Le clergé séculier et régulier prend les armes. On brûle le palais du commandant ; on enfonce le poignard dans le sein de ses gardes, de ses amis, de ses partisans. Lui-même il est mis aux fers et embarqué pour l'Europe avec soixante-dix gentilshommes qui n'ont pas craint d'embrasser ses intérêts. L'archevêque, auteur de tant de calamités, et dont la vengeance n'est pas encore assouvie, suit sa victime avec le desir et l'espoir de l'immoler. Après avoir quelque tems balancé, la cour se décide enfin pour le fanatisme. Le défenseur des droits du trône et de l'ordre est condamné à un oubli ; et son successeur autorisé à consacrer solemnellement toutes les entreprises de la superstition, et plus particulièrement la superstition des asyles.

Le mot asyle, pris dans toute son étendue, pourroit signifier tout lieu, tout privilège, toute distinction qui garantit un cou-

pable de l'exercice impartial de la justice. Car qu'est-ce qu'un titre qui affoiblit ou suspend l'autorité de la loi ? un asyle. Qu'est-ce que la prison qui dérobe le criminel à la prison commune de tous les malfaiteurs ? un asyle. Qu'est-ce qu'une retraite où le créancier ne peut aller saisir le débiteur frauduleux ? un asyle. Qu'est-ce que l'enceinte où l'on peut exercer sans titre toutes les fonctions de la société, et cela dans une contrée où le reste des citoyens n'en obtient le droit qu'à prix d'argent ? un asyle. Qu'est-ce qu'un tribunal auquel on peut appeller d'une sentence définitive prononcée par un autre tribunal censé le dernier de la loi ? un asyle. Qu'est-ce qu'un privilège exclusif, pour quelque motif qu'il ait été sollicité et obtenu ? un asyle. Dans un empire où les citoyens partageant inégament les avantages de la société n'en partagent pas les fardeaux proportionnellement à ces avantages, qu'est-ce que les diverses distinctions qui soulagent les uns aux dépens des autres ? des asyles.

On connoît l'asyle du tyran, l'asyle du prêtre, l'asyle du ministre, l'asyle du noble, l'asyle du traitant, du commerçant. Je nommerois presque toutes les conditions de la

société. Quelle est en effet celle qui n'a pas un abri en faveur d'un certain nombre de malversations qu'elle peut commettre avec impunité ?

Cependant les plus dangereux des asyles ne sont pas ceux où l'on se sauve, mais ceux que l'on porte avec soi, qui suivent le coupable et qui l'entourent, qui lui servent de bouclier et qui forment entre lui et moi une enceinte au centre de laquelle il est placé, et d'où il peut m'insulter sans que le châtiment puisse l'atteindre. Tels sont l'habit et le caractère ecclésiastique. L'un et l'autre étoient autrefois une sorte d'asyle où l'impunité des forfaits les plus crians étoit presqu'assurée. Ce privilège est-il bien éteint ? J'ai vu souvent conduire des moines et des prêtres dans les prisons : mais je n'en ai presque jamais vu sortir pour aller au lieu public des exécutions.

Eh quoi ! parce qu'un homme par son état est obligé à des mœurs plus saintes, il obtiendra des ménagemens, une commisération qu'on refusera au coupable qui n'est pas lié par la même obligation?.. Mais le respect dû à ses fonctions, à son vêtement, à son caractère... Mais la justice due également et

sans distinction à tous les citoyens... Si le glaive de la loi ne se promène pas indifféremment par-tout, s'il vacille, s'il s'élève ou s'abaisse selon la tête qu'il rencontre sur son passage, la société est mal ordonnée. Alors il existe, sous un autre nom, sous une autre forme, un privilège détestable, un abri interdit aux uns et réservé aux autres.

Mais ces asyles, quoique généralement contraires à la prospérité des sociétés, ne fixeront pas ici notre attention. Il s'agira uniquement de ceux qu'ont offert, qu'offrent encore aujourd'hui les temples dans plusieurs parties du globe.

Ces refuges furent connus des anciens. Dans la Grèce encore à demi barbare, on pensa que la tyrannie ne pouvoit être réfrénée que par la religion. Les statues d'Hercule, de Thesée, de Pirithoüs, parurent propres à inspirer de la terreur aux scélérats, lorsqu'ils n'eurent plus à redouter leurs massues. Mais aussi-tôt que l'asyle institué en faveur de l'innocence ne servit plus qu'au salut du coupable, aux intérêts et à la vanité des conservateurs du privilège, ces retraites furent abolies.

D'autres peuples, à l'imitation des Grecs, établirent des asyles. Mais le citoyen ne se

jettoit dans le sein des dieux que pour se soustraire à la main armée qui le poursuivoit. Là, il invoquoit la loi, il appelloit le peuple à son secours. Ses concitoyens accouroient. Le magistrat approchoit. Il étoit interrogé. S'il avoit abusé de l'asyle, il étoit doublement puni. Il recevoit le châtiment et du forfait qu'il avoit commis, et de la profanation du lieu où il s'étoit sauvé.

Romulus voulut peupler sa ville, et il en fit un asyle. Quelques temples devinrent des asyles sous la république. Après la mort de César, les Triumvirs voulurent que sa chapelle fût un asyle. Dans les siècles suivans, la bassesse des peuples érigea souvent les statues des tyrans en asyles. C'est de-là que l'esclave insultoit son maître. C'est de-là que le persécuteur du repos public soulevoit la canaille contre les gens de bien.

Cette horrible institution de la barbarie et du paganisme causoit des maux inexprimables, lorsque le christianisme, monté sur le trône de l'empire, ne rougit pas de l'adopter et même de l'étendre. Bientôt, les suites de cette politique ecclésiastique se firent cruellement sentir. Les loix perdirent leur autorité. L'ordre social étoit interverti. Alors le magistrat atta-

qua les asyles avec courage, le prêtre les défendit avec opiniâtreté. Ce fut durant plusieurs siècles, une guerre vive et pleine d'animosité. Le parti qui prévaloit sous un règne ferme succomboit sous un prince superstitieux. Quelquefois cet asyle étoit général, et quelquefois il étoit restreint; anéanti dans un tems, réintégré dans un autre.

Ce qui doit surprendre dans une institution si visiblement contraire à l'équité naturelle, à la loi civile, à la sainteté de la religion, à l'esprit de l'évangile, au bon ordre de la société : c'est sa dureté, c'est la diversité des édits des empereurs, la contradiction des canons, l'entêtement de plusieurs evêques; c'est sur-tout l'extravagance des jurisconsultes, sur l'étendue de l'asyle selon le titre des églises. Si c'est une grande église, l'asyle aura tant de pieds de franchise hors de son enceinte; si c'est une moindre église, la franchise de l'enceinte sera moins étendue; moins encore, si c'est une chapelle; la même, que l'église soit consacrée ou ne le soit pas.

Il est bien étrange que dans une longue suite de générations, pas un monarque, pas un ecclésiastique, pas un magistrat, pas un seul homme n'ait rappellé à ses contemporains

les beaux jours du christianisme. Autrefois, auroit-il pu leur dire, autrefois le pécheur étoit arrêté pendant des années à la porte du temple où il expioit sa faute exposé aux injures de l'air, en présence de tous les fidèles, de tous les citoyens. L'entrée de l'église ne lui étoit accordée que pas à pas. Il n'approchoit du sanctuaire qu'à mesure que sa pénitence s'avançoit. Et aujourd'hui un scélérat, un concussionnaire, un voleur, un assassin couvert de sang ne trouve pas seulement les portes de nos temples ouvertes ; il y trouve encore protection, impunité, aliment et sécurité.

Mais si l'assassin avoit plongé le poignard dans le sein d'un citoyen sur les marches mêmes de l'autel, que feriez-vous ? Le lieu de la scène sanglante deviendra-t-il son asyle ? Voilà certes un privilège bien commode pour les scélérats. Pourquoi tueront-ils dans les rues, dans les maisons, sur les grands chemins où ils peuvent être saisis ? Que ne tuent-ils dans les églises ? Jamais il n'y eut un exemple plus révoltant du mépris des loix et de l'ambition ecclésiastique que cette immunité des temples. Il étoit réservé à la superstition de rendre dans ce monde l'Etre suprême protecteur des mêmes

crimes qu'il punit dans une autre vie par des peines éternelles. On doit espérer que l'excès du mal fera sentir la nécessité du remède.

Cette heureuse révolution arrivera plus tard ailleurs qu'au Mexique, où les peuples sont plongés dans une ignorance plus profonde encore que dans les autres régions soumises à la Castille. En 1732, les élémens conjurés engloutirent une des plus riches flottes qui fussent jamais sorties de cette opulente partie du Nouveau-Monde. Le désespoir fut universel dans les deux hémisphères. Chez un peuple plongé dans la superstition, tous les événemens sont miraculeux; et le courroux du ciel fut généralement regardé comme la cause unique d'un grand désastre, que l'inexpérience du pilote et d'autres causes toutes aussi naturelles pouvoient fort bien avoir amené. Un *auto da fé* parut le plus sûr moyen de recouvrer les bontés divines; et trente-huit malheureux périrent dans les flammes, victimes d'un aveuglement si déplorable.

Il me semble que j'assiste à cette horrible expiation. Je la vois, je m'écrie : » Monstres » exécrables, arrêtez. Quelle liaison y a-t-il » entre le malheur que vous avez éprouvé et » le crime imaginaire ou réel de ceux que

» vous détenez dans vos prisons ? S'ils ont des
» opinions qui les rendent odieux aux yeux
» de l'Eternel, c'est à lui à lancer la foudre
» sur leurs têtes ? Il les a soufferts pendant un
» grand nombre d'années ; il les souffre, et
» vous les tourmentez. Quand il auroit à les
» condamner à des peines sans fin au jour
» terrible de sa vengeance, est-ce à vous d'ac-
» célérer leurs supplices ? Pourquoi leur ravir
» le moment d'une résipiscence qui les attend
» peut-être dans la caducité, dans le danger,
» dans la maladie ? Mais, infâmes que vous
» êtes, prêtres dissolus, moines impudiques,
» vos crimes ne suffisoient-ils pas pour exciter
» le courroux du ciel ? Corrigez-vous, pros-
» ternez-vous aux pieds des autels ; couvrez-
» vous de sacs et de cendres ; implorez la mi-
» séricorde d'en haut, au lieu de traîner sur
» un bûcher des innocens, dont la mort, loin
» d'effacer vos forfaits, en accroîtra le nombre
» de trente-huit autres qui ne vous seront
» jamais remis. Pour appaiser Dieu, vous
» brûlez des hommes ! Etes-vous des adora-
» teurs de Moloch ? » Mais ils ne m'entendent
pas ; et les malheureuses victimes de leur su-
perstitieuse barbarie ont été précipitées dans
les flammes.

Une calamité d'un autre genre affligea peu après le nouveau Mexique, limitrophe et dépendant de l'ancien. Cette vaste contrée, située pour la plus grande partie dans la Zone tempérée, fut assez long-tems inconnue aux dévastateurs de l'Amérique. Le missionnaire Ruys y pénétra le premier en 1580. Il fut bientôt suivi par le capitaine Espajo, et enfin par Jean d'Onâte, qui, par une suite de travaux commencés en 1599 et terminés en 1611, parvint à ouvrir des mines, à multiplier les troupeaux et les subsistances, à établir solidement la domination Espagnole. Des troubles civils dérangent, en 1652, l'ordre qu'il a établi. Dans le cours de ces animosités, le commandant Rosas est assassiné, et ceux de ses amis qui tentent de venger sa mort, périssent après lui. Les atrocités continuent jusqu'à l'arrivée tardive de Pagnalosse. Ce chef intrépide et sévère avoit presque étouffé la rebellion, lorsque, dans l'accès d'une juste indignation, il donne un soufflet à un moine turbulent qui lui parloit avec insolence, qui osoit même le menacer. Aussi-tôt les cordeliers maîtres du pays, l'arrêtent. Il est excommunié, livré à l'inquisition, et condamné à des amendes considérables. Inutilement, il presse la cour

de venger l'autorité royale violée en sa personne, le crédit de ses ennemis l'emporte sur ses sollicitations. Leur rage et leur influence lui font même craindre un sort plus funeste ; et pour se dérober à leurs poignards, pour se soustraire à leurs intrigues, il se refugie en Angleterre, abandonnant les rênes du gouvernement à qui voudra ou pourra s'en saisir. Cette retraite plonge encore la province dans de nouveaux malheurs ; et ce n'est qu'après dix ans d'anarchie et de carnage, que tout rentre enfin dans l'ordre et la soumission.

Est-il rien de plus absurde que cette autorité des moines en Amérique ? Ils y sont sans lumières et sans mœurs ; leur indépendance y foule aux pieds leurs constitutions et leurs vœux ; leur conduite est scandaleuse ; leurs maisons sont autant de mauvais lieux, et leurs tribunaux de pénitence autant de boutiques de commerce. C'est là que, pour une pièce d'argent, ils tranquillisent la conscience du scélérat ; c'est là qu'ils insinuent la corruption au fond des ames innocentes, et qu'ils entraînent les femmes et les filles dans la débauche ; ce sont autant de simoniaques qui trafiquent publiquement des choses saintes. Le christianisme qu'ils enseignent est souillé de toutes sortes d'absurdités. Captateurs d'hé-

ritages, ils trompent, ils volent, ils se parjurent. Ils avilissent les magistrats; ils les croisent dans leurs opérations. Il n'y a point de forfaits qu'ils ne puissent commettre impunément. Ils inspirent aux peuples l'esprit de la révolte. Ce sont autant de fauteurs de la superstition, la cause de tous les troubles qui ont agité ces contrées lointaines. Tant qu'ils y subsisteront, ils y entretiendront l'anarchie, par la confiance aussi aveugle qu'illimitée qu'ils ont obtenue des peuples, et par la pusillanimité qu'ils ont inspirée aux dépositaires de l'autorité dont ils disposent par leurs intrigues. De quelle si grande utilité sont-ils donc? Seroient-ils délateurs? Une sage administration n'a pas besoin de ce moyen. Les ménageroit-on comme un contre-poids à la puissance des vice-rois? C'est une terreur panique. Seroient-ils tributaires des grands? C'est un vice qu'il faut faire cesser. Sous quelque face qu'on considère les choses, les moines sont des misérables qui scandalisent et qui fatiguent trop le Mexique pour les y laisser subsister plus long-tems.

La soumission, l'ordre, y furent de nouveau et plus généralement troublés en 1693, par une loi qui interdisoit aux Indiens l'usage des

liqueurs fortes. La défense ne pouvoit pas avoir pour objet celles de l'Europe, d'un prix nécessairement trop haut, pour que des hommes constamment opprimés, constamment dépouillés, en fissent jamais usage. C'étoit uniquement du pulque que le gouvernement cherchoit à les détacher.

On tire cette boisson d'une plante connue au Mexique sous le nom de maguey, et semblable à un aloës pour la forme. Ses feuilles, rassemblées autour du collet de la racine, sont épaisses, charnues, presque droites, longues de plusieurs pieds, creusées en gouttières, épineuses sur le dos, et terminées par une pointe très-acérée. La tige qui sort du milieu de cette touffe, s'élève deux fois plus haut, et porte à son sommet ramifié des fleurs jaunâtres. Leur calice à six divisions est chargé d'autant d'étamines. Il adhère par le bas au pistil qui devient avec lui une capsule à trois loges remplies de semences. Le maguey croît par-tout dans le Mexique, et se multiplie facilement de bouture. On en fait des haies. Ses diverses parties ont chacune leur utilité. Les racines sont employées pour faire des cordes; les tiges donnent du bois; les pointes des feuilles servent de clous ou d'ai-

guilles; les feuilles elles-mêmes sont bonnes pour couvrir les toits; on les fait aussi rouir, et l'on en retire un fil propre à fabriquer divers tissus.

Mais le produit le plus estimé du magucy est une eau douce et transparente, qui se ramasse dans un trou creusé avec un instrument dans le milieu de la touffe, après qu'on en a arraché les bourgeons et les feuilles intérieures. Tous les jours, ce trou profond de trois ou quatre pouces se remplit, tous les jours on le vuide; et cette abondance dure une année entière, quelquefois même dix-huit mois. Cette liqueur épaissie forme un véritable sucre: mais mêlée avec de l'eau de fontaine et déposée dans de grands vases, elle acquiert au bout de quatre ou cinq jours de fermentation, le piquant et presque le goût du cidre. Si l'on y ajoute des écorces d'orange et de citron, elle devient enivrante. Cette propriété la rend plus agréable aux Mexicains, qui, ne pouvant se consoler de la perte de leur liberté, cherchent à s'étourdir sur l'humiliation de leur servitude. Aussi est-ce vers les maisons où l'on distribue le pulque que sont continuellement tournés les regards de tous les Indiens. Ils y passent les jours, les semaines;

ils y laissent la subsistance de leur famille, très-souvent le peu qu'ils ont de vêtemens.

Le ministère Espagnol, averti de ces excès, en voulut arrêter le cours. Le remède fut mal choisi. Au lieu de ramener les peuples aux bonnes mœurs par des soins paternels, par le moyen si efficace de l'enseignement, on eut recours à la funeste voie des interdictions. Les esprits s'échauffèrent, les séditions se multiplièrent, les actes de violence se répétèrent d'une extrémité de l'empire à l'autre. Il fallut céder. Le gouvernement retira ses actes prohibitifs : mais il voulut que l'argent le dédommageât du sacrifice qu'il faisoit de son autorité. Le pulque fut assujetti à des impositions qui rendent annuellement au fisc onze ou douze cent mille livres.

Une nouvelle scène, d'un genre plus particulier, s'ouvrit vingt-cinq ou trente ans plus tard au Mexique. Dans cette importante possession, la police étoit négligée au point qu'une nombreuse bande de voleurs parvint à s'emparer de toutes les routes. Sans un passport d'un des chefs de ces bandits, aucun citoyen n'osoit sortir de son domicile. Soit indifférence, soit foiblesse, soit corruption, le magistrat ne prenoit aucune mesure pour

faire cesser une si grande calamité. Enfin la cour de Madrid, réveillée par les cris de tout un peuple, chargea Velasquès du salut public. Cet homme juste, ferme, sévère, indépendant des tribunaux et du vice-roi, réussit enfin à rétablir l'ordre et à lui donner des fondemens qui depuis n'ont pas été ébranlés.

Une guerre entreprise contre les peuples de Cinaloa, de Sonora, de la nouvelle Navarre, a été le dernier événement remarquable qui ait agité l'empire. Ces provinces, situées entre l'ancien et le nouveau Mexique, ne faisoient point partie des états de Montezuma. Ce ne fut qu'en 1540, que les dévastateurs du Nouveau-Monde y pénétrèrent sous les ordres de Vasquès Coronado. Ils y trouvèrent de petites nations qui vivoient de pêche sur les bords de l'océan, de chasse dans l'intérieur des terres; et qui, quand ces moyens de subsistance leur manquoient, n'avoient de ressource que les productions spontanées de la nature. Dans cette région, on ne connoissoit ni vêtemens, ni cabanes. Des branches d'arbre pour se garantir des ardeurs d'un soleil brûlant; des roseaux liés les uns aux autres pour se mettre à couvert des torrens de pluie : c'est tout ce que les habitans avoient imaginé contre l'inclémence

des saisons. Durant les froids les plus rigoureux, ils dormoient à l'air libre, autour des feux qu'ils avoient allumés.

Ce pays, si pauvre en apparence, renfermoit des mines. Quelques Espagnols entreprirent de les exploiter. Elles se trouvèrent abondantes, et cependant leurs avides propriétaires ne s'enrichissoient pas. Comme on étoit réduit à tirer de la Vera-Cruz, à dos de mulet, par une route difficile et dangereuse de six à sept cents lieues, le vif argent, les étoffes, la plupart des choses nécessaires pour la nourriture et pour les travaux, tous ces objets avoient à leur terme une valeur si considérable, que l'entreprise la plus heureuse rendoit à peine de quoi les payer.

Il falloit tout abandonner, ou faire d'autres arrangemens. On s'arrêta au dernier parti. Le jésuite Ferdinand Consang fut chargé, en 1746, de reconnoître le golfe de la Californie, qui borde ces vastes contrées. Après cette navigation, conduite avec intelligence, la cour de Madrid connut les côtes de ce continent, les ports que la nature y a formés, les lieux sablonneux et arides qui ne sont pas susceptibles de culture, les rivières qui, par la fertilité qu'elles répandent sur leurs bords,

invitent à y établir des peuplades. Rien, à l'avenir, ne devoit empêcher que les navires, partis d'Acapulco, n'entrassent dans la mer Vermeille, ne portassent facilement dans les provinces, limitrophes des missionnaires, des soldats, des mineurs, des vivres, des marchandises, tout ce qui est nécessaire aux colonies, et n'en revinssent chargés de métaux.

Cependant c'étoit un préliminaire indispensable, de gagner les naturels du pays par des actes d'humanité, ou de les subjuguer par la force des armes. Mais comment se concilier des hommes dont on vouloit faire des bêtes de somme, ou qui devoient être enterrés vivans dans les entrailles de la terre ? Aussi le gouvernement se décida-t-il pour la violence. La guerre ne fut différée que par l'impossibilité où étoit un fisc obéré d'en faire la dépense. On trouva enfin, en 1668, un crédit de douze cent mille livres, et les hostilités commencèrent. Quelques hordes de sauvages se soumirent après une légère résistance. Il n'en fut pas ainsi des Apaches, la plus belliqueuse de ces nations, la plus passionnée pour l'indépendance. On les poursuivit sans relâche pendant trois ans, avec le projet de les exterminer. Grand Dieu, exterminer des hom-

mes ? Parleroit-on autrement des loups ? Les exterminer ? et pourquoi ? Parce qu'ils avoient l'âme fière, parce qu'ils sentoient le droit naturel qu'ils avoient à la liberté, parce qu'ils ne vouloient pas être esclaves. Et nous sommes des peuples civilisés ? et nous sommes chrétiens ?

L'éloignement où étoient les anciennes et les nouvelles conquêtes du centre de l'autorité, fit juger qu'elles languiroient jusqu'à ce qu'on leur eût accordé une administration indépendante. On leur donna donc un commandant particulier, qui, avec un titre moins imposant que celui du vice-roi de la Nouvelle-Espagne, jouit des mêmes prérogatives.

XIV. *Qu'est devenu le Mexique sous les loix de l'Espagne ?*

Il faut voir maintenant à quel degré de prospérité s'est élevé le Mexique, malgré les énormes pertes que des ennemis étrangers lui ont fait essuyer, malgré les troubles domestiques qui lui ont si souvent déchiré le sein.

La grande Cordilière, après avoir traversé toute l'Amérique Méridionale, s'abaisse et se retrécit dans l'isthme de Panama ; suit la

même forme dans les provinces de Costa-Ricca, de Nicaragua, de Guatimala; s'élargit, s'élève de nouveau dans le reste du Mexique, mais sans approcher jamais de la hauteur prodigieuse qu'elle a dans le Pérou. Ce changement est sur-tout remarquable vers la mer du Sud. Les rives y sont très-profondes, et n'offrent un fonds que fort près de terre, tandis que dans la mer du Nord on le trouve à une très-grande distance du continent. Aussi les rades sont-elles aussi bonnes, aussi multipliées dans la première de ces mers, qu'elles sont rares et mauvaises dans l'autre.

Le climat d'une région située presqu'entièrement dans la Zone Torride, est alternativement humide et chaud. Ces variations sont plus sensibles et plus communes dans les contrées basses, marécageuses, remplies de forêts et incultes de l'Est, que dans les parties de l'empire qu'une nature bienfaisante a traitées plus favorablement.

La qualité du sol est aussi très-différente, Il est quelquefois ingrat, quelquefois fertile, selon qu'il est montueux, uni ou submergé.

Les Espagnols ne se virent pas plutôt les maîtres de cette riche et vaste région, qu'ils s'empressèrent d'y édifier des villes dans les

lieux qui lui paroissoient le plus favorables au maintien de leur autorité, dans ceux qui leur promettoient de plus grands avantages de leur conquête. Ceux des Européens qui vouloient s'y fixer, obtenoient une possession assez étendue : mais ils étoient réduits à chercher des cultivateurs que la loi ne leur donnoit pas.

Un autre ordre de choses s'observoit dans les campagnes. Elles étoient la plupart distribueés aux conquérans pour prix de leur sang ou de leurs services. L'étendue de ces domaines, qui n'étoient accordés que pour deux ou trois générations, étoit proportionnée au grade et à la faveur. On y attacha, comme serfs, un nombre plus ou moins grand de Mexicains. Cortès en eut vingt-trois mille dans les provinces de Mexico, de Tlascala, de Mechoacan et de Oaxaca, avec cette distinction qu'ils devoient être l'apanage de sa famille à perpétuité. Il faut que l'oppression ait été moindre dans ces possessions héréditaires que dans le reste de l'empire, puisqu'en 1746 on y comptoit encore quinze mille neuf cent quarante Indiens, dix-huit cents Espagnols, métis ou mulâtres, et seize cents esclaves noirs.

Le

Le pays n'avoit aucun des animaux nécessaires pour la subsistance de ses nouveaux habitans, pour le labourage et pour les autres besoins inséparables d'une société un peu compliquée. On les fit venir des îles déjà soumises à la Castille, qui elles-mêmes les avoient naguère reçus de notre hémisphère. Ils propagèrent avec une incroyable célérité. Tous dégénérèrent ; et comment, affoiblis par le trajet des mers, privés de leur nourriture originaire, livrés à des mains incapables de les élever et de les soigner : comment n'auroient-ils pas souffert des altérations sensibles ? La plus marquée fut celle qu'éprouva la brebis. Mendoza fit venir des béliers d'Espagne pour renouveller des races abâtardies ; et depuis cette époque, les toisons se trouvèrent de qualité suffisante pour servir d'aliment à plusieurs manufactures assez importantes.

La multiplication des troupeaux amena une grande augmentation dans les cultures. Au maïs, qui avoit toujours fait la principale nourriture des Mexicains, on associa les grains de nos contrées. Dans l'origine, ils ne réussirent pas. Leurs semences jettées au hasard dans des ronces, ne donnèrent d'abord que des herbes épaisses et stériles. Une végétation trop

rapide et trop vigoureuse ne leur laissoit pas le tems de mûrir, ni même de se former. mais cette surabondance de sucs diminua peu-à-peu; et l'on vit enfin prospérer la plupart de nos grains, de nos légumes et de nos fruits. Si la vigne et l'olivier ne furent pas naturalisés dans cette partie du Nouveau-Monde, ce fut le gouvernement qui l'empêcha, dans la vue de laisser des débouchés aux productions de la métropole. Peut-être le sol et le climat auroient-ils eux-mêmes repoussé ces précieuses plantes. Du moins est-on autorisé à le penser quand on voit que les essais que vers 1706 il fut permis aux jésuites et aux héritiers de Cortès de tenter, ne furent pas heureux, et que les expériences qu'on a tentées depuis ne l'ont pas été beaucoup davantage.

Le coton, le tabac, le cacao, le sucre, quelques autres productions réussirent généralement: mais faute de bras ou d'activité, ces objets furent concentrés dans une circulation intérieure. Il n'y a que le jalap, la vanille, l'indigo et la cochenille qui entrent dans le commerce de la Nouvelle-Espagne avec les autres nations.

XV. *De la culture du jalap.*

Le jalap est un des purgatifs les plus employés dans la médecine. Il tire son nom de la ville de Xalapa, aux environ de laquelle il croît abondamment. Sa racine, la seule partie qui soit d'usage, est tubéreuse, grosse, alongée en forme de navet, blanche à l'intérieur et remplie d'un suc laiteux. La plante qu'elle produit a été long-tems inconnue. On sait maintenant que c'est un liseron semblable pour le port à celui de nos haies. Sa tige est grimpante, anguleuse, légérement, velue. Ses feuilles disposées alternativement, sont assez grandes, veloutées en-dessus, ridées en-dessous, marquées de sept nervures; quelquefois entières en cœur, quelquefois partagées en plusieurs lobes plus ou moins distincts. Les fleurs qui naissent par bouquets le long de la tige, ont un calice glanduleux à sa base, divisé profondément en cinq parties et accompagné de deux feuilles florales. La corolle grande, conformée en cloche blanchâtre en-dehors, d'un pourpre foncé à l'intérieur, supporte cinq étamines blanches de longueur inégale. Le germen placé dans le milieu et surmonté d'un seul style, devient,

en mûrissant une capsule ronde, renfermant dans une seule loge quatre semences rousses et très-velues.

Cette plante se trouve non-seulement dans le voisinage de Xalapa, mais encore sur les sables de la Vera-Cruz. On la cultive facilement. Le poids des racines est depuis douze jusqu'à vingt livres. On les coupe par tranches pour les faires sécher. Elles acquièrent alors une couleur brune, un œil résineux. Leur goût est un peu âcre et cause des nausées. Le meilleur jalap est compact, résineux, brun, difficile à rompre et inflammable. On ne le donne qu'à une dose très-petite, parce qu'il est très-actif et purge violemment. Son extrait résineux, fait par l'esprit-de-vin, est employé aux mêmes usages, mais avec plus de précaution. L'Europe en consomme annuellement sept mille cinq cents quintaux, qu'elle paie 972,000 livres.

XVI. *De la culture de la vanille.*

La vanille est une plante qui, comme le lierre, s'accroche aux arbres qu'elle rencontre, les couvre presqu'entiérement et s'élève par leur secours. Sa tige, de la grosseur du petit doigt, est verdâtre, charnue, pres-

que cylindrique, noueuse par intervalle, et sarmenteuse comme celle de la vigne. Chaque nœud est garni d'une feuille alterne, assez épaisse, de forme ovale, longue de huit pouces et large de trois. Il pousse aussi des racines qui pénétrant l'écorce des arbres en tirent une nourriture suffisante pour soutenir quelque tems la plante en vigueur, lorsque par accident le bas de la tige est endommagé ou même séparé de la racine principale. Cette tige, parvenue à une certaine hauteur, se ramifie, s'étend sur les côtés et se couvre de bouquets de fleurs assez grandes, blanches en-dedans, verdâtres en-dehors. Cinq des divisions de leur calice sont longues, étroites et ondulées. La sixième, plus intérieure, présente la forme d'un cornet. Le pistil qu'elles couronnent supporte une seule étamine. Il devient, en mûrissant, un fruit charnu, composé comme une gousse de sept à huit pouces de longueur, qui s'ouvre en trois valves chargées de menues semences.

Cette plante croît naturellement dans les terrains incultes, toujours humides, souvent inondés et couverts de grands arbres; d'où l'on peut inférer que ces terrains sont les plus propres à sa culture. Pour la multiplier,

il suffit de piquer au pied des arbres quelques rameaux ou sarmens qui prennent racine et s'élèvent en peu de tems. Quelques cultivateurs, pour préserver leurs plants de la pourriture, préfèrent de les attacher aux arbres même à un pied de terre. Ces plants ne tardent pas à pousser des filets qui, descendant en ligne droite, vont s'enfoncer dans la terre et y former des racines.

La récolte des gousses commence vers la fin de septembre, et dure environ trois mois. L'aromate qui leur est particulier ne s'acquiert que par la préparation. Elle consiste à enfiler plusieurs gousses, à les tremper un moment dans une chaudière d'eau bouillante pour les blanchir. On les suspend ensuite dans un lieu exposé à l'air libre et aux rayons du soleil. Il découle alors de leur extrémité une liqueur visqueuse, surabondante, dont on facilite la sortie par une pression légère, réitérée deux ou trois fois le jour. Pour retarder la dessication qui doit se faire lentement, on les enduit à plusieurs reprises d'huile, qui conserve leur mollesse et les préserve des insectes. On les entoure aussi d'un fil de coton pour empêcher qu'elles ne s'ouvrent. Lorsqu'elles sont suffisamment dessé-

chées, on les passe dans des mains ointes d'huile, on les met dans un pot vernissé pour les conserver fraîchement.

Voilà tout ce qu'on fait sur la vanille particuliérement destinée à parfumer le chocolat dont l'usage a passé des Mexicains aux Espagnols, et des Espagnols aux autres peuples; et encore ces notions, tout-à-fait modernes sont elles dues à un naturaliste Français. Il n'est pas possible que malgré l'indifférence qu'ils ont montrée jusqu'ici pour l'histoire de la nature, les maîtres de cette partie du Nouveau-Monde n'aient des connoissances plus approfondies. S'ils ne les ont pas communiquées, c'est sans doute qu'ils ont voulu se réserver exclusivement cette production; quoiqu'il n'en vienne annuellement en Europe que cinquante quintaux et qu'elle n'y soit pas vendue au-dessus de 431,568 liv. Le tems de la révélation des lumières arrivera un jour, et alors la vanille sera aussi généralement connue que l'est maintenant l'indigo.

XVII. *De la culture de l'indigo.*

L'indigotier est une plante droite et assez touffue. De sa racine s'élève une tige ligneuse,

cassante, haute de deux pieds, ramifiée dès son origine, blanche à l'intérieur et couverte d'une écorce grisâtre. Les feuilles sont alternes, composées de plusieurs folioles, disposées sur deux rangs le long d'une côte commune, terminée par une foliole impaire et garnie à sa base de deux petites membranes que l'on nomme stipules. A l'extrémité de chaque rameau se trouvent des épis de fleurs rougeâtres, papilionacées, assez petites et composées de quantité de pétales. Les étamines au nombre de dix, et le pistil surmonté d'un seul style, sont disposés comme dans la plupart des fleurs légumineuses. Le pistil se change en une petite gousse arrondie, légérement courbe, d'un pouce de longueur et d'une ligne et demie de largeur, remplie de semences cylindriques, luisantes et rembrunies.

Cette plante veut une terre légère, bien labourée et qui ne soit jamais inondée. L'on préfère pour cette raison des lieux qui ont de la pente, parce que cette position préserve les champs du séjour des pluies qui flétriroient l'indigotier, et des inondations qui le couvriroient d'un limon nuisible. Les terrains bas et plats peuvent être encore employés pour cette

culture, si l'on pratique des rigoles et des fossés pour l'écoulement des eaux, et si l'on a la précaution de ne planter qu'après la saison des pluies qui occasionnent souvent des débordemens. On jette la graine dans de petites fosses faites avec la houe, de deux ou trois pouces de profondeur, éloignées d'un pied les unes des autres, et en ligne droite le plus qu'il est possible. Il faut avoir une attention continuelle à arracher les mauvaises herbes qui étoufferoient aisément l'indigotier. Quoiqu'on le puisse semer en toutes les saisons, on préfère communément le printems. L'humidité fait lever la plante dans trois ou quatre jours. Elle est mûre au bout de deux mois. On la coupe avec des couteaux courbés en serpettes, lorsqu'elle commence à fleurir; et les coupes continuent de six en six semaines, si le tems est un peu pluvieux. Sa durée est d'environ deux ans. Après ce terme elle dégénère. On l'arrache, et on la renouvelle.

Comme cette plante épuise bientôt le sol, parce qu'elle ne pompe pas assez d'air et de rosée par ses feuilles pour humecter la terre, il est avantageux au cultivateur d'avoir un vaste espace qui demeure couvert d'arbres, jusqu'à ce qu'il convienne de les abattre, pour

faire occuper leur place par l'indigo : car il faut se représenter les arbres comme des siphons par lesquels la terre et l'air se communiquent réciproquement leur substance fluide et végétative, des siphons où les vapeurs et les sucs s'attirant tour-à-tour, se mettent en équilibre. Ainsi, tandis que la sève de la terre monte par les racines jusqu'aux branches, les feuilles aspirent l'air et les vapeurs qui circulant par les fibres de l'arbre redescendent dans la terre, et lui rendent en rosée ce qu'elle perd en sève. C'est pour obéir à cette influence réciproque, qu'au défaut des arbres qui conservent les champs vierges pour y semer de l'indigo, on couvre ceux qui sont usés par cette plante de patates ou de lianes, dont les branches rampantes conservent la fraîcheur de la terre, et dont les feuilles brûlées renouvellent la fertilité.

On distingue plusieurs espèces d'indigo, mais on n'en cultive que deux. Le franc dont nous venons de parler, et le bâtard qui en diffère par sa tige beaucoup plus élevée, plus ligneuse et plus durable; par ses folioles plus longues et plus étroites; par ses gousses plus courbes; par ses semences noirâtres. Quoique l'un obtienne un plus haut prix, il est

communément avantageux de cultiver l'autre, parce qu'on le renouvelle moins souvent, qu'il est plus pesant, qu'il donne plus de feuilles dont le produit est cependant moindre, à volume égal. On trouve un plus grand nombre de terres propres au premier; le second réussit mieux dans celles qui sont plus exposées à la pluie. Tous deux sont sujets à de grands accidens dans le premier âge. Ils sont quelquefois brûlés par l'ardeur du soleil ou étouffés sous une toile dont un ver particulier à ces régions les entoure. On en voit dont le pied sèche et tombe par la piqûre d'un autre ver fort commun, ou dont les feuilles qui font leur prix sont dévorées en vingt-quatre heures par les chenilles. Ce dernier accident trop ordinaire a fait que les cultivateurs d'indigo se couchoient riches et se levoient ruinés.

Cette production doit être ramassée avec précaution, de peur qu'en la secouant on ne fasse tomber la farine attachée aux feuilles, qui est très-précieuse. On la jette dans la *trempoire*. C'est une grande cuve, remplie d'eau. Il s'y fait une fermentation qui, dans vingt-quatre heures au plus tard, arrive au degré qu'on desire. On ouvre alors un robinet pour faire couler l'eau dans une seconde cuve

appelléela *batterie*. On nétoie aussi-tôt la trempoire afin de lui faire recevoir de nouvelles plantes, et de continuer le travail sans interruption.

L'eau qui a passé dans la batterie se trouve imprégnée d'une terre très-subtile qui constitue seule la fécule ou substance bleue que l'on cherche, et qu'il faut séparer du sel inutile de la plante, parce qu'il fait surnager la fécule. Pour y parvenir, on agite violemment l'eau avec des seaux de bois percés et attachés à un long manche. Cet exercice exige la plus grande précaution. Si on cessoit trop tôt de battre, on perdroit la partie colorante qui n'auroit pas encore été séparée du sel. Si au contraire, on continuoit de battre la teinture après l'entière séparation, les parties se rapprocheroient, formeroient une nouvelle combinaison; et le sel par sa réaction sur la fécule, exciteroit une seconde fermentation qui altéreroit la teinture, en noirciroit la couleur, et feroit ce qu'on appelle indigo brûlé. Ces accidens sont prévenus par une attention suivie aux moindres changemens que subit la teinture, et par la précaution que prend l'ouvrier d'en puiser un peu, de tems en tems, avec un vase propre. Lorsqu'il s'apperçoit que les molécules

fécules colorées se rassemblent en se séparant du reste de la liqueur, il fait cesser le mouvement des seaux; pour donner le tems à la fécule bleue de se précipiter au fond de la cuve, où on la laisse se rasseoir jusqu'à ce que l'eau soit totalement éclaircie. On débouche alors successivement des trous percés à différentes hauteurs, par lesquels cette eau inutile se répand en dehors.

La fécule bleue qui est restée au fond de la batterie, ayant acquis la consistance d'une boue liquide, on ouvre des robinets qui la font passer dans le *reposoir*. Après qu'elle s'est encore dégagée de beaucoup d'eau superflue dans cette troisième et dernière cuve, on la fait égoutter dans des sacs; d'où, quand il ne filtre plus d'eau au travers de la toile, cette matière devenue plus épaisse, est mise dans des caissons où elle acheve de perdre son humidité. Au bout de trois mois, l'indigo est en état d'être vendu.

Les blanchisseuses l'emploient pour donner une couleur bleuâtre au linge. Les peintres s'en servent dans leurs détrempes. Les teinturiers ne sauroient faire de beau bleu sans indigo. Les anciens le tiroient de l'Inde Orientale. Il a été transplanté, dans des tems mo-

dernes, en Amérique. Sa culture essayée successivement en différens endroits, paroît fixée à la Caroline, à la Géorgie, à la Floride, à la Louisiane, à Saint-Domingue et au Mexique. Ce dernier, le plus recherché de tous, est connu sous le nom de Guatimala, parce qu'il croît sur le territoire de cette cité fameuse. On se l'y procure d'une manière qui mérite d'être remarquée.

Dans ces belles contrées où chaque propriété a quinze ou vingt lieues d'étendue, une portion de ce vaste espace est employée tous les ans à la culture de l'indigo. Pour l'obtenir, les travaux se réduisent à brûler les arbustes qui couvrent les campagnes, à donner aux terres un seul labour fait avec négligence. Ces opérations ont lieu dans le mois de mars, saison où il ne pleut que très-rarement dans ce délicieux climat. Un homme à cheval jette ensuite la graine de cette plante de la même manière qu'on sème le bled en Europe. Personne ne s'occupe plus de cette riche production jusqu'à la récolte.

Il arrive de-là que l'indigo lève dans un endroit et qu'il ne lève point dans d'autres; que celui qui est levé est souvent étouffé par les plantes parasites dont des sarclages faits

à propos l'auroient débarrassé. Aussi les Espagnols recueillent-ils moins d'indigo sur 3 ou 4 lieues de terrein que les nations rivales dans quelques arpens bien travaillés. Aussi leur indigo, quoique fort supérieur à tous les autres n'a-t-il pas toute la perfection dont il seroit susceptible. L'Europe en reçoit annuellement six mille quintaux, qu'elle paie 7,626,960 liv.

Cette prospérité augmenteroit infailliblement, si la cour de Madrid mettoit les naturels du pays en état de cultiver l'indigo pour leur propre compte. Cet intérêt personnel, substitué à un intérêt étranger, les rendroit plus actifs, plus intelligens, et il est vraisemblable que l'abondance et la bonté de l'indigo du Mexique banniroient, avec le tems, celui des autres colonies de tous les marchés.

XVIII. *De la culture de la cochenille.*

La cochenille, à laquelle nous devons nos belles couleurs de pourpre et d'écarlate, n'a existé jusqu'ici qu'au Mexique. J'avois avancé d'après les meilleurs auteurs, même Espagnols, que la nature de cette couleur étoit inconnue avant le commencement du siècle. En remontant aux originaux, j'ai trouvé qu'Acosta, en 1530, et Herrera, en 1601, l'avoient aussi

bien décrite que nos modernes naturalistes. Je me retracte donc ; et je suis bien fâché de ne m'être pas trompé plus souvent dans ce que j'ai écrit des Espagnols. Grace à l'ignorance des voyageurs et à la légéreté avec laquelle ils considèrent les productions de la nature dans tous les règnes, son histoire se remplit de faussetés qui passent d'un ouvrage dans un autre, et que des auteurs qui se copient successivement, transmettent d'âge en âge. On n'examine guère ce qu'on croit bien savoir ; et c'est ainsi qu'après avoir propagé les erreurs, les témoignages qui retardent l'observation en prolongent encore la durée. Un autre inconvénient, c'est que les philosophes perdent un tems précieux à élever des systêmes qui nous en imposent jusqu'à ce que les prétendus faits qui leur servoient de base aient été démentis.

La cochenille est un insecte de la grosseur et de la forme d'une punaise. Les deux sexes y sont distincts, comme dans la plupart des autres animaux. La femelle, fixée sur un point de la plante presqu'au moment de sa naissance, y reste toujours attachée par une espèce de trompe et ne présente qu'une croûte presque hémisphérique qui recouvre toutes les autres

parties. Cette enveloppe change deux fois en vingt-cinq jours et est enduite d'une poussière blanche, grasse, impénétrable à l'eau. A ce terme, qui est l'époque de la puberté, le mâle, beaucoup plus petit et dont la forme est plus dégagée, sort d'un tuyau farineux, à l'aide d'aîles dont il est pourvu. Il voltige au-dessus des femelles immobiles et s'arrête sur chacune d'elles. La même femelle est ainsi visitée par plusieurs mâles qui périssent bientôt après la fécondation. Son volume augmente sensiblement jusqu'à ce qu'une goutte de liqueur, échappée de dessous elle, annonce la sortie prochaine des œufs qui sont en grand nombre. Les petits rompent leur enveloppe en naissant et se répandent bientôt sur la plante pour choisir une place favorable et pour s'y fixer. Ils cherchent sur-tout à se mettre à l'abri du vent d'Est. Aussi l'arbrisseau sur lequel ils vivent, vu de ce côté-là, paroît-il tout verd; tandis qu'il est blanc du côté opposé sur lequel les insectes se sont portés de préférence.

Cet arbrisseau, connu sous le nom de nopal, de raquette et de figue d'Inde, a environ cinq pieds de haut. Sa tige est charnue, large, applatie, veloutée, un peu âpre, couverte de houppes d'épines répandues symétriquement

sur sa surface. Elle se ramifie beaucoup et se rétrécit, ainsi que les rameaux, dans chacun de ses points de division : ce qui donne aux diverses portions de la plante, ainsi étranglée, la forme d'une feuille ovale, épaisse et épineuse. Cette plante n'a point d'autres feuilles. Ses fleurs éparses sur les jeunes tiges sont composées d'un calice écailleux qui supporte beaucoup de pétales et d'étamines. Le pistil, surmonté d'un seul style et caché dans le fond du calice, devient avec lui un fruit bon à manger, semblable à une figue, rempli de semences nichées dans une pulpe rougeâtre.

Il y a plusieurs espèces de nopal. Ceux qui ont la tige lisse, les épines nombreuses et trop rapprochées, ne sont point propres à l'éducation de la cochenille. Elle ne réussit bien que sur celui qui a peu d'épines et une surface veloutée, propre à lui donner une assiette plus assurée. Il craint les vents, les pluies froides et la trop grande humidité. La méthode de le recéper n'est pas avantageuse. On gagne plus à le replanter tous les six ans en mettant plusieurs portions de tiges dans des fosses assez profondes, disposées en quinconce ou en quarré, à six ou huit pieds de distance. Un terrein ainsi planté, connu sous

le nom de nopalerie, n'a ordinairement qu'un ou deux arpens d'étendue, rarement trois. Chaque arpent produit jusqu'à deux quintaux de cochenille, et un homme suffit pour le cultiver. Il doit sarcler souvent, mais avec précaution, pour ne pas déranger l'insecte qui ne survit pas à son déplacement. Il détruira encore avec soin les animaux destructeurs, dont le plus redoutable est une chenille qui fait des traînées dans l'intérieur même de la plante, et attaque l'insecte en dessous.

Dix-huit mois après la plantation, on couvre le nopal de cochenilles : mais pour les distribuer plus régulièrement sur toute la plante, et empêcher qu'elles ne se nuisent par leur rapprochement, on attache aux épines, de distance en distance, de petits nids faits avec la bourre de coco, ouverts du côté de l'Ouest, remplis de douze à quinze mères prêtes à pondre. Les petits qui en sortent s'attachent au nopal, et parviennent à leur plus grande consistance en deux mois qui sont la durée de leur vie. On en fait alors la récolte, qui se renouvelle tous les deux mois depuis octobre jusqu'en mai. Elle peut être moins avantageuse, s'il y a un mélange d'une

autre cochenille de moindre prix, ou s'il y a abondance de mâles dont on fait peu de cas, parce qu'ils sont plus petits et qu'ils tombent avant le tems. Cette récolte doit précéder de quelques jours le moment de la ponte, soit pour prévenir la perte des œufs qui sont riches en couleur, soit pour empêcher les petits de se répandre sur une plante déja épuisée, qui a besoin de quelques mois de repos. En commençant par le bas, on détache successivement les cochenilles avec un couteau, et on les fait tomber dans un bassin placé au-dessous, dont un des bords applati s'applique exactement contre la plante que l'on nettoie ensuite avec le même couteau ou avec un linge.

Immédiatement avant la saison des pluies, pour prévenir la destruction totale des cochenilles qui pourroit être occasionnée par l'intempérie de l'air, on coupe les branches de nopal chargées d'insectes encore jeunes. On les serre dans les habitations, où elles conservent leur fraîcheur comme toutes les plantes qu'on nomme grasses. Les cochenilles y croissent pendant la mauvaise saison. Dès qu'elle est passée, on les met sur des arbres extérieurs où la fraîcheur vivifiante de l'air leur fait bientôt faire leurs petits.

La cochenille sylvestre, espèce différente de la cochenille fine ou mestèque dont on vient de parler, mais cultivée dans les mêmes lieux et sur la même plante, n'exige pas les mêmes soins et les mêmes précautions. Elle a la vie moins délicate, résiste mieux aux injures de l'air. Sa récolte est conséquemment moins variable pour le produit et peut se faire toute l'année. Elle diffère de l'autre en ce qu'elle est plus petite, plus vorace, moins chargée en couleur, enveloppée d'un coton qu'elle étend à deux lignes autour d'elle. Elle se multiplie plus facilement, se répand plus loin et plus vîte sans aucun secours étranger; de sorte qu'une nopalerie en est bientôt couverte. Comme son produit est plus sûr, que son prix équivaut aux deux tiers de celui de la mestèque, et qu'elle se propage sur toutes les espèces de nopal, on peut la cultiver avec succès, mais séparément, parce-que son voisinage affameroit l'autre qui seroit aussi étouffée sous son duvet. On retrouve cette espèce au Pérou sur un nopal très-épineux qui y est fort commun.

Les cochenilles n'ont pas été plutôt recueillies, qu'on les plonge dans l'eau chaude pour les faire mourir. Il y a différentes manières

de les sécher. La meilleure est de les exposer pendant plusieurs jours au soleil, où elles prennent une teinte de brun roux, ce que les Espagnols appellent *renegrida*. La seconde est de les mettre au four, où elles prennent une couleur grisâtre, veinée de pourpre, ce qui leur fait donner le nom de *jaspeada*. Enfin, la plus imparfaite, qui est celle que les Indiens pratiquent le plus communément, consiste à les mettre sur des plaques avec leurs gâteaux de maïs : elles s'y brûlent souvent. On les appelle *negra*.

Quoique la cochenille appartienne au règne animal qui est l'espèce la plus périssable, elle ne se gâte jamais. Sans autre attention que celle de l'enfermer dans une boëte, on la garde des siècles entiers avec toute sa vertu.

Cette riche production réussiroit vraisemblablement dans différentes parties du Mexique : mais jusqu'à nos jours, il n'y a eu guère que la province d'Oaxaca qui s'en soit sérieusement occupée. Les récoltes ont été plus abondantes sur un terrein aride, où le nopal se plaît, que sur un sol naturellement fécond ; elles ont éprouvé moins d'accidens dans les expositions agréablement tempérées, que

dans celles où le froid et le chaud se faisoient sentir davantage. Les Mexicains connoissoient la cochenille avant la destruction de leur empire. Ils s'en servoient pour peindre leurs maisons et pour teindre leur coton. On voit dans Herrera que, dès 1523, le ministère ordonnoit à Cortès de la multiplier. Les conquérans repoussèrent ce travail comme ils méprisoient tous les autres; et il resta tout entier aux Indiens. Eux seuls s'y livrent encore : mais trop souvent avec les fonds avancés par les Espagnols, à des conditions plus ou moins usuraires. Le fruit de leur industrie est tout porté dans la capitale de la province, qui se nomme aussi Oaxaca.

Cette ville où l'on arrive par de beaux chemins, et où l'on jouit d'un printems continuel, s'élève au milieu d'une plaine spacieuse, couverte de jolis hameaux et bien cultivée. Ses rues sont larges, tirées au cordeau, et formées par des maisons un peu basses, mais agréablement bâties. Ses places, son aqueduc, ses édifices publics sont d'assez bon goût. Elle a quelques manufactures de soie et de coton. Les marchandises d'Asie et celles d'Europe y sont d'un usage général. Nous avons eu occasion de voir plus

sieurs voyageurs que les circonstances avoient conduits à Oaxaca. Tous nous ont assuré que de tous les établissemens formés par les Espagnols dans le Nouveau-Monde, c'étoit celui où l'esprit de société avoit fait le plus de progrès. Tant d'avantages paroissent une suite du commerce de la cochenille.

Indépendamment de ce que consomment l'Amérique et les Philippines, l'Europe reçoit tous les ans quatre mille quintaux de cochenille fine, deux cents quintaux de granille, cent quintaux de poussière de cochenille, et trois cents quintaux de cochenille sylvestre, qui, rendus dans ses ports, sont vendus 8,610,140 liv.

Cette riche production n'a crû jusqu'ici qu'au profit de l'Espagne. M. Thierry, botaniste Français, bravant plus de dangers qu'on n'en sauroit imaginer, l'a enlevée à Oaxaca même, et l'a transplantée à Saint-Domingue, où il la cultive avec une persévérance digne de son premier courage. Ses premiers succès ont surpassé son attente, et tout porte à espérer que la suite répondra à de si heureux commencemens. Puisse ce genre de culture, puissent les autres s'étendre plus loin encore et occuper de nouvelles nations. Eh! ne som-

mes-nous pas tous frères ? Enfans du même père, ne sommes-nous pas appellés à une destinée commune ? Faut-il que je traverse la prospérité de mon semblable, parce que la nature a placé une rivière ou une montagne entre lui et moi ? Cette barrière m'autorise-t-elle à le haïr, à le persécuter ? O combien cette prédilection exclusive pour des sociétés particulières, a coûté de calamités au globe, combien elle lui en coûtera dans la suite, si la saine philosophie n'éclaire enfin des esprits trop long-tems égarés par des sentimens factices ! Ma voix est trop foible, sans doute, pour dissiper le prestige. Mais il naîtra, n'en doutons point, il naîtra des écrivains, dont le raisonnement et l'éloquence persuaderont tôt ou tard aux générations futures, que le genre humain est plus que la patrie, ou plutôt que le bonheur de l'une est étroitement lié à la félicité de l'autre.

Aux grandes exportations dont on a parlé, il faut ajouter l'envoi que fait le Mexique de dix mille trois cent cinquante quintaux de bois de campêche, qui produisent 112,428 liv.; de trois cent dix quintaux de bresillet, qui produisent 4,266 liv.; de quarante-sept quintaux de carmin, qui produisent 81,000

liv. ; de six quintaux d'écaille, qui produisent 24,300 liv. ; de quarante-sept quintaux de rocou, qui produisent 21,600 liv. ; de trente quintaux de salsepareille, qui produisent 4,147 liv. ; de quarante quintaux de baume, qui produisent 45,920 liv. ; de cinq quintaux de sang de dragon, qui produisent 270 liv., de cent cuirs en poil, qui produisent 1,620 livres.

Mais, comme si la nature n'avoit pas fait assez pour l'Espagne, en lui accordant presque gratuitement tous les trésors de la terre que les autres nations ne doivent qu'aux travaux les plus rudes, elle lui a encore prodigué, sur-tout au Mexique, l'or et l'argent qui sont le véhicule ou le signe de toutes les productions.

XIX. *De l'exploitation des mines.*

Tel est sur nous l'empire de ces brillans et funestes métaux, qu'ils ont balancé l'infamie et l'exécration que méritoient les dévastateurs de l'Amérique. Les noms du Mexique, du Pérou, Potosi, ne nous font pas frissonner ; et nous sommes des hommes ! Aujourd'hui même que l'esprit de justice et le sentiment de l'humanité sont devenus l'ame de nos écrits,

la règle invariable de nos jugemens; un navigateur qui descendroit dans nos ports avec un vaisseau chargé de richesses notoirement acquises par des moyens aussi barbares, ne passeroit-il pas de son bord dans sa maison, au milieu du bruit général de nos acclamations? Quelle est donc cette sagesse dont notre siècle s'enorgueillit si fort? Qu'est-ce donc que cet or, qui nous ôte l'idée du crime et l'horreur du sang? Sans doute qu'un moyen d'échange entre les nations, un signe représentatif de toutes les sortes de valeurs, une évaluation commune de tous les travaux, a quelques avantages. Mais ne vaudroit-il pas mieux que les nations fussent demeurées sédentaires, isolées, ignorantes et hospitalières, que de s'être empoisonnées de la plus féroce de toutes les passions?

L'origine des métaux n'a pas été toujours bien connue. On a cru long-tems qu'ils étoient aussi anciens que le monde. On pense aujourd'hui, avec plus de raison, qu'ils se forment successivement. Ils n'est pas possible en effet de douter que la nature ne soit dans une action continuelle, et que ses ressorts ne soient aussi agissans sous nos pieds que sur notre tête.

Chaque métal, suivant les chymistes, a

pour principe une terre qui le constitue, et qui lui est particulière. Il se montre à nous, tantôt sous la forme qui le caractèrise, et tantôt sous des formes variées; dans lesquelles il n'y a que des yeux exercés qui puissent le reconnoître. Dans le premier cas, on l'appelle *vierge*, et dans le second *minéralisé.*

Soit vierges, soit minéralisés, les métaux sont quelquefois épars par fragmens, dans les couches horizontales ou inclinées de la terre. Ce n'est pas le lieu de leur origine. Ils y ont été entraînés par les embrâsemens, les inondations, les tremblemens qui bouleversent sans interruption notre misérable planète. Ordinairement on les trouve, tantôt en veines suivies, et tantôt en masses détachées, dans le sein des rochers et des montagnes où ils ont été formés.

Selon les conjectures des naturalistes, dans ces grands ateliers toujours échauffés, s'élèvent perpétuellement des exhalaisons. Ces liqueurs sulfureuses et salines agissent sur les molécules métalliques, les atténuent, les divisent, et les mettent en état de voltiger dans les cavités de la terre. Elles se réunissent. Devenues trop pesantes pour se soutenir dans l'air, elles tombent et s'entassent les unes sur les autres. Si, dans leurs différens mou-

vemens, elles n'ont pas rencontré d'autres corps, elles forment des métaux purs. Il n'en est pas de même, si elles se sont combinées avec des matières étrangères.

La nature, qui sembloit vouloir les cacher, n'a pu les dérober à l'avidité de l'homme. En multipliant les observations, on est parvenu à connoître les lieux où se trouvent les mines. Ce sont, pour l'ordinaire, des montagnes, où les plantes croissent foiblement et jaunissent vîte; où les arbres sont petits et tortueux; où l'humidité des rosées, des pluies, des neiges même ne se conserve pas; où s'élèvent des exhalaisons sulfureuses et minérales; où les eaux sont chargées de sels vitrioliques; où les sables contiennent des parties métalliques. Quoique chacun des ces signes, pris solitairement, soit équivoque, il est rare qu'ils se réunissent tous, sans que le terrein renferme quelque mine.

Mais à quelles conditions tirons-nous cette richesse ou ce poison des abîmes où la nature l'avoit renfermé? Il faut percer des rochers à une profondeur immense; creuser des canaux souterreins qui garantissent des eaux qui affluent et qui menacent de toutes parts; entraîner dans d'immenses galeries des forêts

coupées en étais ; soutenir les voûtes de ces galeries, contre l'énorme pesanteur des terres qui tendent sans cesse à les combler et à enfouir sous leur chûte les hommes avares et audacieux qui les ont construites ; creuser des canaux et des aqueducs; inventer ces machines hydrauliques si étonnantes et si variées, et toutes les formes diverses de fourneaux ; courir le danger d'être étouffé ou consumé par une exhalaison qui s'enflamme à la lueur des lampes qui éclairent le travail ; et périr enfin d'une phtisie qui réduit la vie de l'homme à la moitié de sa durée. Si l'on examine combien tous ces travaux supposent d'observations, de tentatives et d'essais, on reculera l'origine du monde bien au-delà de son antiquité connue. Nous montrer l'or, le fer, le cuivre, l'étain et l'argent employés par les premiers hommes, c'est nous bercer d'un mensonge qui ne peut en imposer qu'à des enfans.

Lorsque le travail de la minéralogie est fini, celui de la métallurgie commence. Son objet est de séparer les métaux les uns des autres, et de les dégager des matières étrangères qui les enveloppent.

Pour séparer l'or des pierres qui le contiennent, il suffit de les écraser et de les ré-

duire en poudre. On triture ensuite la matière pulvérisée avec du vif-argent, qui s'unit avec ce précieux métal, mais sans s'unir, ni avec le roc, ni avec le sable, ni avec la terre qui s'y trouvoient mêlés. Avec le secours du feu, on distille ensuite le mercure, qui, en partant, laisse l'or au fond du vase dans l'état d'une poudre qu'on purifie à la coupelle. L'argent vierge n'exige pas d'autres préparations.

Mais quand l'argent est combiné avec des substances étrangères, ou avec des métaux d'une nature différente, il faut une grande capacité et une expérience consommée pour le purifier. Tout autorise à penser qu'on n'a pas ce talent dans le Nouveau-Monde. Aussi est-il généralement reçu, que des mineurs Allemands ou Suédois trouveroient dans le minéral déja exploité, plus de richesses que l'Espagnol n'en a déja tirées. Ils éleveroient leur fortune sur des mines, qu'un défaut d'intelligence a fait rejetter comme insuffisantes pour payer les dépenses qu'elles exigeoient.

Avant l'arrivée des Castillans, les Mexicains n'avoient d'or que ce que les torrens en détachoient des montagnes; ils avoient moins d'argent encore, parce que les hasards qui pouvoient en faire tomber dans leurs mains,

étoient infiniment plus rares. Ces métaux n'étoient pas pour eux un moyen d'échange, mais de pur ornement et de simple curiosité. Ils y étoient peu attachés. Aussi prodiguèrent-ils d'abord le peu qu'ils en avoient à une nation étrangère qui en faisoit son idole ; aussi en jettoient-ils aux pieds de ses chevaux, qui, en mâchant leurs mords, devoient paroître s'en nourrir. Mais, lorsque les hostilités entre les deux peuples eurent commencé, et à mesure que l'animosité augmentoit, ces perfides trésors furent jettés en partie dans les lacs et dans les rivières, pour en priver un ennemi implacable qui sembloit n'avoir passé tant de mers que pour en obtenir la possession. Ce fut sur-tout dans la capitale, et à son voisinage qu'on prit ce parti. Après la soumission, le conquérant parcourut l'empire pour satisfaire sa passion dominante. Les temples, les palais, les maisons des particuliers, les moindres cabanes : tout fut visité, tout fut dépouillé. Cette source épuisée, il fallut recourir aux mines.

Celles qui pouvoient donner de plus grandes espérances se trouvoient dans des contrées qui n'avoient jamais subi le joug Mexicain. Nuno de Gusman fut chargé en 1530, de les

asservir. Ce que ce capitaine devoit à un nom illustre ne l'empêcha pas de surpasser en férocité tous les aventuriers qui jusqu'alors avoient inondé de sang les infortunées campagnes du Nouveau-Monde. Sur des milliers de cadavres, il vint à bout, en moins de deux ans, d'établir une domination très-étendue, dont on forma l'audience de Guadalaxara. Ce fut toujours la partie de la Nouvelle-Espagne, la plus abondante en métaux. Ces richesses sont sur-tout communes dans la Nouvelle-Biscaye, et principalement dans le pays des Zacatecas. Du sein de ces arides montagnes sort la plus grande partie des 80,000,000 liv. qu'on fabrique annuellement dans les monnoies du Mexique. La circulation intérieure, les Indes Orientales, les îles nationales et la contrebande, absorbent près de la moitié de ce numéraire. On en porte dans la métropole 44,196,047 liv. à quoi il faut ajouter cinq mille six cent trente-quatre quintaux de cuivre, qui sont vendus en Europe 453,600 liv.

Dans les premières années qui suivirent la conquête, tous les paiemens se faisoient avec des lingots d'argent, avec des morceaux d'or, dont le poids et la valeur avoient reçu la sanc-

tion du gouvernement. Le besoin d'une monnoie régulière ne tarda pas à se faire sentir, et vers 1542, ces premiers métaux furent convertis en espèces de différentes grandeurs. On en fabriqua même de cuivre, mais les Indiens les dédaignèrent. Forcés d'en recevoir, ils les jettoient avec mépris dans les lacs et dans les rivières. En moins d'un an il en disparut pour plus d'un million ; et ce fut une nécessité de renoncer à un moyen d'échange qui révoltoit les dernières classes du peuple.

Quoique l'éducation des troupeaux, les cultures et l'exploitation des mines soient restées au Mexique, fort loin du terme où une nation active n'eût pas manqué de les porter, les manufactures y sont dans un plus grand désordre encore. Celles de laine et de coton sont assez généralement répandues : mais comme elles sont entre les mains des Indiens, des métis, des mulâtres, et qu'elles ne servent qu'aux vêtemens des gens peu riches, leur imperfection surpasse tout ce qu'on peut dire. Il ne s'en est formé de moins défectueuses qu'à Quexetaco, où l'on fabrique d'assez beaux draps. Mais c'est sur-tout dans la province de Tlascala que les travaux sont animés. Sa position entre Vera-Cruz et Mexico, la

douceur du climat, la beauté du pays, la fertilité des terres y ont fixé la plupart des ouvriers qui passoient de l'ancien dans le Nouveau-Monde. On en a vu sortir successivement des étoffes de soie, des rubans, des galons, des dentelles, des châpeaux, qu'ont consommés ceux des métis, ceux des Espagnols qui n'étoient pas en état de payer les marchandises apportées d'Europe. C'est los-Angèles, ville étendue, riche et peuplée, qui est le centre de cette industrie. Toute la faïence, la plupart des verres et des cristaux qui se vendent dans l'empire, sortent de ses ateliers. Le gouvernement y fait même fabriquer des armes à feu.

XX. *Par quelles raisons le Mexique ne s'est-il pas élevé à de plus grandes prospérités ?*

L'indolence des peuples qui habitent la Nouvelle-Espagne, doit être une des principales causes qui ont retardé les prospérités de cette région fameuse, mais elle n'est pas la seule ; et la difficulté des communications doit avoir beaucoup ajouté à cette inertie. La circulation est continuellement arrêtée par toutes les entraves qu'a pu imaginer une administration injuste et fiscale. Il y a au plus deux rivières

qui puissent porter de foibles canots, et aucune n'a même ce genre d'utilité dans toutes les saisons. On ne voit quelques traces de chemin qu'auprès des grandes villes : par-tout ailleurs, il faut voiturer les denrées ou les marchandises à dos de mulet, et sur la tête des Indiens tout ce qui est fragile. Dans la plupart des provinces, la police fixe au voyageur ce qu'il doit payer pour le logement, les chevaux, les guides, pour la nourriture ; et cet usage, tout barbare qu'on le trouvera, est encore préférable à ce qui se pratique dans les lieux où la liberté paroît plus respectée.

Ces obstacles à la prospérité publique ont été fortifiés par le joug rigoureux sous lequel des maîtres oppresseurs tenoient les Indiens chargés de tous les travaux pénibles. Le mal est devenu plus grand par la diminution des bras employés au service de la cupidité Européenne.

Les premiers pas des Castillans au Mexique furent sanglans. Le carnage s'étendit durant le mémorable siège de Mexico ; et il fut poussé au-delà de tous les excès dans les expéditions entreprises pour remettre dans les fers des peuples désespérés qui avoient tenté de briser leurs chaînes. L'introduction de la petite-vérole accrut la dépopulation, qui fut encore bientôt

bientôt après augmentée par les épidémies de 1545 et de 1567, dont la première coûta huit cent mille habitans à l'empire, et la seconde deux millions, si l'on veut adopter les calculs du crédule, de l'exagérateur Torquemada. Il est même démontré que, sans aucune cause accidentelle, le nombre des indigènes s'est insensiblement réduit à très-peu de chose. Selon les registres de 1600, il y avoit cinq cent mille Indiens tributaires dans le diocèse de Mexico; et il n'y en restoit plus que cent dix-neuf mille six cent onze, en 1741. Il y en avoit deux cent cinquante-cinq mille dans le diocèse de los-Angèles; et il n'en restoit que quatre-vingt-huit mille deux cent quarante. Il y en avoit cent cinquante mille dans le diocèse de Oaxaca; et il n'en restoit plus que quarante-quatre mille deux cent vingt-deux. Nous ignorons les révolutions arrivées dans les six autres églises: mais il est vraisemblable qu'elles ont été par-tout les mêmes.

L'usage où étoient, où sont encore les Espagnols, les métis, les mulâtres, les nègres de prendre souvent leurs femmes parmi les Indiennes, tandis qu'aucune de ces races n'y a jamais ou presque jamais choisi des maris, a contribué sans doute à l'affoiblissement de

cette nation : mais cette influence a dû être assez bornée ; et si nous ne nous trompons, une tyrannie permanente a produit des effets beaucoup plus étendus.

On ne dissimulera pas qu'à mesure que le peuple originaire voyoit diminuer sa population, celle des races étrangères augmentoit dans une progression très-remarquable. En 1600, le diocèse de Mexico ne comptoit que sept mille de ces familles : et leur nombre s'éleva en 1741 à cent dix-neuf-mille cinq cent onze. Le diocèse de los-Angèles n'en comptoit que quatre mille ; et il s'éleva à trente mille six cents. Le diocèse de Oaxaca n'en comptoit que mille ; et il s'éleva à sept mille deux cent quatre-vingt-seize. Cependant les anciens habitans n'ont été qu'imparfaitement remplacés par les nouveaux. La culture des terres et l'exploitation des mines étoient l'occupation ordinaire des Indiens. Les Espagnols, les métis, les mulâtres, les noirs même ont dédaigné, la plupart, ces grands objets. Plusieurs vivent dans l'oisiveté. Un plus grand nombre donnent quelques momens aux arts et au commerce. Le reste est employé au service des gens riches.

C'est sur-tout dans la capitale de l'empire qu'on est révolté de ce dernier spectacle.

Mexico, qui put quelque tems douter si les Castillans étoient un essaim de brigands ou un peuple conquérant, se vit presque totalement détruit par les cruelles guerres dont il fut le théâtre. Cortès ne tarda pas à le rebâtir d'une manière fort supérieure à ce qu'il étoit avant son désastre.

La ville s'élève au milieu d'un grand lac dont les rives offrent des sites heureux qui seroient charmans, si l'art y secondoit un peu la nature. Sur le lac même, l'œil contemple avec surprise et satisfaction des îles flottantes. Ce sont des radeaux formés avec des roseaux entrelacés, et assez solides pour porter de fortes couches de terre et même des habitations légérement construites. Quelques Indiens font là leur demeure et y cultivent une assez grande abondance de légumes. Ces jardins singuliers n'occupent pas toujours le même espace. Ils changent de situation, lorsque ce changement convient à leurs possesseurs.

Des levées fort larges et bâties sur pilotis conduisent à la cité. Cinq ou six canaux portent à son centre et dans ses plus beaux quartiers toutes les productions de la campagne. Une eau salubre qu'on tire d'une montagne éloignée seulement de cinq à six mille toises,

est distribuée dans toutes les maisons et même à leurs différens étages par des aqueducs très-bien entendus.

L'air qu'on respire dans cette ville est très-tempéré. On y peut porter toute l'année des vêtemens de laine. Les moindres précautions suffisent pour n'avoir rien à souffrir de la chaleur. Charles-Quint demandoit à un Espagnol qui arrivoit de Mexico, combien il y avoit de tems entre l'hiver et l'été : *autant*, répondit-il avec vérité et avec esprit, *qu'il en faut pour passer du soleil à l'ombre.*

L'avantage qu'a cette cité d'être le chef-lieu de la Nouvelle-Espagne en a successivement multiplié les habitans. En 1777, le nombre des naissances s'y éleva à cinq mille neuf cent quinze, et celui des morts à cinq mille onze ; d'où l'on peut conclure que sa population ne s'éloigne guère de deux cent mille ames. Tous les citoyens ne sont pas opulens ; mais plusieurs le sont plus peut-être qu'en aucun lieu du globe. Ces richesses accumulées très-rapidement eurent bientôt une influence remarquable. La plupart des choses, qui sont ailleurs de fer ou de cuivre, furent d'argent ou d'or. On fit servir ces brillans métaux à l'ornement des valets, des chevaux, des meu-

bles les plus communs, aux plus vils offices. Les mœurs, qui suivent toujours le cours du luxe, se montèrent au ton de cette magnificence romanesque. Les femmes, dans leur intérieur, furent servies par des milliers d'esclaves, et ne parurent en public qu'avec un cortège réservé parmi nous à la majesté du trône. Les hommes ajoutoient à ces profusions des profusions encore plus grandes pour des négresses qu'ils élevoient publiquement au rang de leurs maîtresses. Ce luxe si effréné dans les actions ordinaires de la vie, passoit toutes les bornes à l'occasion de la moindre fête. L'orgueil général étoit alors en mouvement, et chacun prodiguoit des millions pour justifier le sien. Les crimes nécessaires pour soutenir ces extravagances étoient effacés d'avance : la superstition déclaroit saint et juste tout homme qui donneroit beaucoup aux églises.

Tout prit l'empreinte d'une ostentation inconnue jusqu'alors dans les deux hémisphères. Les citoyens ne se contentèrent plus d'une habitation modeste placée sur des rues larges et bien alignées. Il fallut, à la plupart, des hôtels qui eurent plus d'étendue que de commodités ou d'élégance. On multiplia les édifices

publics, sans que presqu'aucun rappellât à l'esprit les beaux jours de l'architecture, pas même les bons tems gothiques. Les places principales eurent toutes la même forme, la même régularité, une fontaine semblable avec des ornemens de mauvais goût. Des arbres mal choisis et d'un vilain feuillage ôtèrent aux promenades ce que des allées bien distribuées et des eaux jaillissantes auroient pu leur donner d'agrément. Dans les cinquante-cinq couvens qu'une crédulité digne de pitié avoit fondés, on en voyoit fort peu qui ne révoltassent par les vices de leur construction. Les innombrables temples où les trésors du globe entier étoient entassés, manquoient généralement de majesté et n'inspiroient pas à ceux qui les fréquentoient des idées et des sentimens dignes de l'Etre-suprême qu'on y venoit adorer. Dans cette multitude d'immenses constructions, il n'y a que deux monumens dignes de fixer l'attention d'un voyageur. L'un est le palais du vice-roi où s'assemblent aussi les tribunaux, où l'on fabrique la monnoie, où est le dépôt du vif-argent. Un peuple que la famine poussoit au désespoir, le brûla en 1692. On l'a rebâti depuis sur un meilleur plan. C'est un quarré

qui a quatre tours et sept cent cinquante pieds de long sur six cent quatre-vingt-dix de large. La cathédrale commencée en 1573 et finie en 1667 feroit également honneur aux meilleurs artistes. Sa longueur est de quatre cens pieds, sa largeur de cent quatre-vingt-quinze; et elle a coûté 9,160,800 liv. Malheureusement, ces édifices n'ont pas la solidité qu'on leur désireroit.

On a vu que Mexico est situé dans un lac considérable qu'une langue de terre fort étroite divise en deux parties, l'une remplie d'eaux douces et l'autre d'eaux salées. Ces eaux paroissent également sortir d'une haute montagne située à peu de distance de la ville, avec cette différence que les dernières doivent traverser des mines qui leur communiquent leur qualité. Mais indépendamment de ces sources régulières, il existe un peu plus loin quatre petits lacs qui, dans le tems des orages, se déchargent quelquefois dans le grand avec une violence destructive.

Les anciens habitans avoient été toujours exposés à des inondations qui leur faisoient payer fort cher les avantages que leur procuroit l'emplacement qu'ils avoient choisi pour en faire le centre de leur puissance.

Aux calamités inséparables de ces débordemens trop répétés, se joignit pour leur vainqueur le chagrin de voir ses bâtimens plus pesans s'enfoncer, quoiqu'élevés sur pilotis, en fort peu de tems, de quatre, de cinq, de six pieds dans un terrein qui n'avoit pas assez de solidité pour les porter.

On essaya à plusieurs reprises de détourner des torrens si terribles : mais les directeurs de ces grands ouvrages n'avoient pas des connoissances suffisantes pour employer les méthodes les plus efficaces, ni les agens subalternes assez de zèle pour suppléer par leurs efforts à l'incapacité des chefs.

L'ingénieur Martinès eut, en 1607, l'idée d'un grand canal qui parut généralement préférable à tous les moyens mis en usage jusqu'à cette époque. Pour fournir à cette dépense, on exigea le centième du prix des maisons, des terres, des marchandises : impôt inconnu dans le Nouveau-Monde. Quatre cent soixante-onze mille cent cinquante-quatre Indiens furent occupés pendant six mois à ce travail, et l'entreprise fut jugée ensuite impraticable.

La cour fatiguée de la diversité des opinions et des troubles qu'elle occasionnoit,

arrêta en 1631 que Mexico seroit abandonné et qu'on construiroit ailleurs une nouvelle capitale. L'avarice qui ne vouloit rien sacrifier; la volupté qui craignoit d'interrompre ses plaisirs; la paresse qui redoutoit les soins: toutes les passions se réunirent pour faire changer les résolutions du ministère, et leur espérance ne fut pas trompée.

Il se passa un siècle et plus, sans que le gouvernement s'occupât de l'obligation de prévenir des malheurs dont les peuples avoient à gémir sans cesse. A la fin, les esprits se sont réveillés On s'est déterminé en 1763 à couper une montagne où l'on s'étoit contenté jusqu'alors de faire quelques excavations; et depuis, les eaux ont eu tout l'écoulement que la sûreté publique pouvoit exiger. C'est le commerce qui s'est chargé de ce grand ouvrage pour 4,320,000. liv. Lui-même il a voulu supporter tout ce que cette entreprise coûteroit de plus, et que si on faisoit des économies, elles tournassent au profit du fisc. Cette générosité n'a pas été une vertu d'ostentation. Il en a coûté 1,890,000 livres aux négocians pour avoir servi leur patrie.

On médite d'autres travaux. Le projet de dessécher le grand lac qui entoure Mexico,

paroît arrêté ; et les gens de l'art demandent 8,1000,000 liv. pour conduire le nouveau plan à un heureux terme. C'est beaucoup. Mais qu'est-ce que l'argent, quand il s'agit de la salubrité de l'air, de la conservation des hommes, de la multiplication des denrées ? O que les maîtres du monde feront de bien, qu'ils seront honorés, lorsque l'or qu'ils prodiguent à un luxe gigantesque, à d'avides favoris, à de vains caprices, sera consacré à l'amélioration de leur empire ! Un hôpital sain, construit avec intelligence et bien administré ; la cessation de la mendicité ou l'emploi de l'indigence ; l'extinction de la dette de l'état ; une imposition modérée et équitablement répartie ; la réforme des loix par la confection d'un code simple et clair : ces institutions feroient plus pour leur gloire que des palais magnifiques ; que la conquête d'une province, après des batailles gagnées ; que tous les bronzes, tous les marbres et toutes les inscriptions de la flatterie.

Si la cour de Madrid, à qui cet espoir est spécialement permis, fait pour Mexico ce qu'elle s'est proposé, elle verra bientôt cette cité fameuse, le siège du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnoies, le sé-

jour des plus grands propriétaires, le centre de toutes les affaires importantes; elle la verra prendre un plus grand essor encore, communiquer aux provinces de sa dépendance l'impulsion qu'elle aura reçue, donner de l'activité à l'industrie, à la circulation intérieure, et par une suite nécessaire étendre ou multiplier les liaisons étrangères.

XXI. *Liaisons du Mexique avec les Philippines.*

La plus connue de celles que le Mexique entretient par la mer du Sud a été formée avec les îles Philippines.

Lorsque la cour de Madrid, dont les succès étendoient de plus en plus l'ambition, eut conçu le plan d'un grand établissement en Asie, elle s'occupa sérieusement des moyens de le faire réussir. Ce projet devoit rencontrer de grandes difficultés. Les richesses de l'Amérique attiroient si puissamment les Espagnols qui consentoient à s'expatrier, qu'il ne paroissoit pas possible d'engager même les plus misérables à s'aller fixer aux Philippines; à moins qu'on ne consentît à leur faire partager ces trésors. On se détermina à ce sacrifice. La colonie naissante fut au-

torisée à envoyer tous les ans dans le Nouveau-Monde des marchandises de l'Inde pour y être échangées contre des métaux.

Cette liberté illimitée eut des suites si considérables qu'elle excita la jalousie de la métropole. On parvint à calmer un peu les esprits, en bornant un commerce qu'on croyoit et qui étoit en effet immense. Ce qu'il devoit être permis d'en faire dans la suite, fut partagé en douze mille actions égales. Chaque chef de famille en avoit une et les gens en place un nombre proportionné à leur élévation. Les communautés religieuses furent comprises dans l'arrangement, suivant l'étendue de leur crédit ou l'opinion qu'on avoit de leur utilité.

Les vaisseaux qui partoient d'abord de l'île de Cebu et ensuite de celle de Luçon, prirent, dans les premiers tems, la route du Pérou. La longueur de cette navigation étoit excessive. On découvrit des vents alisés qui ouvroient au Mexique un chemin plus court; et cette branche de commerce se porta sur ces côtes où il s'est fixé.

On expédie tous les ans du port de Manille un vaisseau d'environ deux mille tonneaux. Selon les loix actuellement arrêtées

et

et qui ont souvent varié, ce bâtiment ne devroit porter que quatre mille balles de marchandises, et on le charge au-moins du double. Les frais de construction, d'armement, de navigation, toujours infiniment plus considérables qu'ils ne devroient l'être, sont supportés par le gouvernement, qui ne reçoit pour tout dédommagement que 75,000 piastres ou 405,000 liv. par navire.

Le départ est fixé au mois de juillet. Après s'être débarrassé d'une foule d'îles et de rochers, toujours incommodes, quelquefois dangereux, le galion fait route au Nord jusqu'au trentième degré de latitude. Là commencent à régner des vents alisés qui le mènent à sa destination. On pense assez généralement que s'il avançoit plus loin, il trouveroit des vents plus forts et plus réguliers qui précipiteroient sa marche : mais il est défendu sous les peines les plus graves à ceux qui le commandent de s'écarter de la ligne qu'on leur a tracée.

Telle est sans doute la raison qui, pendant deux siècles, a empêché les Espagnols de faire la moindre découverte sur un océan qui auroit offert tant d'objets d'instruction et d'utilité à des nations plus éclairées ou moins circons-

pectes. Le voyage dure six mois ; parce que le vaisseau est surchargé d'équipages et de marchandises, et que ceux qui le montent, navigateurs timides, font toujours très-peu de voile pendant la nuit, et souvent, quoique sans nécessité, n'en font point du tout.

Le port d'Acapulco, où le vaisseau aborde, a deux embouchures, dont une petite île forme la séparation. On y entre de jour par un vent de mer, et l'on en sort de nuit par un vent de terre. Un mauvais fort, cinquante soldats, quarante-deux pièces de canon, et trente-deux hommes du corps de l'artillerie le défendent. Il est également étendu, sûr et commode. Le bassin qui forme cette belle rade est entouré de hautes montagnes si arides, qu'elles manquent même d'eau. Son air embrâsé, lourd et mal-sain, n'est habituellement respiré que par quatre cents familles de Chinois, de mulâtres et de nègres, qui forment trois compagnies de milice. Cette foible et malheureuse population est grossie à l'arrivée du galion par les négocians de toutes les provinces du Mexique, qui viennent échanger leur argent et leur cochenille contre les épiceries, les mousselines, les porcelaines, les toiles peintes, les soieries,

les aromates, les ouvrages d'orfévrerie de l'Asie.

A ce marché, est audacieusement consommée dans le Nouveau-Monde, la fraude audacieusement commencée dans l'ancien. Les statuts ont borné la vente à 2,700,000 livres, et elle passe 10,800,000 livres. Tout l'argent provenant de ces échanges devroit dix pour cent au gouvernement; et les fausses déclarations le privent des trois quarts du revenu que devroient lui former ses douanes.

Après un séjour d'environ trois mois, le galion reprend la route des Philippines avec quelques compagnies d'infanterie destinées à recruter la garnison de Manille. Il a été intercepté trois fois par les Anglais dans sa traversée. Ce fut Cawendish qui s'en empara en 1587, Rogers en 1709, et Anson en 1742. La moindre partie des richesses dont il est chargé, s'arrête dans la colonie. Le reste est distribué aux nations qui avoient contribué à former sa cargaison.

L'espace immense que les galions avoient à parcourir, fit desirer un port où ils pussent se radouber et se rafraîchir. On le trouva sur la route d'Acapulco aux Philippines, dans un archipel connu sous le nom d'îles Marianes.

XXII. *Description des îles Marianes. Singularités qu'on y a observées.*

Ces îles forment une chaîne qui s'étend depuis le treizième degré jusqu'au vingt-deuxième. Plusieurs ne sont que des rochers : mais on en compte neuf qui ont de l'étendue. C'est là que la nature riche et belle offre une verdure éternelle, des fleurs d'un parfum exquis, des eaux de cristal tombant en cascade, des arbres chargés de fleurs et de fruits en même tems, des situations pittoresques que l'art n'imitera jamais.

Dans cet archipel, situé sous la Zone Torride, l'air est pur, le ciel serein, et le climat assez tempéré.

On y voyoit autrefois des peuples nombreux. Rien n'indique d'où ils étoient sortis. Sans doute, qu'ils avoient été jettés par quelque tempête sur ces côtes, mais depuis si long-tems, qu'ils avoient oublié leur origine, qu'ils se croyoient les seuls habitans du monde.

Quelques habitudes, la plupart semblables à celles des autres sauvages de la mer du Sud, leur tenoient lieu de culte, de loix, de gouvernement. Ils couloient leurs jours dans une in-

dolence perpétuelle ; et c'étoit aux bananes, aux noix de coco, sur-tout au rima, qu'ils devoient ce malheur ou cet avantage.

Le rima, célébré par quelques voyageurs sous le nom d'arbre à pain, n'est pas encore bien connu des botanistes. C'est un arbre dont la tige élevée et droite se divise vers la cime en plusieurs branches. Ses feuilles sont alternes, grandes, fermes, épaisses, situées profondément vers les bords latéraux. Les plus jeunes, avant leur développement, sont enfermées dans une membrane qui se dessèche et laisse en tombant une impression circulaire autour de la tige. Elles rendent, ainsi que les autres parties de l'arbre, une liqueur laiteuse très-tenace. De l'aisselle des feuilles supérieures sort un corps spongieux, long de six pouces, tout couvert de petites fleurs mâles très-serrées. Plus bas, on trouve d'autres corps chargés de fleurs femelles, dont le pistil devient une baie alongée remplie d'une amande. Ces baies, portées sur un axe commun, sont si rapprochées, qu'elles se confondent et forment, par leur assemblage, un fruit très-gros et haut de dix pouces de longueur, hérissé de pointes grosses, courtes et émoussées. Il paroît qu'il existe deux espèces ou variétés du

rima. L'un a le fruit intérieurement pulpeux, rempli d'amandes bonnes à manger, qui ont la forme et le goût de la châtaigne. Le fruit de l'autre est plus petit : il n'a point d'amandes, parce qu'elles avortent lorsqu'il est parfaitement mûr. Sa chair est molle, doucereuse et mal-saine. Mais quand on le cueille un peu avant sa maturité, il a le goût d'artichaut, et on le mange comme du pain, ce qui lui a fait donner le nom de fruit à pain. Ceux qui veulent le conserver une ou plusieurs années, le coupent par tranches et le font sécher au four ou au soleil.

On trouve dans l'histoire des Marianes trois choses qui paroissent dignes d'être remarquées.

L'usage du feu y étoit totalement ignoré. Aucun de ces volcans terribles, dont les vestiges destructeurs sont ineffaçablement gravés sur la surface du globe; aucun de ces phénomènes célestes qui allument souvent des flammes dévorantes et inattendues dans tous les climats; aucun de ses hasards heureux qui, par frottement ou par collision, font sortir de brillantes étincelles de tant de corps : rien n'avoit donné aux paisibles habitans des Marianes, la moindre idée d'un élément si fami-

lier aux autres nations. Pour le leur faire connoître, il falloit que le ressentiment des premiers Espagnols, arrivés sur ces côtes sauvages, brûlât quelques centaines de cabanes.

Cet usage du feu n'étoit guère propre à leur en donner une idée favorable, à leur faire desirer de le reproduire. Aussi le prirent-ils pour un animal qui s'attachoit au bois et qui s'en nourrissoit. Ceux que l'ignorance d'un objet si nouveau avoit portés à en approcher s'étant brûlés, leurs cris inspirèrent de la terreur aux autres, qui n'osèrent plus le regarder que de très-loin. Ils appréhendèrent la morsure de cette bête féroce, qu'ils croyoient capable de les blesser par la seule violence de sa respiration. Cependant, ils revinrent par degrés de la consternation dont ils avoient été frappés; leur erreur se dissipa peu-à-peu, et on les vit s'accoutumer enfin à un bien précieux dont tous les autres peuples connus étoient dans une possession immémoriale.

Un autre spectacle digne d'attention, c'étoit la supériorité que le sexe le plus délicat avoit prise sur le plus fort dans les Marianes. L'ascendant y étoit tel, que les femmes jouissoient d'une puissance illimitée dans leur

intérieur ; qu'on ne pouvoit disposer de rien sans leur aveu, et qu'elles avoient la libre disposition de tout ; que dans aucun cas, même celui d'une infidélité publiquement connue, on n'étoit pas autorisé à manquer aux égards qui leur étoient dus ; que pour peu qu'elles jugeassent elles-mêmes qu'un époux n'avoit pas assez de douceur, de complaisance et de soumission, un nouveau choix leur étoit permis ; que si elles se croyoient trahies, elles pouvoient piller la cabane, couper les arbres du parjuré, ou faire commettre ces dégâts par leurs parens ou par leurs compagnes.

Mais, comment des coutumes si bizarres avoient-elles pu s'établir et s'enraciner? Si l'on en croit les relations anciennes ou modernes, les hommes de cet archipel étoient noirs, laids, mal-faits ; ils avoient la plupart une maladie hideuse de la peau, malgré l'usage journalier du bain. Les femmes, au contraire, avoient un teint assez clair, des traits réguliers, un air aisé, quelques graces, le goût du chant et de la danse. Est-il étonnant qu'avec tant de moyens de plaire, elles aient acquis un empire absolu et inébranlable? Ce qui est vraiment extraordinaire, c'est qu'il

y ait eu des contrées, et sur-tout des contrées sauvages, où l'on ait trouvé une différence si marquée entre les deux sexes. L'unanimité des historiens pourra-t-elle jamais étouffer les doutes que doit faire naître une narration si peu vraisemblable ?

Les témoignages réunis de tant d'écrivains qu'on voudra, ne sauroient prévaloir contre une loi bien connue, générale, et constante de la nature. Or, par-tout, excepté aux îles Marianes, on a trouvé et l'on a dû trouver la femme soumise à l'homme. Si l'on veut que je me prête à cette exception, il faut l'appuyer d'une autre : c'est que dans cette contrée, les femmes l'emportoient sur les hommes, non-seulement en intelligence, mais en force de corps. Si l'on ne m'assure pas l'un de ces faits, je nie l'autre ; à moins toutefois que quelque dogme superstitieux n'ait rendu leurs personnes sacrées. Car il n'y a rien que la superstition ne dénature, point d'usage si monstrueux qu'elle n'établisse, point de forfaits auxquels elle ne détermine, point de sacrifices qu'elle n'obtienne. Si elle dit à l'homme : Dieu veut que tu te mutiles, il se mutilera. Si elle lui dit : Dieu veut que tu assassines ton fils, il l'assassinera. Si elle lui a dit :

aux îles Marianes : Dieu veut que tu rampes devant la femme, il rampera devant la femme. La beauté, les talens et l'esprit, dans toutes les contrées du monde sauvages ou policées, prosterneront un homme aux pieds d'une femme : mais ces avantages particuliers à quelques femmes, n'établiront nulle part la tyrannie générale du sexe foible sur le sexe robuste. L'homme commande à la femme, même dans les pays où la femme commande à la nation. Le phénomène des îles Marianes seroit dans l'ordre moral ce que l'équilibre de deux poids inégaux, suspendus à des bras égaux de levier, seroit dans l'ordre physique. Aucune sorte d'autorité ne doit nous amener à la croyance d'une absurdité. Mais, dira-t-on, si les femmes ont mérité là cette autorité par quelques services importans dont la mémoire s'est perdue ? Eh bien ! l'homme reconnoissant le premier jour, aura été ingrat le second.

La troisième chose remarquable dans les Marianes, c'étoit un *pross* ou canot, dont la forme singulière a toujours fixé l'attention des navigateurs les plus éclairés.

Ces peuples occupoient des îles séparées par des intervalles considérables. Quoique sans

moyens et sans desir d'échanges, ils vouloient communiquer entr'eux. Ils y réussirent avec le secours d'un bâtiment d'une sûreté entière, quoique très-petit; propre à toutes les évolutions navales, malgré la simplicité de sa construction; si facile à manier, que trois hommes suffisoient pour toutes les manœuvres; recevant le vent de côté, mérite absolument nécessaire dans ces parages; ayant l'avantage unique d'aller et de venir, sans jamais virer de bord et en changeant seulement la voile; d'une telle marche, qu'il faisoit douze ou quinze milles en moins d'une heure, et qu'il alloit quelquefois plus vîte que le vent. De l'aveu de tous les connoisseurs, ce pross appellé *volant* à cause de sa légéreté, est le plus parfait bateau qui ait jamais été imaginé; et l'invention n'en sauroit être disputée aux habitans des Marianes, puisqu'on n'en a trouvé le modèle dans aucune mer du monde.

S'il étoit raisonnable de prononcer sur le génie d'une nation par un art isolé, on ne pourroit s'empêcher d'avoir la plus grande opinion de ces sauvages qui, avec des outils grossiers et sans le secours du fer, ont obtenu à la mer des effets que des moyens multipliés n'ont pu procurer aux peuples les plus

éclairés. Mais pour asseoir un jugement solide, il faudroit d'autres preuves qu'un talent que le hasard peut avoir donné; et ces preuves ne sont consignées dans aucune histoire.

Les îles Marianes furent découvertes, en 1521, par Magellan. Ce célèbre navigateur les nomma îles des Larrons, parce que leurs sauvages habitans, qui n'avoient pas la moindre notion du droit de propriété, inconnu dans l'état de nature, enlevèrent sur ses vaisseaux quelques bagatelles qui tentèrent leur curiosité. On négligea long-tems de s'établir dans cet archipel, où il n'y avoit aucune de ces riches mines qui enflammoient alors les Espagnols. Ce fut en 1668 seulement, que les vaisseaux qui y relâchoient de tems en tems, en allant du Mexique aux Indes Orientales, y déposèrent quelques missionnaires. Dix ans après, la cour de Madrid jugea que les voies de la persuasion ne lui donnoient pas assez de sujets; elle appuya par des soldats les prédications de ses apôtres.

Des sauvages isolés, que guidoit un farouche instinct; auxquels l'arc et la flèche étoient même inconnus, qui n'avoient pour toute défense que de gros bâtons : ces sauvages ne pouvoient pas résister aux armes et aux

troupes de l'Europe. Cependant la plupart d'entr'eux se firent massacrer plutôt que de se soumettre. Un grand nombre furent la victime des maladies honteuses que leurs inhumains vainqueurs leur avoient portées. Ceux qui avoient échappé à tous ces désastres prirent le parti désespéré de faire avorter leurs femmes, pour ne pas laisser après eux des enfans esclaves. La population diminua, dans tout l'archipel, au point qu'il fallut, il y a vingt-cinq ou trente ans, en réunir les foibles restes dans la seule île de Guam.

Elle a quarante lieues de circonférence. Son port, situé dans la partie occidentale et défendu par une batterie de huit canons, est formé d'un côté par une langue de terre qui s'avance deux lieues dans la mer, et de l'autre par un ressif de même étendue qui l'embrasse presque circulairement. Quatre vaisseaux peuvent y mouiller à l'abri de tous les vents, excepté de celui d'Ouest qui ne souffle jamais violemment dans ces parages.

A quatre lieues de la rade, sur les bords de la mer, dans une situation heureuse, s'élève l'agréable bourgade d'Agana. C'est dans ce chef-lieu de la colonie et dans vingt-un petits hameaux, distribués autour de l'île,

que sont répartis quinze cents habitans, restes infortunés d'un peuple autrefois nombreux.

L'intérieur de Guam sert d'asyle et de pâture aux chèvres, aux porcs, aux bœufs, aux volailles qu'au tems de la conquête y portèrent les Espagnols, et qui depuis sont devenus sauvages. Ces animaux, qu'il faut tuer à coups de fusil ou prendre au piège, formoient la principale nourriture des Indiens et de leurs oppresseurs, lorsque tout-à-coup les choses ont changé de face.

Un homme actif, humain, éclairé, a compris enfin que la population ne se rétabliroit pas, qu'elle s'affoibliroit même encore, à moins qu'il ne réussît à rendre son île agricole. Cette idée élevée l'a fait cultivateur lui-même. A son exemple, les naturels du pays ont défriché les terres dont il leur avoit assuré la propriété. Leurs champs se sont couverts de riz, de cacao, de maïs, de sucre, d'indigo, de coton, de fruits, de légumes, dont, depuis un siècle ou deux, on leur laissoit ignorer l'usage. Le succès a augmenté leur docilité. Ces enfans d'une nature brute, dans qui la tyrannie et la superstition avoient achevé de dégrader l'homme, ont exercé, dans des ateliers, quelques arts de néces-

sité première, et fréquenté, sans une répugnance trop marquée, les écoles ouvertes pour leur instruction. Leurs jouissances se sont multipliées avec leurs occupations; et ils ont été enfin heureux dans un des meilleurs pays du monde : tant il est vrai qu'il n'y a rien dont on ne vienne à bout avec de la douceur et par la bienfaisance, puisque ces vertus peuvent éteindre le ressentiment dans l'ame même du sauvage.

Cette révolution inespérée a été l'ouvrage de M. Tobias qui, en 1772, gouvernoit encore les Marianes. Puisse ce vertueux et respectable Espagnol obtenir un jonr ce qui combleroit sa félicité, la consolation de voir diminuer la passion de ses enfans chéris pour le vin de cocotier, et de voir augmenter leur goût pour le travail !

Si, dès l'origine, les Espagnols avoient eu les vnes raisonnables du sage Tobias, les Marianes auroient été civilisées et cultivées. Ce double avantage auroit procuré à cet archipel une sûreté qu'il ne sauroit se promettre d'une garnison de cent cinquante hommes concentrée dans Guam.

Tranquilles pour leurs possessions, les conquérans se seroient livrés à l'amour des dé-

couvertes qui étoient alors le génie dominant de la nation. Secondés par le talent de leurs nouveaux sujets pour la navigation, leur activité auroit porté les arts utiles et l'esprit de société dans les nombreuses îles qui couvrent l'océan Pacifique et plus loin encore. L'univers eût été, pour ainsi dire, agrandi par de si glorieux travaux. Sans doute que toutes les nations commerçantes auroient tiré, avec le tems, quelque utilité des relations formées avec ces régions, jusqu'alors inconnues; puisqu'il est impossible qu'un peuple s'enrichisse sans que les autres participent à ses prospérités : mais la cour de Madrid auroit toujours joui plutôt et plus constamment des productions de ses nouveaux établissemens. Si nous ne nous trompons, cet ordre de choses valoit mieux pour l'Espagne qu'une combinaison qui réduit les Marianes à fournir des rafraîchissemens aux galions qui retournent du Mexique aux Philippines, comme la Californie à ceux qui vont des Philippines au Mexique.

XXIII. *État ancien et moderne de la Californie.*

La Californie est proprement une longue

pointe de terre qui sort des côtes septentrionales de l'Amérique, et s'avance entre l'Est et le Sud jusqu'à la Zone Torride. Elle est baignée des deux côtés par la mer Pacifique. La partie connue de cette péninsule a trois cents lieues de longueur, sur dix, vingt, trente et quarante de large.

Il est impossible que dans un si grand espace, la nature du sol et la température de l'air soient par-tout les mêmes. On peut dire cependant, qu'en général le climat y est sec et chaud à l'excès; le terrein nud, pierreux, montueux, sablonneux, stérile par conséquent, et peu propre au labourage et à la multiplication des bestiaux. Parmi le petit nombre d'arbres qu'on y trouve, le plus utile est le pita-haya, dont les fruits sont la principale nourriture des Californiens.

C'est une espèce de cierge qui, comme les autres, n'a point de feuilles. Ses tiges droites et cannelées ont les côtes chargées d'épines et supportent immédiatement des fleurs blanchâtres, semblables à celles du nopal sur lequel vit la cochenille, mais beaucoup plus alongées. Les fruits qui succèdent à ces fleurs, ont à leur surface des inégalités produites par la base subsistante des écailles

du calice. Ils sont de la grosseur d'un œuf de poule, rouges en-dehors et remplis intérieurement d'une pulpe blanche, bonne à manger, plus douce et plus délicate que celle de la figue ordinaire. On trouve dans cette pulpe des petites semences noires et luisantes.

La mer, plus riche que la terre, offre des poissons de toutes sortes, dans la plus grande abondance et du goût le plus exquis. Mais ce qui rend le golfe de la Californie plus digne d'attention, ce sont les perles, qui, dans la saison favorable, y attirent de diverses provinces du Mexique des hommes avides auxquels on a imposé la loi de donner au gouvernement le quint de leur pêche.

Les Californiens sont bien faits et fort robustes. Une pusillanimité extrême, l'inconstance, la paresse, la stupidité, et même l'insensibilité, forment leur caractère. Ce sont des enfans, en qui la raison n'est pas encore développée. Ils sont plus basannés que les Mexicains. Cette différence de couleur prouve que la vie policée de la société renverse ou change entièrement l'ordre et les loix de la nature, puisqu'on trouve sous la Zone Tempérée un peuple sauvage plus noir que ne le sont les nations civilisées de la Zone Torride.

Avant qu'on eût pénétré chez les Californiens, ils n'avoient aucune pratique de religion; et leur gouvernement étoit tel qu'on devoit l'attendre de leur ignorance. Chaque nation étoit un assemblage de plusieurs cabanes, plus ou moins nombreuses, toutes unies entre elles par des alliances, mais sans aucun chef. L'obéissance filiale n'y étoit pas même connue, quoique ce sentiment soit, sinon plus vif, du moins plus pur dans l'état de nature que dans celui de société.

En effet, les secours qu'une police régulière assure à tous les individus chez les nations civilisées, les jeunes sauvages ne les attendent que de leur père. C'est lui qui pourvoit à leur subsistance, quand ils sont enfans; c'est lui qui veille à leur sûreté. Comment ne rechercheroient-ils pas sa bienveillance ? comment n'éviteroient-ils pas avec soin ce qui pourroit les priver de son appui ?

Un respect qui n'est point exigé ne sauroit guère s'affoiblir dans des enfans qu'une habitude animale plus encore que le besoin ramène toujours dans la cabane qui les a vu naître, et dont ils ne s'éloignent jamais à de grandes distances. Les séparations que l'éducation, l'industrie, le commerce, occasionnent si fré-

quemment parmi nous, et qui ne peuvent que relâcher les liens de la parenté, les sauvages ne les connoissent point. Ils restent à côté de celui qui leur a donné l'existence, tant qu'il vit. Comment s'écarteroient-ils de l'obéissance? Rien ne leur est impérieusement ordonné. Point d'être plus libre que le petit sauvage. Il naît émancipé. Il va, il vient, il sort, il rentre, il découche sans qu'on lui demande ce qu'il a fait, ce qu'il est devenu. Jamais on ne s'aviseroit d'employer l'autorité de la famille pour le ramener, s'il lui plaisoit de disparoître. Rien de si commun dans les villes que les mauvais pères. Il n'y en a point au fond des forêts. Plus les sociétés sont opulentes, et plus il y a de luxe, moins la voix du sang s'y fait entendre. Le dirai-je? La sévérité de notre éducation, sa variété, sa durée, ses fatigues aliènent la tendresse de nos enfans. Il n'y a que l'expérience qui les reconcilie avec nous. Nous sommes obligés d'attendre long-tems la reconnoissance de nos soins et l'oubli de nos réprimandes. Le sauvage n'en entendit jamais dans la bouche de ses parens. Jamais il n'en fut châtié. Lorsqu'il sut frapper l'animal dont il avoit à se nourrir, il n'eut presque plus rien à apprendre. Ses passions étant naturelles, il les

satisfait sans redouter l'œil des siens. Mille motifs contraignent nos parens à s'opposer aux nôtres. Croit-on qu'il n'y ait point d'enfant parmi nous à qui le desir de jouir promptement d'une grande fortune ne fasse trouver la vie de leurs pères trop longue ? J'aimerois à me le persuader. Le cœur du sauvage à qui son père n'a rien à laisser, est étranger à cette espèce de parricide.

Dans nos foyers, les pères âgés radotent souvent au jugement de leurs enfans. Il n'en est pas ainsi dans la cabane du sauvage. On y parle peu, et l'on y a une haute opinion de la prudence des pères. Ce sont leurs leçons qui suppléent au défaut d'observations sur les ruses des animaux, sur les forêts giboyeuses, sur les côtes poissonneuses, sur les saisons et sur les tems propres à la chasse et à la pêche. Le vieillard raconte-t-il quelques particularités de ses guerres ou de ses voyages ? rappelle-t-il les combats qu'il a livrés, les périls qu'il a courus, les embûches qu'il a évitées ? s'élève-t-il à l'explication des phénomènes les plus simples de la nature ? le soir, dans une nuit étoilée, à l'entrée de la cabane, leur trace-t-il du doigt le cours des astres qui brillent au-dessus de leur tête, d'après les connoissances bor-

nées qu'il en a ? il est admiré. S'il survient une tempête, quelque révolution sur la terre, dans les airs, sur les eaux, quelque événement agréable ou fâcheux ; tous s'écrient, notre père nous l'avoit prédit : et la soumission pour ses conseils, la vénération pour sa personne en sont augmentées. Lorsqu'il approche de ses derniers momens, l'inquiétude et la douleur se peignent sur les visages, les larmes coulent à sa mort, et un long silence régne autour de sa couche. On le dépose dans la terre, et l'endroit de sa sépulture est sacré. On lui rend des honneurs annuels ; et dans les circonstances importantes ou douteuses, on va quelquefois interroger sa cendre. Hélas ! les enfans sont livrés à tant de distractions parmi nous, que les pères en sont promptement oubliés. Ce n'est pas toutefois que je préférasse l'état sauvage à l'état civilisé. C'est une protestation que j'ai déjà faite plus d'une fois. Mais plus j'y réfléchis, plus il me semble que depuis la condition de la nature la plus brute jusqu'à l'état le plus civilisé, tout se compense à-peu-près, vices et vertus, biens et maux physiques. Dans la forêt, ainsi que dans la société, le bonheur d'un individu peut être moins ou plus grand que celui d'un autre individu:

mais je soupçonne que la nature a posé des limites à celui de toute portion considérable de l'espèce humaine, au-delà desquelles il y a à-peu-près autant à perdre qu'à gagner.

Le Mexique n'eut pas été plutôt réduit et pacifié, que Cortès forma le projet d'ajouter à sa conquête la Californie. Lui-même, il se chargea en 1526, de l'expédition ; mais elle ne fut pas heureuse. Celles qui se succédèrent rapidement, pendant deux siècles, eurent le même sort, soit que les particuliers en supportassent les frais, soit qu'elles se fissent aux dépens du gouvernement ; et cette continuité de revers n'est pas inexplicable.

L'usage de lever les vues, les plans, les cartes des lieux qu'on parcouroit n'étoit pas alors fort commun. Si quelque aventurier plus intelligent ou plus laborieux que ses compagnons écrivoit une relation de son voyage, cet écrit étoit rarement placé dans les dépôts publics. L'y mettoit-on ? Enseveli dans la poussière, il étoit oublié. L'impression auroit remédié à cet inconvénient, mais la crainte que les étrangers ne fussent instruits de ce qu'on croyoit important de leur cacher, faisoit rejetter ce moyen de communication. De cette manière, les peuples n'acquéroient

aucune expérience. Les absurdités se perpétuoient ; et les derniers entrepreneurs échouèrent par les mêmes fautes qui avoient empêché le succès des premiers.

On avoit entièrement renoncé à l'acquisition de la Californie ; lorsque les Jésuites demandèrent en 1697, qu'il leur fût permis de l'entreprendre. Dès qu'ils eurent obtenu le consentement du gouvernement, ils commencèrent l'exécution du plan de législation qu'ils avoient formé, d'après des notions exactes de la nature du sol, du caractere des habitans, de l'influence du climat. Le fanatisme ne guidoit point leurs pas. Ils arrivèrent chez les sauvages qu'ils vouloient civiliser, avec des curiosités qui pussent les amuser, des grains destinés à les nourrir, des vêtemens propres à leur plaire. La haine de ces peuples pour le nom Espagnol, ne tint pas contre ces démonstrations de bienveillance. Ils y répondirent autant que leur peu de sensibilité et leur inconstance le pouvoient permettre. Ces vices furent vaincus en partie, par les religieux instituteurs qui suivoient leur projet avec la chaleur et l'opiniâtreté particulières à leur corps. Ils se firent charpentiers, maçons, tisserands, cultivateurs, et réussirent

réussirent par ces moyens à donner la connoissance, et jusqu'à un certain point, le goût des premiers arts à ces peuples sauvages. On les a tous réunis successivement. En 1745, ils formoient quarante-trois villages, séparés par la stérilité du terrein et la disette d'eau.

La subsistance de ces bourgades a pour base le blé et les légumes qu'on y cultive, les fruits et les animaux domestiques de l'Europe, qu'on travaille tous les jours à y multiplier. Les Indiens ont chacun leur champ et la propriété de ce qu'ils récoltent : mais tel est leur peu de prévoyance, qu'ils dissiperoient en un jour ce qu'ils auroient recueilli, si leur missionnaire ne s'en chargeoit pour le leur distribuer à propos. Ils fabriquent déja quelques étoffes grossières. Ce qui peut leur manquer, est acheté avec les perles qu'ils pêchent dans le golfe, avec le vin, assez approchant de celui de Madère, qu'ils vendent à la Nouvelle-Espagne et aux galions, et dont l'expérience a appris qu'il étoit important de leur interdire l'usage.

Une douzaine de loix fort simples, suffisent pour conduire cet état naissant. Le missionnaire choisit pour les faire observer, l'homme le plus intelligent du village; et celui-

ci peut infliger le fouet et la prison, les seuls châtimens que l'on connoisse.

Trop de scènes cruelles et destructives ont jusqu'ici affligé nos regards, pour qu'il ne nous soit pas permis de les arrêter un moment sur des travaux inspirés par l'humanité et dirigés par la bienfaisance. Toutes les autres conquêtes ont été faites par les armes. Nous n'avons vu que des hommes qui égorgeoient des hommes ou qui les chargeoient de chaînes. Les contrées que nous avons parcourues ont été successivement autant de théâtres de la perfidie, de la férocité, de la trahison, de l'avarice, et de tous les crimes auxquels on est porté par la réunion et la violence des passions effrénées: Notre plume, sans cesse trempée dans le sang, n'a tracé que des lignes sanglantes. La contrée où nous sommes entrés est la seule que la raison ait conquise. Asseyons-nous et respirons. Que le spectacle de l'innocence et de la paix dissipe les idées lugubres dont nous avons été jusqu'à présent obsédés, et soulage un moment notre ame des sentimens douloureux qui l'ont si constamment oppressée, flétrie, déchirée. Hélas! la jouissance nouvelle que j'éprouve durera trop peu pour qu'elle me soit enviée. Lecteurs, bientôt

ces grandes catastrophes qui bouleversent ce globe et dont la peinture vous plaît, par les secousses violentes que vous en recevez, et par les larmes moitié délicieuses, moitié amères qu'elles arrachent de vos yeux, souilleront la suite de ces déplorables annales. Etes-vous méchans? êtes-vous bons? Si vous étiez bons, vous vous refuseriez, ce me semble, au récit des calamités; si vous étiez méchans, vous l'entendriez sans pleurer. Cependant vous pleurez. Vous voulez être heureux, et c'est du malheur qu'il faut vous entretenir pour vous intéresser. Je crois en entrevoir la raison. Les peines des autres vous consolent des vôtres, et l'estime de vous-mêmes s'accroît par la compassion que vous leur accordez.

Il n'y a dans toute la Californie que deux garnisons de trente hommes chacune, et un soldat auprès de chaque missionnaire. Ces troupes étoient choisies par les législateurs et à leurs ordres, quoique payées par le gouvernement. La cour de Madrid n'avoit pas vu d'inconvénient à laisser ces foibles moyens à des prêtres qui avoient acquis sa confiance, et on l'avoit bien convaincue que c'étoit le seul expédient qui pût préserver ses nouvelles

conquêtes d'une oppression entièrement destructive.

Tel étoit l'état des choses, lorsqu'en 1767, la cour de Madrid chassa de la Californie les Jésuites, comme elle les expulsoit de ses autres provinces. Ces missionnaires avoient formé le projet de pousser leurs travaux sur les deux rives de la mer jusqu'à la chaîne de montagnes qui lie la Californie à la Nouvelle-Espagne. Ils vouloient élever l'empire dont ils multiplioient les sujets à un degré de puissance qui lui permît de voir d'un œil tranquille la navigation des Russes et la découverte du passage que les Anglais cherchent depuis si long-tems au Nord-Ouest. Loin d'avoir abandonné ces grands projets, le ministère Espagnol leur a donné, dit-on, plus d'étendue. Les deux mondes ne doivent pas même tarder à les voir exécutés, à moins que des événemens imprévus n'y opposent des obstacles insurmontables.

En attendant que ces vastes spéculations soient ou détruites ou réalisées, la Californie sert de lieu de relâche aux vaisseaux qui vont des Philippines au Mexique. Le cap Saint-Lucas, situé à l'extrémité méridionale de la péninsule, est le lieu où ils s'arrêtent. Ils y

trouvent un bon port, des rafraîchissemens et des signaux qui les avertissent s'il a paru quelque ennemi dans ces parages les plus dangereux pour eux. Ce fut en 1734 que le galion y aborda pour la première fois. Ses ordres et ses besoins l'y ont toujours amené depuis.

Le système adopté par tous les gouvernemens de l'Europe, de tenir les colonies dans la dépendance la plus absolue de la métropole; a toujours rendu suspectes à beaucoup de politiques Espagnols les liaisons du Mexique avec l'Asie. Loin de penser comme eux, Alberoni vouloit donner à cette liberté une extension illimitée. Il lui paroissoit très-sage de faire habiller les deux Amériques par les Indes. Les colons, disoit-il, seroient vêtus plus agréablement, à meilleur marché, d'une manière plus analogue au climat. Les guerres de l'Europe ne les exposeroit pas à manquer souvent des choses les plus néessaires. Ils seroient plus riches, plus affectionnés à la patrie principale, plus en état de se défendre contre les ennemis qu'elle leur attire. Ces ennemis eux-mêmes seroient moins redoutables, parce qu'ils perdroient peu-à-peu les forces que l'approvisionnement du Mexique et du Pérou leur procure.

Enfin l'Espagne, en percevant sur les marchandises des Indes les mêmes droits qu'elle perçoit sur celles que fournissent ses rivaux, ne perdroit aucune branche de ses revenus. Elle pourroit même, si ses besoins l'exigeoient, obtenir de ses colonies des secours qu'elles n'ont actuellement, ni la volonté, ni le pouvoir de lui fournir.

Les vues du ministre hardi et entreprenant s'étendoient plus loin encore. Il vouloit que la métropole elle-même formât des liaisons immenses avec l'Orient par la voie de ses colonies d'Amérique. Selon lui, les Philippines, qui jusqu'alors avoient payé un tribut énorme à l'activité des nations Européennes ou Asiatiques qui leur portoient des manufactures ou des productions, pouvoient les aller chercher sur leurs propres vaisseaux et les obtenir de la première main. En livrant la même quantité de métaux que leurs concurrens, les habitans de ces îles acheteroient à meilleur marché, parce que ces métaux venant directement d'Amérique, auroient moins supporté de frais que ceux qu'il faut voiturer dans nos régions avant de les faire passer aux Indes. Les marchandises, embarquées à Manille arriveroient à Panama sur une mer constamment tranquille, par

une ligne très-droite et avec les mêmes vents. Au moyen d'un canal très-court, sollicité depuis long-tems par le commerce, on feroit ensuite arriver aisément les cargaisons à l'embouchure du Chagre, où elles seroient chargées pour l'Europe.

Alberoni s'attendoit bien que les puissances, dont cet arrangement blesseroit les intérêts et ruineroit l'industrie, chercheroient à le traverser : mais il se croyoit en état de braver leur courroux dans les mers d'Europe, et il avoit déjà donné ses ordres, pour qu'on mît les côtes et les ports de la mer du Sud en état de ne rien craindre des escadres fatiguées qui pourroient les attaquer.

Ces combinaisons trouvèrent des approbateurs. Aux yeux dss enthousiastes d'Alberoni, et il en avoit beaucoup, c'étoient les efforts sublimes d'un puissant génie pour la prospérité et pour la gloire de la monarchie qu'il ressuscitoit. D'autres, en plus grand nombre, ne virent dans ces projets si grands en apparence, que les délires d'une imagination dereglée qui s'exageroit les ressources d'un état ruiné, et qui se promettoit de donner le commerce du monde entier à une nation reduite depuis deux siècles à l'impossibilité de faire le sien. La

disgrace de cet homme extraordinaire calma la fermentation qu'il avoit excitée dans les deux mondes. Les liaisons des Philippines avec le Mexique continuèrent sur l'ancien pied, ainsi que celles que cette grande province entenoit avec le Pérou par la mer du Sud.

XXIV. *Communication du Mexique avec le Pérou et avec l'Espagne, par la voie de Guatimala.*

Les côtes du Mexique ne ressemblent pas à celles du Pérou, où le voisinage et la hauteur des Cordilières font régner un printems éternel, des vents réguliers et doux. Aussitôt qu'on a passé la ligne à la hauteur de Panama, la libre communication de l'atmosphère de l'Est à l'Ouest, n'étant plus interrompue par cette prodigieuse chaîne de montagnes, le climat devient différent. A la vérité, la navigation est facile et sûre dans ces parages, depuis le milieu d'octobre jusqu'à la fin de mai : mais, durant le reste de l'année, les calmes et les orages y rendent alternativement la mer fâcheuse et dangereuse.

La côte qui borde cet océan a six cents lieues. Autrefois, il ne sortoit des rades que la nature y a formées, ni un bâtiment pour

le commerce, ni un canot pour la pêche. Cette inaction étoit bien en partie la suite de l'indolence des peuples : mais les funestes dispositions faites par la cour de Madrid y avoient plus de part encore.

La communication, entre les empires des Incas et de Montezuma devenus provinces Espagnoles, fut libre dans les premiers tems par la mer du Sud. On la borna quelque tems après à deux navires. Elle fut absolument prohibée en 1636. Des représentations pressantes et réitérées déterminèrent à la r'ouvrir au bout d'un demi-siècle, mais avec des restrictions qui la rendoient nulle. Ce n'est qu'en 1774, qu'il a été permis à l'Amérique Méridionale et Septentrionale de faire tous les échanges que leur intérêt mutuel pourroit comporter. Les différentes contrées de ces deux régions tireront, sans doute, de grands avantages de ce nouvel ordre de choses. On peut prédire cependant qu'il sera plus utile au pays de Guatimala qu'à tous les autres.

Cette audience domine sur douze lieues à l'Ouest, soixante à l'Est, cent au Nord, et trois cents au Sud. Sept ou huit provinces forment cette grande juridiction.

Celle de Costa-Ricca est très-peu peuplée;

très-peu cultivée et n'offre guère que des troupeaux. Une grande partie des anciens habitans s'y sont jusqu'ici refusés au joug.

Six mois d'une pluie qui tombe en torrens et six mois d'une sécheresse dévorante affligent Nicaragua régulièrement chaque année. Ce sont les hommes les plus efféminés de la Nouvelle - Espagne, quoique des moins riches.

Les Castillans n'exercèrent nulle part plus de cruautés qu'à Honduras. Ils en firent un désert. Aussi n'en tire-t-on qu'un peu de casse et quelque salsepareille.

Vera - Paz étoit en possession de fournir à l'ancien Mexique les plumages éclatans dont on composoit ces tableaux si long-tems vantés. La province a perdu toute son importance, depuis que ce genre d'industrie a été abandonné.

Soçonusco n'est connu que par la perfection de son cacao. La plus grande partie de ce fruit sert à l'Amérique même. Les deux cents quintaux qu'on en porte en Europe, appartiennent au gouvernement. S'il y en a plus que la cour ne peut consommer, on le vend au public le double de ce que coûte celui de Caraque.

Quoiqu'au centre du Mexique, Chiapa for-

moit un état indépendant de cet empire à l'arrivée des Espagnols : mais ce canton plia aussi devant des armes que rien n'arrêtoit. Il y eut là peu de sang répandu, et les Indiens y sont encore plus nombreux qu'ailleurs. Comme la province n'est abondante qu'en grains, en fruits, en pâturages, peu des conquérans s'y fixèrent : et c'est peut-être pour cela que l'homme y est moins dégradé, moins abruti que dans les contrées remplies de mines ou avantageusement situées pour le commerce. Les originaires montrent de l'intelligence, ont quelque aptitude pour les arts, et parlent une langue qui a de la douceur, même une sorte d'élégance. Ces qualités sont sur-tout remarquables à Chiapa de los-Indios, ville assez importante, où les familles les plus considérables se sont réfugiées, qu'ils occupent seuls, et où ils jouissent de grands privilèges. Sur la rivière qui baigne ses murs s'exercent habituellement l'adresse et le courage de ces hommes moins opprimés que leurs voisins. Avec des bateaux, ils forment des armées navales. Ils combattent entr'eux, ils s'attaquent et ils se défendent avec une agilité surprenante. Ils bâtissent des châteaux de bois qu'ils couvrent de toile peinte et qu'ils assiègent. Ils n'excellent pas moins à la course des tau-

reaux, au jeu des cannes, à la danse, à tous les exercices de corps. Combien ces détails feront regretter que les Indiens soient tombés au pouvoir d'un vainqueur qui a resserré les liens de leur servitude au lieu de les relâcher !

La province de Guatimala a, comme les autres provinces de sa dépendance, des troupeaux, des mines, du blé, du maïs, du sucre, du coton : mais aucune ne partage avec elle l'avantage de cultiver l'indigo. C'est sur son territoire qu'est placée une ville de son nom, où sont réunis les administrateurs et les tribunaux nécessaires au gouvernement d'un si grand pays.

Cette cité célèbre fut bien ou mal-à-propos bâtie, dans une vallée large d'environ trois milles, et bornée par deux montagnes assez élevées. De celle qui est au Sud coulent des ruisseaux et des fontaines qui procurent aux villages situés sur la pente, une fraîcheur délicieuse, et y entretiennent perpétuellement des fleurs et des fruits. L'aspect de la montagne qui est au Nord est effroyable. Il n'y paroît jamais de verdure. On n'y voit que des cendres, des pierres calcinées. Une espèce de tonnerre, que les habitans attribuent

buent au bouillonnement des métaux mis en fusion dans les cavernes de la terre, s'y fait entendre continuellement. Il sort de ces fourneaux intérieurs, des flammes, des torrens de soufre qui remplissent l'air d'une infection horrible. Guatimala, selon une expression très-usitée, est situé entre le paradis et l'enfer.

Les objets que demande le Pérou sont expédiés de cette capitale par la mer du Sud. L'or, l'argent, l'indigo, destinés pour notre continent, sont portés, à dos de mulet, au bourg Saint-Thomas, situé à soixante lieues de la ville dans le fond d'un lac très-profond qui se perd dans le golfe de Honduras. Tant de richesses sont échangées dans cet entrepôt contre les marchandises arrivées d'Europe dans les mois de juillet ou d'août. Ce marché est entièrement ouvert, quoiqu'il eût été facile de le mettre à l'abri de toute insulte. On le pouvoit d'autant plus aisément, que son entrée est rétrécie par deux rochers élevés qui s'avancent des deux côtés à la portée du canon. Il est vraisemblable que l'Espagne ne changera de conduite que lorsqu'elle aura été punie de sa négligence. Rien ne seroit plus aisé.

Les vaisseaux qui entreprendroient cette expédition resteroient en sûreté dans la rade. Mille ou douze cents hommes débarqués à Saint-Thomas, traverseroient quinze lieues de montagnes où ils trouveroient des chemins commodes et des subsistances. Le reste de la route se feroit à travers des plaines peuplées et abondantes. On arriveroit à Guatimala, qui n'a pas un soldat ni la moindre fortification. Ses quarante mille ames, Indiens, nègres, métis, Espagnols, qui n'ont jamais vu d'épée, seroient incapables de la moindre résistance. Ils livreroient à l'ennemi, pour sauver leur vie, les richesses qu'ils accumulent depuis trois siècles; et la contribution seroit au moins de trente millions. Les troupes regagneroient leurs bâtimens avec ce butin; et si elles le vouloient, avec des ôtages qui assureroient la tranquillité de leur retraite.

Le danger n'est plus malheureusement le même. Un affreux tremblement a détruit Guatimala de fond en comble en 1772. Cette ville, une des plus riches de l'Amérique, n'offre plus que des ruines.

Elle renaîtroit bientôt dans d'autres contrées; car, que ne peuvent point les nations

actives et industrieuses? Par elles, des régions qu'on croyoit inhabitables sont peuplées. Les terres les plus ingrates sont fécondées. Les eaux sont repoussées, et la fertilité s'élève sur le limon. Les marais portent des maisons. A travers des monts entr'ouverts l'homme se fait des chemins. Il sépare à son gré ou lie les rochers par des ponts qui restent comme suspendus sur la profondeur obscure de l'abîme, au fond duquel le torrent courroucé semble murmurer de son audace. Il oppose des digues à la mer, et dort tranquillement dans le domicile qu'il a fondé au-dessous des flots. Il assemble quelques planches sur lesquelles il s'assied; il dit aux vents de le porter à l'extrémité du globe, et les vents lui obéissent. Homme, quelquefois si pusillanime et si petit, que tu te montres grand, et dans tes projets et dans tes œuvres! Avec deux foibles leviers de chair, aidés de ton intelligence, tu attaques la nature entière et tu la subjugues. Tu affrontes les élémens conjurés, et tu les asservis. Rien ne te résiste, si ton ame est tourmentée par l'amour ou le desir de posséder une belle femme que tu haïras un jour; par l'intérêt ou la fureur de remplir tes cof-

fres d'une richesse qui te promette des jouissances que tu te refuseras ; par la gloire ou l'ambition d'être loué par tes contemporains que tu méprises, ou d'une postérité que tu ne dois pas estimer davantage. Si tu fais de grandes choses par passion, tu n'en fais pas de moindres par ennui. Tu ne connoissois qu'un monde. Tu soupçonnas qu'il en étoit un autre. Tu l'allas chercher et tu le trouvas. Je te suis pas à pas dans ce monde nouveau. Si la hardiesss de tes entreprises m'en dérobe quelquefois l'atrocité, je suis toujours également confondu, soit que tes forfaits me glacent d'horreur, soit que tes vertus me transportent d'admiration.

Tels étoient ces fiers Espagnols qui conquirent l'Amérique : mais le climat, une mauvaise administration, l'abondance de toutes choses, énervèrent leurs descendans. Tout ce qui portoit l'empreinte de la difficulté se trouva au-dessus de leurs ames corrompues ; et leurs bras amollis se refusèrent à tous les travaux. Durant ce long période, ce fut un engourdissement dont on voit peu d'exemples dans l'histoire. Comment une cité, englontie par des volcans, seroit-elle alors sortie de ses décombres ? Mais, depuis quelques années la

nation se régénère. Déjà l'on a tracé le plan d'une autre ville, plus vaste, plus commode, plus belle, que celle qui existoit : et elle sera élevee à huit lieues de l'ancienne sur une base plus solide. Déjà la cour de Madrid, s'écartant de ses mesures ordinairement trop lentes, a assigné les fonds nécessaires pour la construction des édifices publics. Déja les citoyens déchargés des tributs qui pouvoient servir de raison ou de prétexte à leur inaction, se prêtent aux vues du gouvernement. Un nouveau Guatimala embellira bientôt la Nouvelle-Espagne. Si cette activité se soutient, si elle augmente, les Anglais seront vraisemblablement chassés des établissemens qu'ils ont commencés entre le lac de Nicaragua et le cap Honduras.

XXV. *Description de Honduras, d'Yucatan et de Campêche. Qu'est-ce qui y divise l'Espagne et l'Angleterre ?*

Cette contrée occupe cent quatre-vingts lieues de côtes, et s'enfonce dans l'intérieur des terres jusqu'à des montagnes fort hautes, plus ou moins éloignées de l'océan.

Le climat de cette région est sain et assez tempéré. Le sol en est communément uni,

très-bien arrosé, et paroît propre à toutes les productions cultivées entre les tropiques. On n'y est pas exposé à ces fréquentes sécheresses, à ces terribles ouragans, qui détruisent si souvent dans les îles du Nouveau-Monde les espérances les mieux fondées.

Le pays est principalement habité par les Mosquites. Ces Indiens furent autrefois nombreux : mais la petite-vérole a considérablement diminué leur population. On ne pense pas qu'actuellement leurs diverses tribus pussent mettre plus de neuf ou dix mille hommes sous les armes.

Une nation encore moins multipliée, est fixée aux environs du cap Gracias-à-Dios. Ce sont les Samboes descendus, dit-on, d'un navire de Guinée qui fit autrefois naufrage sur ces parages. Leur teint, leurs traits, leurs cheveux, leurs inclinations, ne permettent guère de leur donner une autre origine.

Les Anglais sont les seuls Européens que leur cupidité ait fixés dans ces lieux sauvages.

Leur premier établissement fut formé vers 1730, vingt-six lieues à l'Est du cap Honduras. Sa position à l'extrémité de la côte et sur la rivière Black, qui n'a que six pieds

d'eau à son embouchure, retardera et empêchera peut-être toujours ses progrès.

A cinquante-quatre lieues de cette colonie est Gracias-à-Dios, dont la rade, formée par un bras de mer, est immense et assez sûre. C'est tout près de ce cap fameux que se sont placés les Anglais sur une rivière navigable et dont les bords sont très-fertiles.

Soixante-dix lieues plus loin, cette nation entreprenante a trouvé à Blew-Field des plaines vastes et fécondes, un fleuve accessible, un port commode, et un rocher qu'on rendroit aisément inexpugnable.

Les trois comptoirs n'occupoient, en 1769, que deux cent six blancs, autant de mulâtres et neuf cens esclaves. Sans compter les mulets et quelques autres objets envoyés à la Jamaïque, ils expédièrent cette année, pour l'Europe, huit cent mille pieds de bois de Mahagoni, deux cent mille livres pesant de de salsepareille et dix mille livres d'écailles de torture. Les bras ont été multipliés depuis. On a commencé à planter des cannes, dont le premier sucre s'est trouvé d'une qualité supérieure. De bons observateurs affirment qu'une possession tranquille du pays des Mosquites vaudroit mieux un jour pour la Grande-

Bretagne, que toutes les îles qu'elle occupe actuellement dans les Indes Occidentales.

La nation ne paroît former aucun doute sur son droit de propriété. Jamais, disent ses écrivains, l'Espagne ne subjugua ces peuples, et jamais ces peuples ne se soumirent à l'Espagne. Ils étoient indépendans de droit et de fait, lorsqu'en 1670 leurs chefs se jettèrent d'eux-mêmes dans les bras de l'Angleterre, et reconnurent sa souveraineté. Cette soumission étoit si peu forcée qu'elle fut renouvellée à plusieurs reprises. A leur sollicitation, la cour de Londres envoya sur leur territoire en 1741, un corps de troupes, que suivit bientôt une administration civile. Si, après la pacification de 1763, on retira la milice et le magistrat, si l'on ruina les fortifications élevées pour la sûreté des sauvages et de leurs défenseurs, ce fut par l'ignorance du ministère, qui se laissa persuader que le pays des Mosquites faisoit partie de la baie de Honduras. Cette erreur ayant été dissipée, il a été formé de nouveau, dans ces contrées, un gouvernement régulier au commencement de 1776.

On ne balanceroit pas à s'occuper de la discussion de ces grands intérêts, si les puis-

sances se conduisoient par la raison ou la justice : mais c'est la force et la convenance qui décident tout entr'elles, bien qu'aucune d'elles n'ait eu jusqu'à présent le front d'en convenir. Souverains, qu'est-ce que cette mauvaise honte qui vous arrête? Puisque l'équité n'est pour vous qu'un vain nom, déclarez-le. A quoi servent ces traités qui ne garantissent point de paix, auxquels le plus foible est contraint d'accéder, qui ne marquent dans l'un et dans l'autre des contractans que l'épuisement des moyens de continuer la guerre, et qui sont toujours enfreints? Ne signez que des suspensions d'armes, et n'en fixez point la durée. Si vous avez résolu d'être injustes, cessez au moins d'être perfides. La perfidie est si lâche, si odieuse. Ce vice ne convient pas à des potentats. Le renard sous la peau du lion, le lion sous la peau du renard sont deux animaux également ridicules. Mais, au lieu de parler à des sourds qu'on ne convainc de rien et qu'on peut irriter, disons quelque chose des baies de Honduras, de Campêche, et de la péninsule d'Yucatan qui les sépare.

Cette péninsule a cent lieues de long sur vingt et vingt-cinq de large. Le pays est entiè-

rement uni. On n'y voit, ni rivière, ni ruisseau : mais par-tout l'eau est si près de la terre, par-tout les coquillages sont en si grande abondance, que ce grand espace a dû faire autrefois partie de la Mer. Les Espagnols qui parurent sur ces côtes, y trouvèrent établi, au rapport d'Herrera, un usage très-particulier. Les hommes y portoient généralement des miroirs d'une pierre brillante, dans lesquels ils se contemploient sans cesse, tandis que les femmes ne se servoient pas de cet instrument si cher à la beauté.

Si l'usage continu que les femmes font du miroir dans nos contrées, ne montre que le desir de plaire aux hommes, en ajoutant aux attraits qu'elles ont reçus de la nature, ce que l'art peut leur donner de piquant; les hommes feroient à Yucatan les mêmes frais pour plaire aux femmes. Mais c'est un fait si bizarre qu'on peut le rejetter en doute, à moins qu'on ne l'étaie d'un fait plus bizarre encore, c'est que les hommes se livrent à l'oisiveté tandis que les femmes sont condamnées aux travaux. Lorsque les fonctions propres aux deux sexes seront perverties, je ne serai point étonné de trouver à l'un la frivolité de l'autre.

Yucatan, Honduras, Campêche, n'offrirent pas aux dévastateurs du nouvel hémisphère ces riches métaux qui leur faisoient traverser tant de mers. Aussi négligèrent-ils, méprisèrent-ils ces contrées. Peu d'entr'eux s'y fixèrent; et ceux que le sort y jetta, ne tardèrent pas à contracter l'indolence Indienne. Aucun ne s'occupa du soin de faire naître des productions dignes d'être exportées. Ainsi que les peuplades qu'on avoit détruites ou asservies, ils vivoient de cacao, de maïs, auxquels ils avoient ajouté la ressource facile et commode des troupeaux tirés de l'ancien monde. Pour payer leur vêtement qu'ils ne vouloient pas ou ne savoient pas fabriquer eux-mêmes et quelques autres objets de médiocre valeur que leur fournissoit l'Europe, ils n'avoient proprement de ressource qu'un bois de teinture connu dans tous les marchés sous le nom de bois de Campêche.

L'arbre qui le fournit, assez élevé, a des feuilles alternes, composées de huit folioles, taillées en cœur et disposées sur deux rangs le long d'une côte commune. Ses fleurs petites et rougeâtres sont rassemblées en épis aux extrémités des rameaux. Elles ont chacune un calice d'une seule pièce, du fond duquel s'é-

lèvent cinq pétales et dix étamines distinctes. Le pistil placé dans le centre devient une petite gousse ovale, applatie, partagée dans sa longueur en deux ovales et remplies de deux ou trois semences. La partie la plus intérieure du bois, d'abord rouge, devient noire quelque tems après que le bois a été abattu. Il n'y a que le cœur de l'arbre qui donne le noir et le violet.

Le goût de ces couleurs qui étoit plus répandu, il y a deux siècles, qu'il ne l'est peut-être aujourd'hui, procura un débouché considérable à ce bois précieux. Ce fut au profit des Espagnols seuls jusqu'à l'établissement des Anglais à la Jamaïque.

Dans la foule des corsaires qui sortoient tous les jours de cette île devenue célèbre, plusieurs allèrent croiser dans les deux baies et sur les côtes de la péninsule, pour intercepter les vaisseaux qui y navigoient. Ces brigands connoissoient si peu la valeur de leur chargement, que lorsqu'ils en trouvoient des barques remplies, ils n'emportoient que les ferremens. Un d'entr'eux ayant enlevé un gros bâtiment qui ne portoit pas autre chose, le conduisit dans la Tamise avec le seul projet de l'armer en course; et contre son attente, il vendit

fort cher un bois dont il faisoit si peu de cas qu'il n'avoit cessé d'en brûler pendant son voyage. Depuis cette découverte, les corsaires qui n'étoient pas heureux à la mer, ne manquoient jamais de se rendre à la rivière de Champeton, où ils embarquoient les piles de bois qui se trouvoient toujours formées sur le rivage.

La paix de leur nation avec l'Espagne ayant mis des entraves à leurs violences, plusieurs d'entr'eux se livrèrent à la coupe du bois d'Inde. Le cap Catoche leur en fournit d'abord en abondance. Dès qu'ils le virent diminuer, ils allèrent s'établir entre Tabasco et la rivière de Champeton, autour du lac Triste, et dans l'île aux Bœufs qui en est fort proche. En 1675, ils y étoient deux cent soixante. Leur ardeur, d'abord extrême, ne tarda pas à se ralentir. L'habitude de l'oisiveté reprit le dessus. Comme ils étoient la plupart excellens tireurs, la chasse devint leur passion la plus forte; et leur ancien goût pour le brigandage fut réveillé par cet exercice. Bientôt ils commencèrent à faire des courses dans les bourgs Indiens, dont ils enlevoient les habitans. Les femmes étoient destinées à les servir, et on vendoit les hommes à la Jamaïque, ou dans

d'autres îles. L'Espagnol, tiré de sa léthargie par ces excès, les surprit au milieu de leurs débauches, et les enleva la plupart dans leurs cabanes. Ils furent conduits prisonniers à Mexico, où ils finirent leurs jours dans les travaux des mines.

Ceux qui avoient échappé, se refugièrent dans le golfe de Honduras, où ils furent joints par des vagabonds de l'Amérique Septentrionale. Ils parvinrent, avec le tems, à former un corps de quinze cents hommes. L'indépendance, le libertinage, l'abondance où ils vivoient, leur rendoit agréable le pays marécageux qu'ils habitoient. De bons retranchemens assuroient leur sort et leurs subsistances; et ils se bornoient aux occupations que leurs malheureux compagnons gémissoient d'avoir négligées. Seulement ils avoient la précaution de ne jamais entrer dans l'intérieur du pays pour couper du bois, sans être bien armés.

Leur travail fut suivi du plus grand succès. A la vérité, la tonne qui s'étoit vendue jusqu'à neuf cents livres, étoit tombée insensiblement à une valeur médiocre : mais on se dédommageoit par la quantité, de ce qu'on perdoit sur le prix. Les coupeurs livroient le fruit de leurs peines; soit aux Jamaïciens, qui leur

portoient du vin de Madère, des liqueurs fortes, des toiles, des habits; soit aux colonies Anglaises du nord de l'Amérique, qui leur fournissoient leur nourriture. Ce commerce toujours interlope, et qui fut l'objet de tant de déclamations, devint licite en 1763. On assura à la Grande-Bretagne la liberté de couper du bois, mais sans pouvoir élever des fortifications, avec l'obligation même de détruire celles qui avoient été construites. La cour de Madrid fit rarement des sacrifices aussi difficiles que celui d'établir au milieu de ses possessions une nation active, puissante, ambitieuse. Aussi chercha-t-elle immédiatement après la paix, à rendre inutile une concession que des circonstances fâcheuses lui avoient arrachée.

Le bois qui croît sur le terrain sec de Campêche, est fort supérieur à celui qu'on coupe dans les marais de Honduras. Cependant le dernier étoit d'un usage beaucoup plus commun, parce que le prix du premier avoit depuis long-tems passé toutes les bornes. Ce défaut de vente étoit une punition de l'aveuglement, de l'avidité du fisc. Le ministère Espagnol comprit à la fin cette grande vérité. Il déchargea sa marchandise de tous les droits

dont on l'avoit accablée, il la débarrassa de toutes les entraves qui gênoient sa circulation; et alors elle eut un grand débit dans tous les marchés. Bientôt les Anglais ne trouveront plus de débouché. Sans avoir manqué à ses engagemens, la cour de Madrid se verra délivrée d'une concurrence qui lui rendoit inutile la possession de deux grandes provinces. Quelquefois Cadix tire le bois directement du lieu de son origine; plus souvent il est envoyé à la Vera-Cruz, qui est le vrai point d'union du Mexique avec l'Espagne.

XXVI. *C'est principalement par Vera-Cruz que le Mexique communique avec l'Espagne. Maximes par lesquelles ce commerce a été conduit jusqu'ici.*

Vieja Vera-Cruz servit d'abord d'entrepôt. Cette ville, fondée par Cortès sur la plage où il aborda d'abord, est placée sur les bords d'une rivière qui manque d'eau une partie de l'année, mais qui dans la saison des pluies peut recevoir les plus grands vaisseaux. Le danger auquel ils étoient exposés, dans une position où rien ne les défendoit contre la violence des vents si communs dans ces parages, fit chercher un abri plus sûr, et on le trouva dix-huit

milles plus bas sur la même côte. On y bâtit Vera-Cruz Nueva, à soixante-douze lieues de la capitale de l'Empire.

Vera-Cruz Nueva est située sous un ciel qu'un soleil brûlant et de fréquens orages rendent désagréable et mal-sain. Des sables arides la bornent au Nord et des marais infects à l'Ouest. Tous les édifices y sont en bois. Elle n'a pour habitans qu'une garnison médiocre, quelques agens du gouvernement, les navigateurs arrivés d'Europe et ce qu'il faut de commissionnaires pour recevoir et pour expédier les cargaisons. Son port est formé par la petite île de Saint-Jean d'Ulua. Il a l'inconvénient de ne pouvoir contenir que trente ou trente-cinq bâtimens, encore ne les met-il pas entièrement à l'abri des vents du Nord. On n'y entre que par deux canaux si resserrés, qu'il n'y peut passer à la fois qu'un navire. Les approches mêmes en sont rendues extrêmement dangereuses par un grand nombre de rochers à fleur d'eau. Les pilotes du pays croyoient généralement que des connoissances locales, acquises par une expérience de plusieurs années, pouvoient seules faire éviter tant d'écueils. Des corsaires audacieux ayant surpris la place en 1712, on construisit sur le rivage des tours,

où des sentinelles attentives veillent continuellement à la sûreté commune.

C'est dans cette mauvaise rade, la seule proprement qui soit dans le golfe, qu'arrivent les objets destinés pour l approvisionnement du Mexique. Les navires qui les y portent n'abordent pas successivement. On les expédie de Cadix, en flotte, tous les deux, trois ou quatre ans, selon les besoins et les circonstances. Ce sont communément douze à quatorze gros bâtimens marchands, escortés par deux vaisseaux de ligne, ou par un grand nombre si la tranquillité publique est troublée ou menacée. Pour prévenir les dangers que les ouragans leur feroient courir à l'aterrage, ils partent d'Espagne dans les mois de février ou de mai et de juin, prennent dans leur marche des rafraîchissemens à Porto-Ricco, et arrivent, après soixante-dix ou quatre-vingts jours de navigation, à Vera-Cruz, d'où leur chargement entier est porté à dos de mulet à Xalapa.

Dans cette ville, située à douze lieues du port, adossée à une montagne, et commodément bâtie, se tient une foire que les anciens réglemens bornoient à six semaines, mais qui actuellement dure quatre mois, et

que quelquefois on prolonge encore, à la prière des marchands Espagnols ou Mexicains. Lorsque les opérations de commerce sont terminées, les métaux et les autres objets donnés par le Mexique en échange des productions et des marchandises de l'Europe, sont envoyés à Vera-Cruz, où ils sont embarqués pour notre hémisphère. Les saisons pour les faire partir ne sont pas toutes également favorables. Il seroit dangereux de mettre à la voile dans les mois d'août et de septembre, et impossible de le faire en octobre et en novembre.

La flotte prend toujours la route de la Havane, où elle est jointe par les bâtimens qui reviennent de Honduras, de Carthagène, d'autres destinations. Elle s'y arrête dix ou douze jours pour renouveller ses vivres, pour donner aux navires le tems de charger à fret les sucres, les tabacs, et autres objets que fournit l'île de Cuba. Le canal de Bahama est débouqué. On remonte jusqu'à la hauteur de la nouvelle-Angleterre ; et après avoir navigué long-temps par cette latitude de quarante degrés, on tire enfin vers le Sud-Est pour reconnoître le cap Saint-Vincent et aboutir à Cadix.

Dans l'intervalle d'une flotte à l'autre, la cour de Madrid fait partir un ou deux vaisseaux de guerre qu'on appelle *Azogues*, pour porter au Mexique le vif-argent nécessaire à l'exploitation des mines. Le Pérou le fournissoit originairement : mais les envois étoient si lents, si incertains, si souvent accompagnés de fraude, qu'en 1734 il fut jugé plus convenable de les faire d'Europe même. Les mines de Guadalcanal en fournirent d'abord les moyens. On les a depuis négligées pour les mines plus abondantes d'Almaden en Estramadoure. Les azogues se chargent à leur retour, du produit des ventes faites depuis le départ de la flotte, des sommes rentrées pour les crédits accordés, et des fonds que les négocians Mexicains veulent employer pour leur compte dans l'expédition prochaine. Le gouvernement permet habituellement que trois ou quatre navires marchands suivent ses vaisseaux. Leur cargaison entière devroit être en fruits ou en boissons : mais il s'y glisse frauduleusement des objets plus importans. Ces bâtimens reviennent toujours sur leur lest, à moins que, par une faveur spéciale, on ne leur permette de prendre quelque cochenille.

Si des raisons de convenance ou de poli-

tique retardent le départ d'une nouvelle flotte, la cour fait passer de la Havane à la Vera-Cruz un de ses vaisseaux. Il s'y charge de tout ce qui appartient au fisc, et des métaux que les débiteurs ou les spéculateurs veulent faire passer du nouvel hémisphère dans l'ancien.

La Nouvelle-Espagne envoya à sa métropole, année commune, depuis 1748 jusqu'en 1753, par la voie de la Vera-Cruz et de Honduras, 62,661,466 livres ; dont 574,550 en or ; 43,621,497 en argent ; 18,465,419 en productions, prix d'Europe.

Dans les productions, il y avoit 529,200 livres pour la couronne ; 17,936,219 pour les négocians.

Dans l'or et l'argent il y avoit 25,649,040 livres pour le commerce ; 12,067,007 livres pour les agens du gouvernement ou pour les particuliers qui vouloient faire passer leur fortune en Europe ; 6,480,000 livres pour le fisc.

La cour de Madrid ne doit pas tarder à voir augmenter ce tribut ; et voici sur quels fondemens est appuyée cette conjecture.

Le Mexique étoit anciennement sans défense : car qu'attendre de quelques bourgeois

que chaque ville devoit mettre sous les armes, lorsqu'un péril plus ou moins grand menaçoit l'état. On ne tarda pas à former de ces milices dispersées, six régimens d'infanterie et deux de cavalerie, auxquels on a depuis fait donner des instructions par des officiers envoyés d'Europe. Le tems étendit les idées.

Des hommes, habituellement occupés des arts et du commerce parurent un trop foible appui à l'autorité; et elle se décida à lever dans le pays même, deux bataillons d'infanterie, deux régimens de dragons qui n'eurent d'autre profession que la profession militaire. Après la paix de 1763, le gouvernement jugea que des peuples amollis par l'oisiveté et par le climat, étoient peu propres à la guerre; et des troupes régulières furent envoyées de la métropole dans la colonie. Ce système est suivi encore; et il y a toujours au Mexique trois ou quatre bataillons de notre continent, qui ne sont relevés qu'après un séjour de quatre années.

A ces moyens de conservation, il en a été ajouté d'autres non moins efficaces. L'île de Saint-Jean d'Ulua, qui forme le port de Vera-Cruz et qui doit le défendre, n'avoit que

peu et de mauvaises fortifications. On les a rasées. Sur leurs ruines et dans un roc vif ont été élevés naguere des ouvrages étendus, solides, capables de la plus opiniâtre résistance. Si, contre toute apparence, cette clef du Mexique étoit forcée, le pays, après ce revers, ne seroit pas encore sans défense. A vingt-quatre lieues de la mer, au débouché des montagnes, dans une plaine que rien ne domine, furent jettés, en 1770, les fondemens de la magnifique citadelle de Pérote. Les arsenaux, les casernes, les magasins, tout y est à l'abri des bombes.

Selon les apparences, la cour de Madrid ne diminuera jamais le nombre des troupes qu'elle entretient dans la Nouvelle-Espagne : mais la partie du revenu public qu'absorboient les fortifications, ne doit pas tarder à grossir ses trésors, à moins qu'elle ne l'emploie, dans a colonie même, à former des établissemens utiles. Déjà sur les bords de la rivière d'Alvarado, où les bois de construction abondent, s'ouvrent de grands chantiers. Cette nouveauté est d'un heureux présage. D'autres la suivront sans doute. Peut-être, après trois siècles d'oppression ou de léthargie, le Mexique va-t-il remplir les hautes destinées auxquelles la na-

ture l'appelle vainement depuis si long-tems. Dans cette douce espérance, nous quitterons l'Amérique Septentrionale pour passer dans la Méridionale, où nous verrons, par un ordre de la providence qui ne changera jamais, les mêmes effets produits par les mêmes causes; les mêmes haînes suscitées par la même férocité; les mêmes précautions suggérées par les mêmes alarmes; les mêmes obstacles opposés par les mêmes jalousies; le brigandage engendré par le brigandage; le malheur vengé par le malheur; une persévérance stupide dans le mal, et la leçon de l'expérience inutile.

Fin du sixième livre.

LIVRE

LIVRE SEPTIÈME.

Conquête du Pérou par les Espagnols. Changemens arrivés dans cet empire, depuis qu'il a changé de domination.

I.

Peut-on applaudir aux conquêtes des Espagnols dans le Nouveau-Monde ?

Je ne me suis pas proposé d'être le panégyriste des conquérans de l'autre hémisphère. Mon jugement ne s'est point laissé corrompre par l'éclat de leurs succès, au point de me dérober et leurs injustices et leurs forfaits. J'écris l'histoire, et je l'écris presque toujours les yeux baignés de larmes. L'étonnement a quelquefois succédé à la douleur. J'ai été supris qu'aucun de ces farouches guerriers n'ait préféré la voie si sûre de la douceur et de l'humanité, et qu'ils aient tous mieux aimé se montrer comme des tyrans que comme des bienfaiteurs. Par quel aveuglement étrange n'ont-ils pas senti

qu'en dévastant les contrées dont ils s'emparoient, ils se nuisoient à eux-mêmes, et qu'ils renonçoient par leur cruauté à une possession plus tranquille et plus lucrative ? On assure que dans les contrées où l'homme n'avoit point encore paru, les animaux les plus timides s'approchèrent de lui sans frayeur. On ne me persuadera jamais qu'au premier aspect de l'Europe, l'homme sauvage ait été plus farouche que les animaux. Ce fut sûrement une fatale expérience qui l'instruisit du péril de cette familiarité.

Quoi donc, les nations seront-elles plus cruelles entr'elles que les souverains les plus oppresseurs envers leurs sujets ? Les sociétés dévoreront donc les sociétés ! l'homme sera plus méchant que le tigre ! la raison ne lui aura été donnée que pour lui tenir lieu de tous les instincts mal-faisans ! et ses annales ne seront que les annales de sa perversité ! O Dieu ! pourquoi as-tu créé l'homme ? pourquoi l'as-tu créé ? ignorois-tu que pour un instant où tu pourrois regarder ton ouvrage avec complaisance, cent fois tu en détournerois ton regard ? Les atrocités que les Espagnols devoient commettre dans le Nouveau-Monde, auroient-elles échappé à ta prévoyance ?

Ici vont se développer des scènes plus terribles que celles qui nous ont fait si souvent frémir. Elles se répéteront sans interruption dans les immenses contrées qui nous restent à parcourir. Jamais, jamais le glaive ne s'émoussera ; et l'on ne le verra s'arrêter que lorsqu'il ne trouvera plus de victimes à frapper.

II. *Extravagances et cruautés qui marquent les premiers pas des Espagnols dans l'Amérique méridionale.*

Ce sera encore Colomb qui ouvrira la carrière. Ce grand homme avoit découvert la terre ferme de l'Amérique, mais sans y descendre. Ce ne fut que lorsque l'île de Saint-Domingue fut solidement établie, qu'il jugea convenable de donner plus d'extension à ses entreprises. Il pensoit qu'au-delà de ce continent étoit un autre océan qui devoit aboutir aux Indes orientales, et que les deux mers pouvoient avoir une communication. Pour la découvrir, il rangea en 1502, les côtes le plus près qu'il étoit possible. Il touchoit à tous les lieux qui étoient accessibles ; et contre la pratique des autres navigateurs, qui se conduisoient dans les terres qu'ils visitoient comme n'y devant jamais revenir, il traitoit les peu-

ples avec des égards qui lui concilioient leur affection. Le golfe de Darien l'occupa plus particulièrement. Il prenoit les rivières qui s'y jettent, pour le grand canal qu'il cherchoit à travers des périls si éminens, avec de si excessives fatigues. Déchu de ses espérances, il voulut laisser une petite colonie, sur la rivière de Belem, dans le pays de Veragua. L'avidité, l'orgueil, la barbarie de ses compagnons, lui ravirent la satisfaction de former le premier établissement européen dans le continent du nouvel hémisphère.

Quelques années s'écoulèrent encore sans que les espagnols se fixassent sur aucune plage. Comme ces aventuriers ne recevoient du gouvernement que la permission de faire des découvertes, il ne leur tomboit pas dans l'esprit de s'occuper de culture ou de commerce. La perspective des fortunes éloignées qu'on auroit pu faire par ces voies sages, étoit trop au-dessus des préjugés de ces tems barbares. Il n'y avoit que l'appât du gain présent qui pût pousser les hommes à des entreprises aussi hardies que l'étoient celles de ce siècle. L'or seul les attiroit au continent de l'Amérique, et faisoit braver les dangers, les maladies, et la mort qu'on rencontroit sur la route, à l'ar-

rivée ou dans le retour ; et par une terrible mais juste vengeance, la barbarie et la cupidité européennes, épuisant à la fois d'habitans les deux hémisphères, à la destruction des peuples dépouillés joignoient celle des peuples brigands et meurtriers.

Ce ne fut qu'en 1509 qu'Ojeda et Nicuessa formèrent, mais séparément, le projet de faire des conquêtes solides et durables. Pour les affermir dans leur résolution, Ferdinand donna au premier le gouvernement des contrées qui commençant au cap de la Vela, finissent au golfe de Darien, et au second de tout l'espace qui s'étend depuis ce golfe fameux jusqu'au cap Gracias-à-Dios. L'un et l'autre devoient, en débarquant, annoncer aux peuples les dogmes de la religion chrétienne, et les avertir du don que le pontife de Rome avoit fait de leur pays au roi d'Espagne. Si ces sauvages refusoient de courber un front docile sous ce double joug, on étoit autorisé à les poursuivre par le fer et par le feu, et à réduire à l'esclavage les nations entières.

Et c'est le chef de la plus sainte des religions qui donne à autrui ce qui ne lui appartient pas ! et c'est un souverain chrétien qui l'accepte, ce don ! et ces conditions stipulées entr'eux

sont la soumission au monarque Européen ou l'esclavage, le baptême ou la mort. Sur le simple exposé de ce contrat inoui, on est saisi d'une telle horreur, que l'on prononce que celui qui ne la partage pas, est un homme étranger à toute morale, à tout sentiment d'humanité, à toute notion de justice, qui ne mérite pas qu'on raisonne avec lui. Pontife abominable; et si ces contrées dont tu disposes ont un légitime propriétaire, ton avis est donc qu'on l'en dépouille? si elles ont un légitime souverain, ton avis est donc que ses sujets lui soient infidèles? si elles ont des dieux, ton avis est donc qu'elles soient impies? Prince stupide, et tu ne sens pas que les droits qu'on te confère, on se les arroge? et qu'en les acceptant, tu abandonnes ton pays, ton sceptre et ta religion à la merci d'un ambitieux sophiste, du machiaveliste le plus dangereux?

Mais il étoit plus aisé d'accorder ces absurdes et atroces privilèges que d'en faire jouir les superstitieux, les barbares aventuriers qui les avoient sollicités. Les Indiens se refusèrent à toute liaison avec des étrangers avides qui menaçoient également leur vie et leur liberté. Les armes ne furent pas plus favorables aux Espagnols que leurs perfides caresses.

Les peuples du continent, accoutumés à se faire mutuellement la guerre, les reçurent avec une audace inconnue dans les îles qu'on avoit si facilement conquises. Des flèches empoisonnées pleuvoient sur eux de toutes parts; et aucun de ceux qui en étoient percés n'échappoit à une mort plus ou moins affreuse. Aux traits lancés par l'ennemi se joignirent bientôt d'autres causes de destruction; des naufrages inévitables dans des parages inconnus; un défaut de subsistances presque continuel sur des contrées entiérement incultes; les maladies particulières à ce climat le plus mal-sain de l'Amérique. Le peu qui avoit échappé à tant de calamités et qui ne purent pas regagner Saint-Domingue, se réunirent à Sainte-Marie du Darien.

Ils y vivoient dans l'anarchie, lorsque Vasco-Nugnès de Balboa parut au milieu d'eux. Cet homme, qui fut honoré du surnom d'Hercule par les compagnons de ses forfaits, avoit un tempérament robuste, une valeur audacieuse, une éloquence populaire. Ces qualités le firent choisir pour chef; et toutes ses actions prouvèrent qu'il étoit digne de commander aux scélérats qui lui avoient donné leur suffrage. Jugeant qu'il devoit se trouver plus d'or dans

l'intérieur des terres que sur la côte d'où des rapines répétées l'avoient arraché, il s'enfonça dans les montagnes. Le pays lui offrit, dit-on, d'abord de ces petits hommes blancs dont on retrouve l'espèce en Afrique et dans quelques îles de l'Asie. Ils sont couverts d'un duvet d'une blancheur éclatante. Ils n'ont point de cheveux. Ils ont la prunelle rouge. Ils ne voient bien que la nuit. Ils sont foibles, et leur instinct paroit plus borné que celui des autres hommes. Ces sauvages, s'il est vrai qu'ils aient existé, étoient en petit nombre : mais il s'en trouva d'une espèce différente, assez forts et assez hardis pour oser défendre leurs droits. Ces derniers avoient une pratique bien extraordinaire : c'étoit que les maris, à la mort de leurs femmes, les femmes, à la mort de leurs maris, se coupoient le bout d'un doigt; en sorte que la seule inspection de leurs mains indiquoit s'ils étoient veufs, et combien de fois ils l'avoient été.

On n'a rien dit jusqu'ici, vraisemblablement on ne dira jamais rien qui puisse expliquer ce renversement de la raison. Si les femmes avoient été seules obligées à cette bizarre et cruelle cérémonie, il seroit naturel de soupçonner qu'on avoit voulu prévenir l'im-

posture d'une veuve qui auroit voulu se donner pour vierge à un nouvel époux. Mais cette conjecture ne pourroit convenir aux maris dont l'état n'a jamais pu entraîner d'assez grands inconvéniens, pour qu'on ait cherché à le constater par des signes indélébiles. Cet usage a été retrouvé ailleurs. En voici un particulier au Darien.

Lorsqu'une veuve mouroit, on enterroit avec elle ceux de ses enfans que la foiblesse de leur âge mettoit dans l'impossibilité de pourvoir à leur subsistance. Comme personne ne vouloit se charger de ces orphelins, la nation les faisoit périr pour les empêcher de mourir de faim. La charité de ces barbares ne s'étendoit pas plus loin. C'est la plus grande atrocité où la déplorable constitution de la vie sauvage ait jamais pu pousser les hommes.

Malgré ces mœurs féroces, Balboa, soutenu par l'opiniâtreté de son caractère, poussé par l'insatiable cupidité de ses soldats, aidé par les meutes de ces dogues impitoyables qui avoient si bien servi les Espagnols dans toutes leurs conquêtes, Balboa parvint enfin à égorger les habitans du Darien, à les disperser ou à les soumettre.

III. *On donne aux Espagnols la première notion du Pérou.*

Un jour que les conquérans se disputoient de l'or avec cet acharnement qui annonce des violences, un jeune Cacique renversa la balance où on le pesoit. «Pourquoi, leur dit-il, » du ton du dédain, pourquoi vous brouiller » pour si peu de chose? Si c'est pour cet inutile » métal que vous avez quitté votre patrie, » que vous égorgez tant de peuples, je vous » conduirai dans une région où il est si com- » mun qu'on l'y emploie aux plus vils usages «. Pressé de s'expliquer plus clairement, il assure qu'à peu de distance de l'océan qui baigne le Darien il est un autre océan qui conduit à ce pays si riche. L'opinion s'établit aussi-tôt généralement que cette autre mer est celle que Colomb a si vivement cherchée; et partent, le premier septembre 1513, pour l'aller reconnoître, cent quatre-vingt-dix Espagnols, suivis de mille Indiens, qui doivent leur servir de guides, porter leurs vivres et leur bagage.

Du lieu d'où s'élançoit la troupe jusqu'au lieu où elle vouloit se rendre, il n'y a que soixante milles : mais il falloit gravir des montagnes si escarpées, franchir des rivières si

larges, traverser des marais si profonds, pénétrer dans des forêts si épaisses, dissiper, gagner ou détruire tant de nations féroces, que ce ne fut qu'après vingt-cinq jours de marche que les hommes les plus accoutumés aux périls, aux fatigues et aux privations se trouvèrent au terme de leurs espérances. Sans perdre un moment, Balboa, armé de toutes pièces, à la manière de l'ancienne chevalerie, avance assez loin dans la mer du Sud. *Spectateurs des deux hémisphères*, s'érie ce barbare, *vous êtes témoins que je prends possession de cette partie de l'univers pour la couronne de Castille. Ce que mon bras lui a donné, mon épée saura le défendre.* Déjà la croix étoit plantée sur la terre ferme, et le nom de Ferdinand gravé sur l'écorce de quelques arbres.

Ces cérémonies donnoient alors aux Européens le domaine de toutes les contrées du Nouveau-Monde où ils pouvoient porter leurs pas sanglans. Ainsi l'on se crut en droit d'exiger des peuples voisins un tribut en perles, en métaux, en subsistances. Tous les témoignages se réunirent pour confirmer ce qui avoit été dit d'abord des richesses de l'empire qui fut appellé Pérou, et les brigands qui en méditoient la conquête, reprirent la route du

Darien où ils devoient rassembler les forces qu'exigeoit une entreprise si difficile.

Balboa s'attendoit à conduire ce grand projet. Ses compagnons avoient placé en lui leur confiance. Il avoit fait entrer dans les caisses publiques plus de trésors qu'aucun des autres aventuriers. Dans l'opinion publique, la découverte qu'il venoit de faire le plaçoit presque à côté de Colomb. Mais par un exemple de cette injustice et d'une ingratitude si commune dans les cours, où le mérite ne peut rien contre la protection ; où un grand général est remplacé, au milieu de ses triomphes, par un homme inepte ; où une favorite dissipatrice et rapace dépose un ministre économe de la finance ; où le bien général et les services rendus sont également oubliés, et où les révolutions dans les grandes places de l'état deviennent si souvent des sujets de joie et de plaisanterie ; Pedrarias fut choisi pour le remplacer. Le nouveau commandant, également jaloux et cruel, fit arrêter son prédécesseur, ordonna qu'on lui fît son procès, et lui fit ensuite trancher la tête. Par ses ordres ou de son aveu, ses subalternes pilloient, brûloient, massacroient de toutes parts, sans distinction d'alliés ou d'ennemis ; et ce ne fut qu'après

avoir

avoir détruit trois cents lieues de pays, qu'en 1518 il transféra la colonie de Sainte-Marie sur les bords de l'océan Pacifique, dans un lieu qui reçut le nom de Panama.

IV. *Trois Espagnols entreprennent la conquête du Pérou, sans aucun secours du gouvernement.*

Quelques années s'écoulèrent sans que cet établissement pût remplir les hautes destinées auxquelles il étoit appellé. Enfin trois hommes nés dans l'obscurité entreprirent de renverser à leurs frais un trône qui subsistoit avec gloire depuis plusieurs siècles.

François Pizarre, le plus connu de tous, étoit fils naturel d'un gentilhomme d'Estramadoure. Son éducation fut si négligée, qu'il ne savoit pas lire. La garde des troupeaux, qui fut sa première occupation, ne convenant pas à son caractère, il s'embarqua pour le Nouveau-Monde. Son avarice et son ambition lui donnèrent une activité sans bornes. Il étoit de toutes les expéditions. Il se distingua dans la plupart, et il acquit, dans les diverses situations où il se trouva, cette connoissance des hommes et des affaires, dont on a toujours besoin pour s'élever; mais sur-tout nécessaire à ceux qui par leur naissance ont tout à vaincre.

L'usage qu'il avoit fait jusqu'alors de ses forces physiques et morales, lui persuada que rien n'étoit au-dessus de ses talens, et il forma le projet de les employer contre le Péron.

Il associa à ses vues Diego d'Almagro, dont la naissance étoit incertaine, mais dont le courage étoit éprouvé. On l'avoit toujours vu sobre, patient, infatigable dans les camps où il avoit vieilli. Il avoit puisé à cette école une franchise qui s'y trouve plus qu'ailleurs; et cette dureté, cette cruauté, qui n'y sont que trop communes.

La fortune de deux soldats, quoique considérable, ne se trouvant pas suffisante pour la conquête qu'ils méditoient, ils se jettèrent dans les bras de Fernand de Luques. C'étoit un prêtre avide, qui s'étoit prodigieusement enrichi par toutes les voies que la superstition rend faciles à son état, et par quelques moyens particuliers qui tenoient aux mœurs du siècle.

Les confédérés établirent pour fondement de leur société, que chacun mettroit tout son bien dans cette entreprise; que les richesses qu'elle produiroit seroient partagées également, et qu'on se garderoit mutuellement une fidélité inviolable. Les rôles que chacun devoit jouer dans cette grande scène, furent

distribués comme le bien des affaires l'exigeoit. Pizarre devoit commander les troupes, Almagro conduire les secours, et Luques préparer les moyens. Ce plan d'ambition, d'avarice et de férocité, fut scellé par le fanatisme. Luques consacra publiquement une hostie dont il consomma une partie, et partagea le reste entre ses deux associés : jurant tous trois par le sang de Dieu, de ne pas épargner pour s'enrichir, celui des hommes.

L'expédition commencée sous ces horribles auspices, avec un vaisseau, cent douze hommes et quatre chevaux, vers le milieu de novembre 1524, ne fut pas heureuse. Rarement Pizarre put-il aborder ; et dans le peu d'endroits où il lui fut possible de prendre terre, il ne voyoit que des plaines inondées, que des forêts impénétrables, que quelques sauvages peu disposés à traiter avec lui. Almagro qui lui menoit un renfort de soixante-dix hommes, n'eut pas un spectacle plus consolant ; et il perdit même un œil dans un combat très-vif qu'il lui fallut soutenir contre les Indiens. Plus de la moitié de ces intrépides Espagnols avoient péri par la faim, par le fer ou par le climat ; lorsque los-Rios, qui avoit succédé à Pedrarias, envoya ordre à ceux

qui avoient échappé à tant de fléaux de rentrer sans délai dans la colonie. Tous obéirent, tous à l'exception de treize qui, fidèles à leur chef, voulurent courir jusqu'à la fin sa fortune. Ils la trouvèrent d'abord plus contraire qu'elle ne l'avoit encore été, puisqu'ils se virent réduits à passer six mois entiers dans l'île de la Gorgonne, le lieu le plus mal-sain, le plus stérile et le plus affreux qui fût peut-être sur le globe. Mais enfin le sort s'adoucit. Avec un très-petit navire que la pitié seule avoit déterminé à leur envoyer pour les tirer de ce séjour de désolation, ils continuèrent leur navigation et abordèrent à Tumbez, bourgade assez considérable de l'empire qu'ils se proposoient d'envahir un jour. De cette rade où tout portoit l'empreinte de la civilisation, Pizarre reprit la route de Panama, où il arriva dans les derniers jours de 1527, avec de la poudre d'or, avec des vases de ce précieux métal, avec des vigognes, avec trois Péruviens destinés à servir plutôt ou plus tard d'interprètes.

Loin d'être découragés par les revers qu'on avoit éprouvés, les trois associés furent enflammés d'une passion plus forte d'acquérir des trésors qui leur étoient mieux connus.

Mais il falloit des soldats, il falloit des subsistances ; et on leur refusoit l'un et l'autre secours dans la colonie. Le ministère, dont Pizarre lui-même étoit venu réclamer l'appui en Europe, se montra plus facile. Il autorisa sans réserve, la levée des hommes, l'achat des approvisionnemens ; et il ajouta à cette liberté indéfinie toutes les faveurs qui ne coûtoient rien au fisc.

Cependant, en réunissant tous leurs moyens, les associés ne purent équipper que trois petits navires ; ils ne purent rassembler que cent quarante-quatre fantassins et trente-six cavaliers. C'étoit bien peu pour les grandes vues qu'il falloit remplir : mais, dans le Nouveau-Monde, les Espagnols attendoient tout de leurs armes ou de leur courage ; et Pizarre ne balança pas à s'embarquer dans le mois de février de l'an 1531. La connoissance qu'il avoit acquise de ces mers, lui fit éviter les calamités qui avoient traversé sa première expédition ; et il n'éprouva d'autre malheur que celui d'être forcé par les vents contraires de débarquer à cent lieues du port où il s'étoit proposé d'aborder.

Il fallut s'y rendre par terre. On suivit la côte qui étoit très-difficile, en forçant ses

habitans à donner leurs vivres, en les dépouillant de l'or qu'ils avoient, en se livrant à cet esprit de rapine et de cruauté qui formoit les mœurs de ces tems barbares. L'île de Puna qui défendoit la rade fut forcée; et la troupe entra victorieuse à Tumbez, où des maladies de tous les genres l'arrêtèrent trois mois entiers. L'arrivée de deux renforts qui lui venoient de Nicaragua la consolèrent un peu du chagrin que lui causoit ce séjour forcé. Ils n'étoient, à la vérité, que de trente hommes chacun : mais ils étoient conduits par Sébastien Benalcazar et par Fernand Soto, qui tous deux jouissoient d'une réputation brillante. Les Espagnols ne furent pas inquiétés dans leur première conquête, et il faut en dire la raison.

V. *Comment Pizarre, chef de l'expédition, se rend maître de l'empire.*

L'empire du Pérou qui, comme la plupart des autres dominations n'avoit dans l'origine que peu d'étendue, s'étoit successivement agrandi. Il avoit en particulier reçu un accroissement considérable du onzième empereur Huyana-Capac, qui s'étoit emparé par la force du vaste pays de Quito, et qui pour

légitimer, autant qu'il étoit possible, son usurpation, avoit épousé l'unique héritière du roi détrôné. De cette union, que les loix et les préjugés réprouvoient également, étoit sorti Atabaliba qui, après la mort de son père, prétendit à l'héritage de sa mère. Cette succession lui fut contestée par son frère aîné Huascar, qui étoit d'un autre lit et dont la naissance n'avoit point de tache. De si grands intérêts mirent les armes à la main des deux concurrens. L'un avoit pour lui la faveur des peuples et l'usage immémorial de l'indivisibilité de l'empire : mais l'autre s'étoit assuré d'avance des meilleures troupes. Celui qui avoit pour lui les armées fut vainqueur, jetta son rival dans les fers, et plus puissant qu'il ne l'avoit espéré, se trouva le maître de toutes les provinces.

Ces troubles, qui pour la première fois venoient d'agiter le Pérou, n'étoient pas entiérement calmés, lorsque les Espagnols s'y montrèrent. Dans la confusion où étoit encore tout l'état, on ne songea pas à troubler leur marche ; et ils arrivèrent sans obstacle à Caxamalca. Atabaliba, que des circonstances particulières avoient conduit au voisinage de cette maison impériale, leur envoya

sur le champ des fruits, des grains, des émeraudes, plusieurs vases d'argent ou d'or. Cependant il ne dissimula pas à leur interprète qu'il desiroit de les voir sortir de son territoire; et il annonça qu'il iroit concerter le lendemain avec leur chef les mesures de cette retraite.

Se préparer au combat sans laisser appercevoir le moindre appareil de guerre, fut la seule disposition que fit Pizarre pour recevoir le prince. Il mit sa cavalerie dans les jardins du palais, où elle ne pouvoit être apperçue; l'infanterie étoit dans la cour, et son artillerie fut tournée vers la porte par où l'empereur devoit entrer.

Atabaliba vint avec confiance au rendez-vous. Douze à quinze mille hommes l'accompagnoient. Il étoit porté sur un trône d'or, et ce métal brilloit dans les armes de ses troupes. Il se tourna vers les principaux officiers, et il leur dit: *Ces étrangers sont les envoyés des dieux; gardez-vous de les offenser.*

On étoit assez près du palais occupé par Pizarre, lorsqu'un dominicain, nommé Vincent Valverde, le crucifix d'une main, son bréviaire dans l'autre, pénètre jusqu'à l'empereur. Il arrête la marche de ce prince, et lui fait un long discours, dans lequel il lui

expose la religion chrétienne, le presse d'embrasser ce culte, et lui propose de se soumettre au roi d'Espagne, à qui le pape avoit donné le Pérou.

L'empereur, qui l'avoit écouté avec beaucoup de patience, lui répondit : Je veux bien être l'ami du roi d'Espagne, mais non son tributaire; il faut que le pape soit d'une extravagance extrême, pour donner si libéralement ce qui n'est pas à lui. Je ne quitte pas ma religion pour une autre; et si les chrétiens adorent un Dieu mort sur une croix, j'adore le soleil qui ne meurt jamais. Il demande ensuite à Vincent où il a pris tout ce qu'il vient de dire de Dieu et de la création. *Dans ce livre*, répond le moine en présentant son bréviaire à l'empereur. Atabaliba prend le livre, le regarde de tous les côtés, se met à rire, et jettant le breviaire : *Ce livre*, ajoute-t-il, *ne me dit rien de tout cela.* Vincent se tourne alors vers les Espagnols, en leur criant de toutes ses forces : *Vengeance, mes amis, vengeance. Chrétiens, voyez-vous comme il méprise l'évangile ? Tuez-moi ces chiens qui foulent aux pieds la loi de Dieu.*

Les Espagnols, qui vraisemblablement avoient peine à retenir cette fureur, cette

soif de sang, que leur inspiroit la vue de l'or et des infidèles, obéirent au dominicain. Qu'on juge de l'impression que dûrent faire sur les Péruviens la vue des chevaux qui les écrasoient, le bruit et l'effet du canon et de la mousqueterie qui les terrassoient comme la foudre. Ces malheureux prirent la fuite avec tant de précipitation, qu'ils tomboient les uns sur les autres. On en fit un carnage affreux. Pizarre lui-même s'avança vers l'empereur, fit tuer par son infanterie tout ce qui entouroit le trône, fit le monarque prisonnier, et poursuivit le reste de la journée ce qui avoit échappé au glaive de ses soldats. Une foule de princes, les ministres, la fleur de la noblesse, tout ce qui composoit la cour d'Atabaliba, fut égorgé. On ne fit point grace à la foule de femmes, de vieillards, d'enfans, qui étoient venus des environs pour voir leur maître. Tant que ce carnage dura, Vincent ne cessa d'animer les assassins fatigués de tuer, les exhortant à se servir, non du tranchant, mais de la pointe de leurs épées, pour faire des blessures plus profondes. Au retour de cette infame boucherie, les Espagnols passèrent la nuit à s'enivrer, à danser, à se livrer à tous les excès de la débauche.

Quoiqu'étroitement gardé, l'empereur ne tarda pas à démêler la passion extrême de ses ennemis pour l'or. Cette découverte le détermina à leur en offrir pour sa rançon autant que sa prison, longue de vingt-deux pieds et large de seize, en pourroit contenir, jusqu'à la plus grande hauteur où le bras d'un homme pourroit atteindre. Sa proposition fut acceptée. Mais, tandis que ceux de ses ministres, qui avoient le plus sa confiance étoient occupés à rassembler ce qu'il falloit pour remplir ses engagemens, il apprit que Huascar avoit promis trois fois plus à quelques Espagnols qui avoient eu occasion de l'entretenir, s'ils consentoient à le rétablir sur le trône de ses pères. Ce commencement de négociation l'effraya; et dans ses craintes, il se décida à faire étrangler un rival qui lui paroissoit dangereux.

Pour dissiper les soupçons que cette action devoit donner à ses geoliers, Atabaliba pressa avec une vivacité nouvelle le recouvrement des métaux stipulés pour sa liberté. Il en arrivoit de tous les côtés autant que l'éloignement des lieux, que la confusion des choses, pouvoient le permettre. Dans peu, rien n'y auroit manqué : mais ces amas d'or, sans cesse exposés aux regards avides des conquérans, irritoient

tellement leur cupidité, qu'il fut impossible d'en différer plus long-tems la distribution. On délivra aux agens du fisc le quint que le gouvernement s'étoit réservé. Cent mille piastres ou 540,000 liv. furent mises à part pour le corps de troupes qu'Almagro venoit de mener et qui étoit encore sur les côtes. Chaque cavalier de Pizarre reçut 43,200 liv., chaque fantassin 21,600 liv., et le général, les officiers eurent une somme proportionnée à leurs grades dans la milice.

Ces fortunes, les plus extraordinaires dont l'histoire ait conservé le souvenir, n'adoucirent pas la barbarie des Espagnols. Atabaliba avoit donné son or, on s'étoit servi de son nom pour subjuguer l'esprit des peuples: il étoit tems qu'il finît son rôle. Vincent disoit que c'étoit un prince endurci qu'il falloit traiter comme Pharaon. L'interprète Philipillo, qui avoit un commerce criminel avec une de ses femmes, auroit pu être troublé dans ses plaisirs. Almagro craignoit que tant qu'on le laisseroit vivre, l'armée de son associé ne voulût s'approprier tout le butin comme partie de sa rançon. Pizarre avoit été méprisé par lui, parce que, moins instruit que le dernier des soldats, il ne savoit pas lire. Ces causes,

peut-être encore plus que des raisons politiques, firent décider la mort de l'empereur. On osa lui faire son procès dans les formes, et cette comédie atroce eut les suites horribles qu'elle devoit avoir.

Après cet assassinat juridique, les meurtriers parcoururent le Pérou avec cette soif de sang et de rapine qui dirigeoit toutes leurs actions. Vraisemblablement il se seroient trouvés, sans tirer l'épée, les maîtres de ce vaste empire, s'ils avoient montré de la modération, de l'humanité. Une nation naturellement douce, depuis long-tems accoutumée à la plus aveugle soumission, constamment fidèle aux maîtres qu'il avoit plû au ciel de lui envoyer, étonnée du terrible spectacle qui venoit de frapper ses yeux: cette nation auroit subi le joug sans trop murmurer. L'expoliation de ses maisons et de ses temples, les outrages faits à ses femmes et à ses filles; des cruautés de tous les genres qui se succédoient sans interruption : tant d'infortunes disposèrent les peuples à la vengeance; et il se présenta des chefs pour conduire ce ressentiment.

Des armées nombreuses remportèrent d'abord quelques avanta ges sur un petit nombre

de tyrans perdus dans des régions immenses ; mais ces foibles succès mêmes ne furent pas durables. Plusieurs des aventuriers, enrichis par la rançon d'Atabaliba, avoient quitté leurs drapeaux pour aller jouir plus paisiblement ailleurs d'un bien acquis si rapidement. Leur fortune échauffa les esprits dans l'ancien, dans le Nouveau-Monde ; et de tous côtés on accourut au pays de l'or. Il arriva de-là que les Espagnols se multiplièrent en moins de tems au Pérou, que dans les autres colonies. Bientôt, ils s'y trouvèrent au nombre de cinq ou six mille ; et alors cessa toute résistance. Ceux des Indiens qui étoient les plus attachés à leur liberté, à leur gouvernement, à leur religion, se réfugièrent au loin dans des montagnes inaccessibles. La plupart se soumirent aux loix du vainqueur.

Une révolution si étrange a été un sujet d'étonnement pour toutes les nations. Le Pérou est un pays très-difficile, où il faut continuellement gravir des montagnes, marcher sans cesse dans des gorges et des défilés. On y est réduit à passer, à repasser perpétuellement des torrens ou des rivières dont les bords sont toujours escarpés. Quatre ou cinq mille hommes, avec un peu de courage et d'intelligence,

y feroient périr les armées les plus aguerries. Comment donc arriva-t-il qu'un grand peuple n'osa pas même disputer un terrein dont la nature devoit lui être si connue, à une poignée de brigands que les écumes de l'Océan venoient de vomir sur ses rivages ?

C'est par la même raison que le voleur intrépide, le pistolet à la main, dépouille impunément une troupe d'hommes, ou qui reposent tranquillement dans leurs foyers, ou qui renfermés dans une voiture publique continuent leur voyage sans méfiance. Quoiqu'il soit seul et qu'il n'ait qu'un ou deux coups à tirer, il en impose à tous; parce que personne ne veut se sacrifier pour les autres. La défense suppose un concert de volontés qui se forme avec d'autant plus de lenteur, que le péril est moins attendu, que la sécurité étoit plus entière, et qu'elle avoit duré plus long-tems. Or c'étoit le cas des Péruviens. Ils vivoient sans inquiétude et sans trouble depuis plusieurs siècles. Ajoutez à ces considérations que la peur est fille de l'ignorance et de l'étonnement; que la multitude sans ordre ne peut rien contre le petit nombre discipliné, et que le courage sans armes ne résiste point à la foudre. Ainsi le Pérou devoit être subjugué, quand même les

dissensions domestiques qui le bouleversoient n'auroient pas préparé ses fers.

VI. *Origine, religion, gouvernement, mœurs et arts du Pérou, à l'arrivée des Espagnols.*

Cet empire qui, selon les historiens Espagnols, fleurissoit depuis quatre siècles, avoit été fondé par Manco-Capac et par sa femme Mama Ocello, qui furent appellés Incas ou seigneurs du Pérou. On a soupçonné que ces personnages pouvoient être les descendans de quelques navigateurs d'Europe ou des Canaries jettés par la tempête sur les côtes du Brésil.

Pour donner une base à cette conjecture, l'on a dit que les Péruviens divisoient, comme nous, l'année en trois cent soixante jours et qu'ils avoient quelques notions astronomiques, telles que les points de l'horison où le soleil se couche dans les solstices et les équinoxes, bornes que les Espagnols détruisirent comme des monumens de la superstition Indienne. L'on a dit que la race des Incas étoit plus blanche que les naturels du pays et que plusieurs individus de la famille du souverain avoient de la barbe : or on sait qu'il y a des traits, ou difformes ou réguliers, qui se conservent dans

quelques races, quoique ces traits ne passent pas constamment de génération en génération. L'on a dit enfin que c'étoit une tradition généralement répandue dans le Pérou et transmise d'âge en âge, qu'un jour il viendroit par mer des hommes barbus, avec des armes si supérieures que rien ne pourroit leur résister.

S'il se trouvoit quelques-uns de nos lecteurs qui voulussent adopter une opinion si peu fondée, ils ne pourroient s'empêcher de convenir qu'il avoit dû s'écouler un fort long espace de tems entre le naufrage et la fondation de l'empire. Sans cet intervalle immense, le législateur n'auroit-il pas donné aux sauvages qu'il rassembloit quelque notion de l'écriture, quand lui-même il n'auroit pas su lire? Ne les auroit-il pas formés à plusieurs de nos arts et de nos méthodes? Ne leur auroit-il pas persuadé quelques dogmes de sa religion? Ou ce n'est pas un Européen qui a fondé le trône des Incas, ou il faut croire nécessairement que le vaisseau de ses ancêtres s'étoit brisé sur les côtes de l'Amérique à une époque assez reculée, pour que les générations eussent oublié tout ce qui se pratiquoit dans le lieu de leur origine.

Les législateurs se dirent enfans du soleil,

envoyés par leur père pour rendre les hommes bons et heureux. Ils pensèrent sans doute, que ce préjugé enflammeroit l'ame des peuples qu'ils vouloient civiliser, éleveroit leur courage et leur inspireroit plus d'amour pour la patrie, plus de soumission aux loix.

C'étoit à des êtres nuds, errans, sans culture, sans industrie, sans aucune de ces idées morales, qui sont les premiers liens de l'union sociale, que ces discours étoient adressés. Quelques-uns de ces barbares, que beaucoup d'autres imitèrent depuis, s'assemblèrent autour des législateurs dans le pays montueux de Cusco.

Manco apprit à ses nouveaux sujets à féconder la terre, à semer des grains et des légumes, à se vêtir, à se loger. Ocello montra aux Indiennes à filer, à tisser le coton et la laine; elle leur enseigna tous les exercices convenables à leur sexe, tous les arts de l'économie domestique.

L'astre du feu, qui dissipe les ténèbres qui couvrent la terre; qui tire le rideau de la nuit et étale subitement aux regards de l'homme étonné la scène la plus vaste, la plus auguste et la plus riante; que la gaieté des animaux, le ramage des oiseaux, le cantique de l'être

qui pense, saluent à son lever ; qui s'avance majestueusement au-dessus de leurs têtes, qui embrasse un espace immense dans sa marche à travers les espaces du ciel ; dont le coucher replonge l'univers dans le silence et la tristesse ; qui caractérise les saisons et les climats ; qui forme et dissipe les orages ; qui allume la foudre et qui l'éteint ; qui verse sur les campagnes les pluies qui les fécondent, sur les forêts les pluies qui les nourrissent ; qui anime tout par sa chaleur, embellit tout par sa présence, et dont l'absence jette partout la langueur et la mort : le soleil fut le dieu des Péruviens. Et en effet quel être dans la nature est plus digne des hommages de l'homme ignorant que son état éblouit, de l'homme reconnoissant qu'il comble de bienfaits ? Son culte fut institué. On lui bâtit des temples, et on abolit les sacrifices humains. Les descendans des législateurs furent les seuls prêtres de la nation.

Les loix prononcèrent la peine de mort contre l'homicide, le vol et l'adultère. Cette sévérité ne s'étendit guère à d'autres crimes.

La polygamie étoit défendue. Il n'étoit permis qu'à l'empereur d'avoir des concubines, parce qu'on ne pouvoit trop multiplier

la race du soleil. Il les choisissoit parmi les vierges consacrées au temple de Cusco, qui étoient toutes de son sang.

Une institution très-sage ordonnoit qu'un jeune homme qui commettroit une faute seroit légérement puni; mais que son père en seroit responsable. C'est ainsi que la bonne éducation veilloit à la perpétuité des bonnes mœurs.

Il n'y avoit point d'indulgence pour l'oisiveté, regardée avec raison comme la source de tous les désordres. Ceux que l'âge ou les incommodités avoient mis hors d'état de travailler, étoient nourris par le public, mais avec l'obligation de préserver du dégât des oiseaux les terres ensemencées. Tous les citoyens étoient obligés de faire eux-mêmes leurs habits, d'élever leurs maisons, de fabriquer leurs instrumens d'agriculture. Chaque famille savoit seule pourvoir à ses besoins.

Il étoit ordonné aux Péruviens de s'aimer, et tout les y portoit. Ces travaux communs, toujours égayés par des chants agréables; l'objet même de ces travaux, qui étoit d'aider quiconque avoit besoin de secours; ces vêtemens faits par les filles vouées au culte du

soleil, et distribués par les officiers de l'empereur aux pauvres, aux vieillards, aux orphelins; l'union qui devoit régner dans les décuries, où tout le monde s'inspiroit mutuellement le respect des loix, l'amour de la vertu, parce que les châtimens pour les fautes d'un seul tomboient sur toute la décurie; cette habitude de se regarder comme membres d'une seule famille qui étoit l'empire : tous ces usages entretenoient parmi les Péruviens, la concorde, la bienveillance, le patriotisme, un certain esprit de communauté; et substituoient, autant qu'il est possible, à l'intérêt personnel, à l'esprit de propriété, aux ressorts communs des autres législations, les vertus les plus sublimes et les plus aimables.

Elles étoient honorées, ces vertus, comme les services rendus à la patrie. Ceux qui s'étoient distingués par une conduite exemplaire, ou par des actions d'éclat utiles au bien public, portoient pour marque de décoration des habits travaillés par la famille des incas. Il est fort vraisemblable que ces statues que les Espagnols prétendoient avoir trouvées dans les temples du soleil, et qu'ils prirent pour des idoles, étoient les statues des hommes qui, par la grandeur de leurs

talens, ou par une vie remplie de belles actions, avoient mérité l'hommage ou l'amour de leurs concitoyens.

Ces grands hommes étoient encore les sujets ordinaires des poëmes composés par la famille des incas pour l'instruction des peuples.

Il y avoit un autre genre de poëme utile aux mœurs. On représentoit à Cusco, et peut-être ailleurs, des tragédies et des comédies. Les premières donnoient aux prêtres, aux guerriers, aux juges, aux hommes d'état, des leçons de leurs devoirs, et des modèles de vertus publiques. Les comédies servoient d'instruction aux conditions inférieures, et leur enseignoient les vertus privées, et jusqu'à l'économie domestique.

L'état entier étoit distribué en décuries, avec un officier chargé de veiller sur dix familles qui lui étoient confiées. Un officier supérieur avoit la même inspection sur cinquante familles; d'autres enfin sur cent, sur cinq cents, sur mille.

Les décurions, et les autres inspecteurs, en remontant jusqu'au millenaire, devoient rendre compte à celui-ci des bonnes et des mauvaises actions, solliciter le châtiment et la récompense, avertir si l'on manquoit de

vivres, d'habits, de grains pour l'année. Le millenaire rendoit compte au ministre de l'inca.

Rarement avoit-il à porter des plaintes contre la partie de la nation confiée à sa vigilance. Dans une région où tous les devoirs étoient censés prescrits par le soleil, où le moindre manquement étoit regardé comme un sacrilège, les règles ne devoient guère être transgressées. Lorsque ce malheur arrivoit, les coupables alloient eux-mêmes révéler leurs fautes les plus secrètes, et demander à les expier. Ces peuples disoient aux Espagnols, qu'il n'étoit jamais arrivé qu'un homme de la famille des Incas eût mérité d'être puni.

Les terres du royaume, susceptibles de culture, étoient partagées en trois parts, celle du soleil, celle de l'Inca, et celle des peuples. Les premières se cultivoient en commun, ainsi que les terres des orphelins, des veuves, des vieillards, des infirmes, et des soldats qui étoient à l'armée. Celles-ci se cultivoient immédiatement après celles du soleil, et avant celles de l'empereur. Des fêtes annonçoient ce travail; on le commençoit et on le continuoit au son des instrumens et en chantant des cantiques.

L'empereur ne levoit aucun tribut, et n'exigeoit de ses sujets que la culture de ses terres, dont le produit déposé par-tout dans des magasins publics, suffisoit à toutes les dépenses de l'empire.

Les terres consacrées au soleil fournissoient à l'entretien des prêtres et des temples, à tout ce qui concernoit le culte religieux. Elles étoient en partie labourées par des princes de la famille royale, revêtus de leurs plus riches habits.

A l'égard des terres qui étoient entre les mains des particuliers, elles n'étoient ni un héritage, ni même une propriété à vie. Leur partage varioit continuellement, et se régloit avec une équité rigoureuse sur le nombre de têtes qui composoient chaque famille. Les richesses se bornoient toujours au produit des champs dont l'état avoit confié l'usufruit passager.

Cet usage des possessions amovibles a été universellement réprouvé par les hommes éclairés. Ils ont constamment pensé qu'un peuple ne s'éleveroit jamais à quelque force, à quelque grandeur que par le moyen des propriétés fixes, même héréditaires. Sans le premier de ces moyens, l'on ne verroit sur le

globe

globe que quelques sauvages errans et nuds, vivant mi érablement de fruits, de racines, produit unique et borné de la nature brute. Sans le second, nul mortel ne vivroit que pour lui-même. Le genre-humain seroit privé de tout ce que la tendresse paternelle, l'amour de son nom, et le charme inexprimable qu'on trouve à faire le bonheur de sa postérité, font entreprendre de durable. Le systême de quelques spéculateurs hardis, qui ont regardé les propriétés, et sur-tout les propriétés héréditaires, comme des usurpations de quelques membres de la société sur d'autres, se trouve réfuté par le sort de toutes les institutions où l'on a réduit leurs principes en pratique. Elles ont toutes misérablement péri, après avoir langui quelque tems dans la dépopulation et dans l'anarchie.

Si le Pérou n'eut pas cette destinée, ce fut vraisemblablement parce que les Incas ne connoissant pas l'usage des impôts, et n'ayant pour subvenir aux besoins du gouvernement, que des denrées en nature, ils durent chercher à les multiplier. Ils étoient secondés dans l'exécution de ce projet par leurs ministres, par les administrateurs inférieurs, par les soldats mêmes, qui ne recevoient pour subsister,

pour soutenir leur rang, que des fruits de la terre. De-là tant de soins pour les augmenter. Cette attention pouvoit avoir pour but principal de porter l'abondance dans les champs du souverain : mais son patrimoine étoit si confusément mêlé avec celui des sujets, qu'il n'étoit pas possible de fertiliser l'un sans fertiliser l'autre. Les peuples encouragés par ces commodités, qui laissoient peu de chose à faire à leur industrie, se livrèrent à des travaux que la nature de leur sol, de leur climat et de leurs consommations rendoit très-légers. Mais malgré tous ces avantages ; malgré la vigilance toujours active du magistrat ; malgré la certitude de ne pas voir leurs moissons ravagées par un voisin inquiet, les Péruviens ne s'élevèrent jamais au-dessus du plus étroit nécessaire. On peut assurer qu'ils auroient acquis les moyens de varier et d'étendre leurs jouissances, si des propriétés foncières, commerçables, héréditaires, avoient aiguisé leur génie.

Les Péruviens, à la source de l'or et de l'argent, ne connoissoient pas l'usage de la monnoie. Ils n'avoient pas proprement de commerce ; et les arts de détail, qui tiennent aux premiers besoins de la vie sociale, étoient

fort imparfaits chez eux. Toutes leurs sciences étoient dans la mémoire, et toute leur industrie dans l'exemple. Ils apprenoient leur religion et leur histoire par des cantiques, leurs devoirs et leurs professions par le travail et l'imitation.

Leur législation étoit sans doute imparfaite et très-bornée, puisqu'elle supposoit le prince toujours juste et infaillible, et les magistrats intègres comme le prince; puisque non-seulement le monarque, mais un décurion, un centenaire, un millenaire, tous ses préposés pouvoient changer à leur gré la destination des peines et des récompenses. Chez ce peuple, privé de l'avantage inappréciable de l'écriture, les loix les plus sages n'ayant aucun principe de stabilité, devoient s'altérer insensiblement, sans qu'il restât aucun moyen pour les ramener à leur caractère primitif.

Les contre-poids de ces dangers se trouvoient dans l'ignorance absolue des monnoies d'or et d'argent : ignorance qui rendoit impossible dans un despote Péruvien la funeste manie de thésauriser. Ils se trouvoient dans la constitution de l'empire, qui avoit déterminé la quotité du revenu du souverain, en déterminant la portion des terres qui lui ap-

partenoient. Ils se trouvoient dans des besoins peu étendus, toujours faciles à satisfaire, et qui rendoient le peuple heureux et attaché à son gouvernement. Ils se trouvoient dans la force des opinions religieuses, qui faisoient de l'observation des loix un principe de conscience. Le despotisme des Incas étoit ainsi fondé sur une confiance mutuelle entre le souverain et les peuples; confiance qui étoit le fruit des bienfaits du prince, de la protection constante qu'il accordoit à tous ses sujets, et de l'intérêt sensible qu'ils avoient à lui être soumis.

Un pyrronisme, quelquefois outré, qui a succédé à une crédulité aveugle, a voulu depuis quelque tems jetter des nuages sur ce qu'on vient de lire des loix, des mœurs, du bonheur de l'ancien Pérou. Ce tableau a paru à quelques philosophes l'ouvrage de l'imagination naturellement exaltée de quelques Espagnols. Mais entre les destructeurs de cette partie brillante du Nouveau-Monde, y avoit-il quelque brigand assez éclairé pour inventer une fable si bien combinée? Y avoit-il quelqu'un d'assez humain pour le vouloir, quand même il en auroit été capable? N'auroit-il pas été retenu par la crainte d'augmenter

la haine que tant de dévastations attiroient à sa nation dans l'univers entier? Ce roman n'auroit-il pas été contredit par une foule de témoins qui auroient vu le contraire de ce qu'on publioit avec tant d'éclat ? Le témoignage unanime des écrivains contemporains, et de ceux qui les ont suivis, doit être regardé comme la plus forte démonstration historique qu'il soit possible de desirer.

Cessons donc, cessons de regarder comme une imagination folle cette succession de souverains sages, ces générations d'hommes sans reproche. Déplorons le sort de ces peuples, et ne leur envions pas un triste honneur. C'est bien assez de les avoir dépouillés des avantages dont ils jouissoient, sans ajouter la lâcheté de la calomnie aux bassesses de l'avarice, aux attentats de l'ambition, aux fureurs du fanatisme. Il faut faire des vœux pour que ce bel âge se renouvelle plutôt que plus tard dans quelque coin du globe.

Nous ne justifierons pas avec la même assurance les relations que les conquérans du Pérou publièrent sur la grandeur et la magnificence des monumens de tous les genres qu'ils avoient trouvés. Le desir de donner plus d'éclat à la gloire de leurs triomphes, les aveugla

peut-être. Peut-être, sans être persuadés eux-mêmes, voulurent-ils en imposer à leur nation, aux nations étrangères ? Les premiers témoignages, qui même se contrarioient, ont été infirmés par ceux qui les ont suivis, et enfin totalement détruits, lorsque des hommes éclairés ont porté leurs pas dans cette partie si célèbre du nouvel hémisphère.

Il faut donc reléguer au rang des fables, cette quantité prodigieuse de villes élevées avec tant de soin et de dépense. Pourquoi, s'il y avoit tant de cités superbes dans le Pérou, n'existe-t-il plus, à la réserve du Cuso et de Quito, que celles que le conquérant y a construites ? D'où vient qu'on ne retrouve guère que dans les vallées de las Capillas et de Pachacamac les ruines de celles dont on a publié des descriptions si exagérées ? Les peuples étoient donc dispersés dans les campagnes; et il étoit impossible que ce fût autrement dans une région où il n'y avoit ni rentiers, ni artistes, ni commerçans, ni grands propriétaires, et où le labourage étoit l'occupation unique ou principale de tous les hommes.

Il faut reléguer au rang des fables, ces majestueux palais destinés à loger les incas dans le lieu de leur résidence et dans leurs voyages.

Autant qu'il est possible d'en juger à travers des décombres cent fois bouleversés par l'avarice qui comptoit trouver des trésors, les maisons royales n'avoient ni majesté ni décoration. Elles ne différoient que par l'étendue et par l'épaisseur, des bâtimens ordinaires, construits avec des roseaux, du bois, de la terre battue, des pierres brutes, sans ciment, selon la nature du climat ou la commodité des matériaux.

Il faut reléguer au rang des fables, ces places de guerre qui couvroient l'empire. Il en existoit sans doute quelques-unes. Le bas-Pérou offre encore les débris de deux, situées sur des montagnes, l'une construite avec de la terre et l'autre avec des troncs d'arbre. On soupçonne qu'elles avoient des fossés et trois murailles, dont l'une dominoit sur l'autre. C'en étoit assez pour contenir les peuples subjugués et pour arrêter des voisins peu redoutables. Mais ces moyens de défense ne pouvoient servir de rien contre la valeur et les armes de l'Europe. Les forteresses du haut-Pérou, quoique bâties avec de la pierre, n'y etoient pas plus propres. M. de la Condamine qui visita, avec l'attention scrupuleuse qui lui étoit propre, le fort de Cannar, le mieux

conservé et le plus considérable après celui de Cusco, ne lui trouva que peu d'étendue et seulement dix pieds d'élévation. Un peuple qui n'avoit que la ressource de ses bras pour porter ou traîner les plus grosses masses, un peuple qui ignoroit l'usage des leviers et des poulies, pouvoit-il exécuter de plus grandes choses ?

Il faut reléguer au rang des fables, ces aqueducs, ces réservoirs comparables à ce que l'antiquité nous a laissé en ce genre de plus magnifique. La nécessité avoit enseigné aux Péruviens à pratiquer des rigoles au détour des montagnes, sur le penchant des collines, à creuser des canaux et des fossés dans les vallées, pour féconder leurs champs que les pluies ne fertilisoient pas, pour se ménager de l'eau à eux-mêmes qui n'avoient jamais imaginé de creuser des puits : mais ces ouvrages de terre ou de pierre sèche, n'avoient rien de remarquable, rien qui fît soupçonner la plus légère connoissance de l'hydraulique.

Il faut reléguer au rang des fables, ces superbes voies qui rendoient les communications si faciles. Les grands chemins du Pérou n'étoient autre chose que deux rangs de pieux plantés au cordeau, et uniquement destinés à guider les voyageurs. Il n'y avoit que celui

qui portoit le nom des incas, et qui traversoit tout l'empire, qui eût de la grandeur. Ce monument, le plus beau du Pérou, fut entiérement détruit durant les guerres civiles des conquérans.

Il faut reléguer au rang des fables, ces ponts si vantés. Comment les Péruviens en auroient-ils pu construire de bois, eux qui ne savoient pas le travailler? comment en auroient-ils pu élever de pierre, eux qui ignoroient la construction des ceintres et des voûtes, et qui ne connoissoient pas la chaux? Cependant le voyageur étoit continuellement arrêté au passage des torrens si multipliés dans ces contrées. Pour vaincre ce grand obstacle, on imagina d'assembler sept ou huit cables d'osier ou un plus grand nombre, de les lier ensemble par des cordages plus petits, de les couvrir par des branches d'arbre et par de la terre, et de les attacher fortement aux deux rives opposées. Par ce moyen, les communications se trouvèrent facilement et sûrement établies. Les rivières, plus larges et moins rapides, étoient traversées sur de petits bâtimens à voile qui viroient de bord avec assez de célérité.

Il faut reléguer au rang des fables, les merveilles attribuées à ces *Quipos* qui rem-

plaçoient, chez les Péruviens, l'art de l'écriture qui leur étoit inconnu. C'étoient, a-t-on dit, des registres de corde, où des nœuds variés et des couleurs diverses retraçoient les faits dont il étoit important ou agréable de conserver le souvenir, et qui étoient gardés par des dépositaires de confiance établis par l'autorité publique. Il seroit peut-être téméraire d'affirmer que ces espèces d'hiérogliphes, dont nous n'avons jamais eu que des descriptions obscures, ne pouvoient donner aucune lumière sur les événemens passés. Cependant, en voyant les erreurs qui se glissent dans nos histoires, malgré tant de facilité pour les éviter, on ne sera guère porté à croire que des annales aussi singulières que celles dont il s'agit ici, aient jamais pu mériter beaucoup de confiance.

Les Espagnols ne méritent pas davantage d'être crus, quand ils nous parlent de ces bains dont les cuves et les tuyaux étoient ou d'argent ou d'or; de ces jardins remplis d'arbres, dont les fleurs étoient d'argent et les fruits d'or, et où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature; de ces champs de maïs, dont les tiges étoient d'argent et les épis d'or; de ces bas-reliefs, où l'on auroit été tenté de cueillir

les herbes et les plantes; de ces habillemens couverts de grains d'or plus fins que la semence de perle, et dont les plus habiles orfèvres de l'Europe n'auroient pas égalé le travail. Nous ne dirons pas que ces ouvrages n'ont pas mérité d'être conservés, parce qu'ils ne l'ont pas été. Si les statuaires Grecs n'avoient employé dans leurs compositions que des métaux précieux, il est vraisemblable que peu des chefs-d'œuvres de la Grèce seroient arrivés jusqu'à nous. Mais à juger de ce qui a péri par ce qui a été conservé, on peut assurer que les Péruviens n'avoient fait nuls progrès dans le dessin. Les vases échappés au ravage du tems pourront bien servir de preuve de la patience des Indiens, mais ne seront jamais des monumens de leur génie. Quelques figures d'animaux, d'insectes, d'or massif, long-tems conservées dans le trésor de Quito, n'étoient pas plus parfaites. On n'en pourra plus juger. Elles furent fondues en 1740, pour secourir Carthagène assiégé par les Anglais; et il ne se trouva pas dans tout le Pérou un Espagnol assez curieux, pour acheter une seule pièce au poids.

On voit par tout ce qui a été dit, que les

Péruviens n'étoient guère avancés dans les sciences un peu compliquées. La plupart dépendent du progrès des arts, et ceux-ci de hasards qui ne sont produits par la nature que dans la suite des siècles, et dont la plupart sont perdus pour les peuples qui restent sans communication avec les peuples éclairés.

En réduisant les choses à la vérité, nous trouverons que les Péruviens étoient parvenus à fondre l'or et l'argent et à les mettre en œuvre. Avec ces métaux, ils faisoient des ornemens, la plupart très-minces, pour les bras, pour le cou, pour le nez, pour les oreilles; et des statues creuses, sans soudure, qui, sculptées ou fondues, n'avoient pas plus d'épaisseur. Rarement ces riches matières étoient-elles converties en vases. Leurs vases ordinaires étoient d'une argile très-fine, facilement travaillée, et de la grandeur, de la forme convenables aux usages pour lesquels ils étoient destinés. Les poids n'étoient pas inconnus, et l'on découvre de tems en tems des balances dont les bassins sont d'argent et ont la figure d'un cône renversé. Deux espèces de pierre, l'une molle et l'autre dure, l'une entièrement opaque et l'autre un peu transparente,

transparente, l'une noire et l'autre couleur de plomb, servoient de miroir : on étoit parvenu à leur donner un poli suffisant pour réfléchir les objets. La laine, le coton, les écorces d'arbres recevoient des mains de ce peuple un tissu plus ou moins serré, plus ou moins grossier, dont on s'habilloit, dont on faisoit même quelques meubles. Ces étoffes, ces toiles étoient teintes en noir, en bleu et en rouge, par le moyen du rocou, de différentes herbes et d'une fève sauvage qui croît dans les montagnes. On donnoit aux émeraudes toutes les figures. Ce qu'on en tire assez souvent des tombeaux, la plupart fort élevés, où les citoyens distingués se faisoient enterrer avec ce qu'ils possédoient de plus rare, prouve que ces pierres précieuses avoient une perfection qu'on ne leur a pas retrouvée ailleurs. Des heureux hasards offrent quelquefois des ouvrages de cuivre rouge, des ouvrages de cuivre jaune et d'autres ouvrages qui participent de ces deux couleurs ; d'où l'on a conclu que les Péruviens connoissoient le mêlange des métaux. Une chose plus importante, c'est que ce cuivre n'est jamais rouillé, qu'il ne s'y attache jamais de vert-de-gris ; ce qui paroît prouver que ces In-

diens faisoient entrer dans sa préparation quelques matières qui le préservoient de ces inconvéniens funestes. Il faut regretter que l'art utile de le tremper ainsi ait été perdu, ou par le découragement des naturels du pays, ou par le mépris que les conquérans avoient pour tout ce qui n'avoit point de rapport avec leur passion pour les richesses.

Mais avec quels instrumens s'exécutoient tous ces ouvrages, chez un peuple qui ne connoissoit pas le fer, regardé avec raison comme l'ame de tous les arts ? Il ne s'est rien conservé dans les maisons particulières, et l'on ne découvre rien dans les monumens publics ni dans les tombeaux, qui donne les lumières qu'il faudroit pour résoudre ce problême. Peut-être les marteaux, les maillets dont on se servoit, étoient-ils de quelque matière que le tems aura pourrie ou défigurée ? Si l'on se refusoit à cette conjecture, il faudroit dire que tout s'opéroit avec des haches de cuivre qui servoient aussi d'armes à la guerre. En ce cas, il falloit que le travail, le tems, la patience, tinssent lieu aux Péruviens des outils qui leur manquoient.

Ce fut peut-être encore avec les haches de cuivre ou de caillou et un frottement opi-

niâtre, qu'ils parvinrent à tailler les pierres, à les bien équarrir, à les rendre parallèles, à leur donner la même hauteur et à les joindre sans ciment. Malheureusement ces instrumens n'avoient pas la même activité sur le bois que sur la pierre. Aussi les mêmes hommes, qui travailloient le granit, qui foroient l'émeraude, ne surent-ils jamais assembler une charpente par des mortaises, des tenons et des chevilles; elle ne tenoit aux murailles que par des liens de jonc. Les bâtimens les plus remarquables n'avoient qu'un couvert de chaume soutenu par des mâts, comme les tentes de nos armées. On ne leur donnoit qu'un étage. Ils ne prenoient de jour que par la porte, et n'avoient que des pièces détachées sans communication.

VII. *La soumission du Pérou est l'époque des plus sanglantes divisions entre les conquérans.*

Quoi qu'il en soit des arts que les Espagnols trouvèrent dans le Pérou, ces barbares ne se virent pas plutôt les maîtres de ce vaste empire, qu'ils s'en disputèrent les dépouilles avec tout l'acharnement qu'annonçoient leurs premiers exploits. Les semences de cette division avoient été jettées par Pizarre lui-

même qui, dans son voyage en Europe pour préparer une seconde expédition dans les mers du Sud, s'étoit fait donner par le ministère une grande supériorité sur Almagro. Le sacrifice de ce qu'il devoit à une faveur momentanée, l'avoit un peu réconcilié avec son associé justement offensé de cette perfidie : mais le partage de la rançon d'Atabaliba aigrit de nouveau ces deux brigands altiers et avides. Une dispute qui s'éleva sur les limites de leurs gouvernemens respectifs, mit le comble à leur haine; et cette extrême aversion eut les suites les plus déplorables.

Les guerres civiles prennent ordinairement leur source dans la tyrannie et dans l'anarchie. Dans l'anarchie, le peuple se divise par pelotons. Chaque petite faction a son démagogue; chacune a ses prétentions sages ou folles, unanimes ou contradictoires, sans qu'on le sache. Il s'élève une multitude de cris confus. Le premier coup est suivi de mille autres; et l'on s'entr'égorge sans s'entendre. Les intérêts particuliers et les haines personnelles font durer les troubles publics; et l'on ne commence à s'expliquer que quand on est las de carnage. Sous la tyrannie, il n'y a guère que trois partis, celui de la cour, celui de

l'opposition et les indifférens, citoyens froids, sans doute, mais quelquefois très-utiles par leur impartialité et par le ridicule qu'ils jettent sur les deux autres partis. Dans l'anarchie, le calme renaît, et il n'en coûte la vie à personne. Sous la tyrannie, le calme est suivi de la chûte de plusieurs têtes ou d'une seule.

Quoique les intérêts qui divisoient les chefs des Espagnols ne fussent pas de cette importance, les effets n'en furent pas moins terribles. Après quelques négociations de mauvaise foi d'un côté au moins, et par conséquent inutiles, on eut recours au glaive pour savoir lequel des deux concurrens régiroit le Pérou entier. Le 6 avril 1538, dans les plaines des Salines, non loin de Cusco, le sort se décida contre Almagro, qui fut pris et décapité.

Ceux de ses partisans qui avoient échappé au carnage, se seroient volontiers réconciliés avec le parti vainqueur. Soit que Pizarre n'osât pas se fier aux soldats de son rival, soit qu'il ne pût pas surmonter un ressentiment trop enraciné, il eut toujours pour eux un éloignement marqué. On ne les excluoit pas seulement des graces que l'acquisition d'un grand empire faisoit prodiguer; on les dé-

pouilloit encore des récompenses anciennement accordées à leurs services ; on les persécutoit, on les humilioit.

Ces traitemens en conduisirent un grand nombre à Lima. Là, dans la maison du fils de leur général, ils concertent dans le silence la perte de leur oppresseur. Dix-neuf des plus intrépides en sortent, l'épée à la main, le 26 juin 1541, au milieu du jour, tems de repos dans les pays chauds. Ils pénètrent sans résistance dans le palais de Pizarre ; et le conquérant de tant de vastes états est paisiblement massacré au milieu d'une ville qu'il a fondée, et dont tous les habitans sont ses créatures, ses serviteurs, ses parens, ses amis ou ses soldats.

Ceux qu'on croit les plus disposés à venger son sang, périssent après lui. La fureur s'étend. Tout ce qui ose se montrer dans les rues et dans les places, est regardé comme ennemi, et tombe sous le glaive. Bientôt les maisons et les temples sont comblés de carnage, et ne présentent que des cadavres défigurés. L'avarice qui ne veut voir dans tous les riches que des partisans de l'ancien gouvernement, est encore plus furieuse que la haine, et la rend plus active, plus soupçonneuse, plus

implacable. L'image d'une place emportée d'assaut par une nation barbare, ne donneroit qu'une foible idée du spectacle d'horreur qu'offrirent en ce moment des brigands, qui reprenoient sur leurs complices le butin dont ceux-ci les avoient frustrés.

Les jours qui suivent ces jours de destruction, éclairent des forfaits d'un autre genre. L'ame du jeune Almagro, qu'on a revêtu de l'autorité, paroît faite pour la tyrannie. Tout ce qui a servi l'ennemi de sa maison est inhumainement proscrit. On dépose les anciens magistrats. Les troupes reçoivent de nouveaux chefs. Les trésors du prince et la fortune de ceux qui ont péri ou qui sont absens, deviennent la proie de l'usurpateur. Ses complices, liés à son sort par les crimes dont ils se sont souillés, sont forcés d'appuyer des entreprises dont ils ont horreur. Ceux d'entr'eux qui laissent percer leur chagrin, sont immolés en secret, ou périssent sur un échafaud. Dans la confusion où une révolution si peu attendue a plongé le Pérou, plusieurs provinces reçoivent des loix du monstre qui s'est fait proclamer gouverneur de la capitale; et il va dans l'intérieur de l'empire achever de réduire ce qui résiste ou balance.

Une foule de brigands se joignent à lui dans sa marche. Son armée ne respire que la vengeance ou le pillage. Tout plie devant elle. La guerre étoit finie, si les talens militaires du général eussent égalé l'ardeur des troupes. Malheureusement pour Almagro, il avoit perdu son guide, Jean d'Herrada. Son inexpérience le fait tomber dans les pièges qui lui sont tendus par Pedro Alvarès, qui s'est mis à la tête du parti opposé. Il perd, à débrouiller des ruses, le tems qu'il auroit dû employer à combattre. Dans ces circonstances, un événement que personne n'avoit pu prévoir, vient changer la face des affaires.

Le licencié Vaca de Castro, envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro, arrive au Pérou. Comme il devoit être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne fût plus, tous ceux qui n'étoient pas vendus au tyran, s'empressèrent de le reconnoître. L'incertitude et la jalousie, qui les avoient tenus trop long-tems épars, ne furent plus un obstacle à leur réunion. Castro, aussi décidé que s'il eût vieilli sous le casque, ne fit pas languir leur impatience ; il les mena à l'ennemi. Les deux armées combattirent à Chupas le 16 septembre 1542, avec une opiniâtreté

inexprimable. La victoire, après avoir longtems balancé, se décida sur la fin du jour pour le parti du trône. Les plus coupables des rebelles qui craignoient de languir dans de honteux supplices, provoquoient les vainqueurs à les massacrer, et crioient en désespérés : *c'est moi qui ai tué Pizarre.* Leur chef fait prisonnier, périt sur un échafaud.

Ces scènes d'horreur venoient de finir, lorsque Blasco Nunnez-Vela arriva en 1544 au Pérou, avec le nom et les pouvoirs de vice-roi. La cour avoit cru devoir revêtir son représentant d'un titre imposant et d'une autorité très-étendue, pour que les décrets dont il étoit chargé trouvassent moins d'opposition. Ces ordonnances imaginées pour diminuer l'oppression sous laquelle succomboient les Indiens, et plus particulièrement pour rendre utiles à la couronne d'immenses conquêtes, étoient-elles judicieusement conçues ? on en jugera.

Elles portoient que quelques Péruviens seroient libres dans le moment, et les autres à la mort de leurs oppresseurs : qu'à l'avenir, on ne pourroit pas les forcer à s'enterrer dans des mines, ni exiger d'eux aucun travail sans les payer : que leurs corvées et leurs tributs seroient réglés : que les Espagnols, qui parcour-

roient les provinces à pied, n'auroient plus trois de ces malheureux pour porter leur bagage, ni cinq s'ils étoient à cheval : que les Caciques seroient déchargés de l'obligation de fournir la nourriture au voyageur et à son cortège.

Par les mêmes réglemens étoient annexés au domaine de l'état, tous les départemens ou commanderies des gouverneurs, des officiers de justice, des agens du fisc, des évêques, des monastères, des hôpitaux de tous ceux qui s'étoient trouvés mêlés dans les troubles publics. Le peu de terres qui pouvoient appartenir à d'autres maîtres, devoient subir la même loi, après que les possesseurs actuels auroient terminé une carrière plus ou moins longue ; sans que leurs héritiers, leurs femmes, leurs enfans en pussent réclamer la moindre partie.

Avant d'ordonner une si grande révolution, n'auroit-il pas fallu adoucir des mœurs féroces, plier au joug des hommes qui avoient toujours vécu dans l'indépendance, ramener à des principes d'équité l'injustice même, lier à l'intérêt général ceux qui n'avoient connu que des intérêts privés, rendre citoyens des aventuriers qui avoient comme oublié le pays

de leur origine, établir des propriétés où l'on n'avoit connu que la loi du plus fort, faire sortir l'ordre du désordre même ; et par un tableau frappant des maux que l'anarchie venoit de causer, rendre cher et respectable un gouvernement régulièrement ordonné ? Comment, sans aucun de ces préliminaires, la cour de Madrid pût-elle espérer de parvenir brusquement au but qu'elle se proposoit?

La chose eût-elle été possible, employa-t-on l'instrument qu'il auroit fallu ? C'eût été toujours un ouvrage de patience, de conciliation, et qui auroit exigé tous les talens du négociateur le plus consommé. Nunnez avoit-il quelqu'un de ces avantages ? La nature ne lui avoit donné que de la droiture, du courage, de la fermeté ; et il n'avoit rien ajouté à ce qu'il avoit reçu de la nature. Avec ces vertus, qui étoient presque des défauts dans la situation où il se trouvoit, il commença à remplir sa mission sans aucun égard aux lieux, aux personnes, aux circonstances. De l'étonnement, les peuples passèrent à l'indignation, aux murmures, à la sédition.

Les guerres civiles prennent leur esprit des causes qui les ont fait naître. Lorsque l'horreur de la tyrannie et l'instinct de la liberté mettent

à des hommes braves les armes à la main, s'ils sont victorieux, le calme qui succède à cette calamité passagère est l'époque du plus grand bonheur. Toutes les ames ont acquis de l'énergie et l'ont communiquée aux mœurs. Le petit nombre de citoyens qui ont été les témoins et les instrumens de ces heureux troubles, réunissent plus de forces morales que les nations les plus nombreuses. L'homme le plus capable est devenu le plus puissant, et chacun est étonné de se trouver à la place qui lui avoit été marquée par la nature.

Mais lorsque les dissensions ont une source impure ; lorsque des esclaves se battent pour le choix d'un tyran, des ambitieux pour opprimer, des brigands pour partager les dépouilles ; la paix qui termine les horreurs est à peine préférable à la guerre qui les enfanta. Des criminels remplacent les juges qui les ont flétris et deviennent les oracles des loix qu'ils avoient outragées. On voit des hommes ruinés par leurs profusions et par leurs désordres, insulter par un faste insolent les vertueux citoyens dont ils ont envahi le patrimoine. Il n'y a dans ce chaos que les passions qui soient écoutées. L'avidité veut s'enrichir sans travail, la vengeance s'exercer sans

crainte, la licence écarter tout frein, l'inquiétude tout renverser. De l'ivresse du carnage, on passe à celle de la débauche. Le lit sacré de l'innocence ou du mariage, est souillé par le sang, l'adultère et le viol. La fureur brutale de la multitude se plaît à détruire tout ce dont elle ne peut jouir. Ainsi périssent en quelques heures les monumens de plusieurs siècles.

Si la lassitude, un épuisement entier, ou quelques heureux hasards suspendent ces calamités; l'habitude du crime, des meurtres, du mépris des loix, qui subsiste nécessairement après tant d'orages, est un levain toujours prêt à fermenter. Les généraux qui n'ont plus de commandement, les soldats licenciés sans paie, le peuple avide des nouveautés dans l'espérance d'un meilleur sort : ces matières et ces instrumens de trouble sont toujours sous la main du premier factieux qui saura les mettre en œuvre.

Telle étoit la disposition des esprits dans le Pérou, lorsque Nunnez voulut faire exécuter les ordres qu'il avoit reçus dans l'ancien hémisphère. Il fut aussi-tôt dégradé, mis aux fers, et relégué dans une île déserte

d'où il ne devoit sortir que pour être transféré dans la métropole.

Gonzale Pizarre revenoit alors d'une expédition difficile, qui l'avoit conduit jusqu'à la rivière des Amazones, et l'avoit occupé assez long-tems pour l'empêcher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étoient succédées si rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie, lui fit naître la pensée de se saisir de l'autorité. Son nom et ses forces ne permirent pas de la lui refuser : mais son usurpation fut scellée de tant d'atrocités, qu'on regretta Nunnez. Il fut tiré de son exil, et ne tarda pas à se voir assez de forces pour tenir la campagne. Les troubles civils recommencèrent. La fureur fut extrême dans les deux partis. Personne ne demandoit ni ne faisoit quartier. Les Indiens furent forcés de prendre part à cette guerre comme aux précédentes, les uns sous les étendards du vice-roi, les autres sous ceux de Gonzale. Ils traînoient l'artillerie, ils applanissoient les chemins, ils portoient le bagage. Après des succès long-tems variés, la fortune couronna la rebellion sous les murs de Quito, dans le mois de janvier de l'an 1545. Nunnez, et la plupart des siens, furent massacrés dans cette journée.

& Pizarre reprit le chemin de Lima. On y délibéra sur les cérémonies qu'on devoit faire à sa réception. Quelques officiers vouloient qu'on portât un dais sous lequel il marcheroit à la manière des rois. D'autres, par une flatterie encore plus outrée, prétendoient qu'il falloit abattre une partie des murs de la ville, et même quelques maisons, comme on le pratiquoit à Rome, lorsqu'un général obtenoit les honneurs du triomphe. Gonzale se contenta d'entrer à cheval, précédé par ses lieutenans qui marchoient à pied. Il avoit à ses côtés, quatre évêques. Les magistrats le suivoient. On avoit jonché les rues de fleurs. L'air retentissoit du son des cloches et des divers instrumens de musique. Ces hommages achevèrent de tourner la tête d'un homme naturellement fier et borné. Il parla et agit en despote.

Avec du jugement et l'apparence de la modération, il eût été possible à Gonzale de se rendre indépendant. Les principaux de son parti le desiroient. Le grand nombre auroit vu cet événement d'un œil indifférent, et les autres auroient été forcés d'y consentir. Une cruauté aveugle, une avidité insatiable, un orgueil sans bornes, changè-

rent ces dispositions. Ceux-mêmes dont les intérêts étoient le plus liés avec ceux du tyran, soupiroient après un libérateur.

VIII. *Un vieux prêtre fait enfin finir l'effusion du sang Espagnol.*

Il arriva d'Europe. Ce fut Pedro de la Gasca, prêtre avancé en âge, mais prudent, désintéressé, ferme, et sur-tout très-délié. Il n'amenoit point de troupes, mais on lui avoit confié des pouvoirs illimités. Le premier usage qu'il se permit d'en faire, ce fut de publier un pardon universel, sans distinction de personnes ou de crimes, et de révoquer les loix sévères qui avoient rendu l'administration précédente odieuse. Cette démarche seule lui donna la flotte et les provinces des montagnes. Si Pizarre, à qui l'amnistie avoit été offerte en particulier avec tous les témoignages d'une distinction marquée, eût consenti à l'accepter, comme les plus éclairés de ses partisans le lui conseilloient, les troubles se trouvoient finis. L'habitude du commandement ne lui permit pas de descendre à une condition privée; et il eut recours aux armes dans l'espérance de perpétuer son rôle. Sans perdre un moment,

il prit la route de Cusco où la-Gasca rassembloit ses forces. Le 9 d'avril 1548, le combat s'engagea à quatre lieues de cette place, dans les plaines de Saesahuana. Un des lieutenans du général rebelle le voyant abandonné, dès la première charge, par ses meilleurs soldats, lui conseilla, mais en vain, de se précipiter dans les bataillons ennemis et d'y périr en Romain. Ce foible chef de parti aima mieux se rendre et porter sa tête sur un échafaud. On pendit autour de lui neuf ou dix de ses officiers. Une peine plus infamante fut prononcée contre Carvajal.

Ce confident de Pizarre, que toutes les relations accusent d'avoir massacré lui-même quatre cents hommes, d'avoir par le ministère de ses bourreaux immolé plus de mille Espagnols, et fait périr dans des travaux excessifs, plus de vingt mille Indiens, fut un des hommes les plus étonnans dont l'histoire ait conservé le souvenir. Dans un tems où toutes les ames étoient exaltées, il montra un courage auquel nul autre ne put être comparé. Il fut toujours fidèle à la faction qu'il avoit épousée, quoique l'usage de changer de drapeaux selon les circonstances fût généralement établi. Jamais on ne lui vit perdre la

mémoire du plus léger service, et ceux qui l'avoient une fois obligé pouvoient lui manquer impunément. Sa cruauté étoit devenue proverbe; et dans ses plus atroces exécutions, il ne perdoit rien de sa gaieté. Fortement enclin à la raillerie, avec une saillie on le désarmoit pendant qu'il insultoit au cri de la douleur qui lui paroissoit le cri de la lâcheté ou de la foiblesse. Ce cœur de fer se jouoit de tout. Pour rien il ôtoit, pour rien il conservoit la vie, parce qu'à ses yeux la vie n'étoit rien. Sa passion pour le vin n'empêcha pas que la force extraordinaire de son corps, que la vigueur monstrueuse de son ame ne se maintinssent jusque dans l'âge le plus avancé. Dans la dernière vieillesse, il étoit encore le premier soldat, il étoit le premier capitaine de l'armée. Sa mort fut conforme à sa vie. A quatre-vingt-quatre ans il fut écartelé, sans montrer aucun remords du passé, sans montrer aucune inquiétude sur l'avenir.

Telle fut la dernière scène d'une tragédie dont tous les actes avoient été sanglans. Les guerres civiles furent cruelles dans tous les pays et dans tous les siècles: mais au Pérou, elles devoient avoir un caractère particulier

de férocité. Ceux qui les suscitoient, ceux qui s'y engageoient, étoient la plupart des aventuriers sans éducation et sans naissance. L'avarice qui les avoit poussés dans le Nouveau-Monde se joignit aux autres passions qui rendent les dissensions domestiques si durables et si violentes. Tous, tous sans exception ne voyoient dans le chef qu'ils avoient choisi qu'un compagnon de fortune dont l'influence devoit se borner à diriger leurs traits. Aucun n'acceptoit de solde. Comme le pillage et la confiscation devoient être le fruit de la victoire, il n'y avoit jamais de quartier dans l'action. Après le combat, tout homme riche étoit exposé aux accusations; et il ne périssoit guère moins de citoyens par les mains du bourreau que de soldats dans les batailles. La plus basse crapule, le luxe le plus extravagant avoient bientôt épuisé cet or acquis par tant de forfaits; et l'on se livroit de nouveau à tous les excès de la licence militaire qui n'a point de frein.

Heureusement pour cette opulente partie de l'autre hémisphère, les plus séditieux des conquérans et de ceux qui suivoient leurs traces, avoient misérablement péri dans les divers événemens qui l'avoient tant de fois bou-

leversée. Il n'avoit guère survécu aux troubles, que ceux qui avoient constamment préféré des occupations paisibles au fracas et aux dangers des grandes révolutions. Ce qui pouvoit encore rester de commotion dans quelques esprits, s'appaisa peu-à-peu, comme l'agitation des vagues après une longue et furieuse tempête. Alors et alors seulement, les rois Catholiques se purent dire avec vérité les rois des Espagnols fixés au Pérou. Mais il restoit un inca.

Cet héritier légitime de tant de vastes états vivoit au milieu des montagnes dans l'indépendance. Des princesses de son sang asservies aux conquérans, abusèrent de son inexpérience et de sa jeunesse pour l'engager à se rendre à Lima. Les usurpateurs de ses droits incontestables poussèrent l'insolence jusqu'à lui donner des lettres de grace, et ne lui assignèrent qu'un très-modique domaine pour sa subsistance. Il alla cacher sa honte et ses regrets dans la vallée d'Yucay, où une mort encore trop tardive termina trois ans après sa malheureuse carrière. Une fille unique qui lui survécut, épousa Loyola; et de ce mariage sont sorties les maisons d'Oropesa et d'Alcannizas. Ainsi fut con-

sommée la conquête du Pérou, vers l'an 1560.

Lorsque les Castillans s'étoient montrés pour la première fois dans cet empire, il avoit plus de quinze cents milles de côte sur la mer du Sud, et dans sa profondeur il n'étoit borné que par les plus hautes des Cordilières. En moins d'un demi-siècle, ces hommes turbulens poussèrent à l'Est leurs conquêtes depuis Panama jusqu'à la rivière de la Plata, et à l'Ouest depuis le Chagre jusqu'à l'Orenoque. Quoique les nouvelles acquisitions fussent la plupart séparées du Pérou par des déserts affreux ou par des peuples qui défendoient opiniâtrement leur liberté, elles y furent toutes incorporées et en reçurent la loi jusque dans les derniers tems. Nous allons parcourir celles qui ont conservé ou acquis quelque importance; et nous commencerons par le Darien.

I X. *Notions sur le Darien. Cette contrée étoit-elle digne de diviser les nations ?*

Cette étroite langue de terre, qui joint l'Amérique Méridionale avec la Septentrionale, est fortifiée par une chaîne de hautes montagnes assez solide pour résister à l'im-

pulsion des deux océans opposés. Le pays est si aride, si pluvieux, si mal-sain, si rempli d'insectes, que les Espagnols n'auroient jamais vraisemblablement songé à s'y fixer, s'ils n'eussent trouvé à Porto-Bello et à Panama des havres favorables pour établir une communication facile entre la mer Atlantique et la mer du Sud. Le reste de l'isthme les attira si peu, que les établissemens de Sainte-Marie et de Nombre-de-Dios, qu'on y avoit d'abord formés, ne tardèrent pas à s'anéantir.

Cet abandon détermina, en 1698, douze cents Ecossois à s'y rendre. La société unie pour cette entreprise se proposoit de gagner la confiance du petit nombre de sauvages que le fer n'avoit pas détruits, de leur mettre les armes à la main contre la nation dont ils avoient éprouvé la férocité, d'exploiter des mines qu'on croyoit plus abondantes qu'elles ne le sont, de couper le passage aux galions par des croisières habilement dirigées, et de combiner assez heureusement ses forces avec celles de la Jamaïque, pour prendre l'empire dans cette partie du Nouveau-Monde.

Un projet si menaçant déplut à la cour de Madrid, qui parut déterminée à confisquer les effets de tous les Anglais qui trafiquoient

si utilement dans ses royaumes. Il déplut à Louis XIV, qui offrit à une puissance déjà trop affoiblie, une escadre suffisante pour le faire échouer. Il déplut aux Hollandais qui craignirent que la nouvelle compagnie ne partageât un jour avec eux le commerce interlope dont ils étoient seuls en possession. Il déplut au ministère Britannique même, qui prévit que l'Ecosse, devenue riche, voudroit sortir de l'espèce de dépendance où sa pauvreté l'avoit jusqu'alors réduite. Cette opposition violente et universelle détermina le roi Guillaume à révoquer une permission que ses favoris lui avoient arrachée. Ce fut alors une nécessité d'évacuer l'île d'Or, où la nouvelle colonie avoit été placée.

Mais la crainte seule qu'avoient eue les Espagnols de se voir un pareil voisin, les détermina à s'occuper eux-mêmes d'une contrée qu'ils avoient jusqu'alors toujours dédaignée. Leurs missionnaires réussirent à former neuf ou dix bourgades, dont chacune contenoit depuis cent cinquante jusqu'à deux cents sauvages. Soit inconstance dans les Indiens, soit dureté dans leurs conducteurs, ces établissemens naissans commencèrent à décheoir en 1716; et de nos jours, il n'en

reste plus que trois, défendus par quatre petits forts et par cent soldats.

X. *Etendue, climat, sol, fortification, port, population, mœurs, commerce de Carthagène.*

La province de Carthagène est bornée à l'Ouest par la rivière de Darien, et à l'Est par celle de la Madelaine. Elle a cinquante-trois lieues de côte et quatre-vingt-cinq dans l'intérieur des terres. Les montagnes arides et très-élevées qui occupent la plus grande partie de ce vaste espace, sont séparées par des vallées larges, arrosées et fertiles. L'humidité et la chaleur excessives du climat empêchent, à la vérité, que les grains, les huiles, les vins, que les fruits de l'Europe, n'y puissent prospérer : mais le riz, le manioc, le maïs, le cacao, le sucre, toutes les productions particulières à l'Amérique y sont fort communes. On n'y cultive cependant pour l'exportation que le coton; et encore a-t-il la laine si longue, est-il si difficile à travailler, qu'il n'est acheté qu'au plus vil prix dans nos marchés, qu'il est rebuté par la plupart des manufactures.

Bastidas fut le premier Européen qui, en 1502,

1502, se moutra sur ces plages inconnues. La-Cosa, Guerra, Ojeda, Vespuce, Oviédo, y abordèrent après lui : mais les peuples que ces brigands se proposoient d'asservir, leur opposèrent une telle résistance, qu'il leur fallut renoncer à tout projet d'établissement. Pedro de Heridia parut enfin, en 1527, avec des forces suffisantes pour donner la loi. Il bâtit et peupla Carthagène.

Des corsaires Français pillèrent la nouvelle ville en 1544. Elle fut brûlée quarante et un ans après, par le célèbre Drake. Pointis, un des amiraux de Louis XIV, la prit en 1697, mais en déshonorant par une cruelle rapacité des armes que son ambitieux maître vouloit illustrer. Les Anglais se virent réduits, en 1741, à la honte d'en lever le siège, quoiqu'ils l'eussent fermé avec ving-cinq vaisseaux de ligne, six brûlots, deux galiotes à bombe, et assez de troupes de débarquement pour conquérir une grande partie de l'Amérique. La mésintelligence de Vernon et de Wentowort; les cabales qui divisoient le camp et la flotte; un défaut d'expérience dans la plupart des chefs et de soumission dans les subalternes : toutes ces causes se réunirent pour priver la nation de la gloire et des avan-

tages qu'elle s'étoit promis d'un des plus brillans armemens qui fussent jamais sortis des rades Britanniques.

Après tant de révolutions, Carthagène subsiste avec éclat dans une presqu'île de sable qui ne tient au continent que par deux langues de terre, dont la plus large n'a pas plus de trente-cinq toises. Ses fortifications sont régulières. La nature a placé à peu de distance une colline de hauteur médiocre, sur laquelle on a construit la citadelle de Saint-Lazare. Une garnison, plus ou moins nombreuse, selon les circonstances, défend tant d'ouvrages. La ville est une des mieux bâties, des mieux percées, des mieux disposées du Nouveau-Monde. Elle peut contenir vingt-cinq mille ames. Les Espagnols forment la sixième partie de cette population. Les Indiens, les nègres, les races formées de mêlanges variés à l'infini, composent le reste.

Cette bigarrure est plus commune à Carthagène que dans la plupart des autres colonies. On y voit arriver continuellement une foule de vagabonds, sans biens, sans emploi, sans recommandation. Dans un pays, où n'étant connus de personne, aucun citoyen n'ose

prendre confiance en leurs services ; leur destinée est de vivre misérablement d'aumônes conventuelles, et de coucher au coin d'une place ou sous le portique de quelque église. Si le chagrin d'un si triste état leur cause une maladie grave, ils sont communément secourus par des négresses libres, dont ils reconnoissent les soins et les bienfaits en les épousant. Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être dans une situation assez désespérée pour intéresser la pitié des femmes, sont réduits à se réfugier dans les campagnes et à s'y livrer à des travaux fatigans qu'un certain orgueil national et d'anciennes habitudes leur rendent également insupportables. L'indolence est poussée si loin dans cette région, que les hommes et les femmes riches ne quittent leurs hamacs que rarement et pour peu de tems.

Le climat doit être un des grands principes de cette inaction. Les chaleurs sont excessives et presque continuelles à Carthagène. Les torrens d'eau qui tombent sans interruption depuis le mois de mai jusqu'à celui de novembre, ont cette singularité, qu'ils ne rafraîchissent jamais l'air, quelquefois un peu tempéré par les vents de Nord-Est dans la saison sèche. La nuit n'est pas moins étouffée

que le jour. Une transpiration habituelle donne aux habitans la couleur pâle et livide des malades. Lors même qu'ils se portent bien, leurs mouvemens se ressentent de la molesse de l'air qui relâche sensiblement leurs fibres. On s'en apperçoit jusque dans leurs paroles toujours traînantes et prononcées à voix basse. Ceux qui arrivent d'Europe, conservent leur fraîcheur et leur embonpoint trois ou quatre mois : mais ils perdent ensuite l'un et l'autre.

Ce dépérissement est l'avant-coureur d'un mal plus fâcheux encore, mais dont la nature est peu connue. On conjecture qu'il vient à quelques personnes pour n'avoir pas digéré ; à d'autres, parce qu'elles se sont refroidies. Il se déclare par des vomissemens accompagnés d'un délire si violent, qu'il faut lier le malade pour l'empêcher de se déchirer. Souvent il expire au milieu de ces transports qui durent rarement plus de trois ou quatre jours. Une limonnade faite avec le suc de l'opentia ou raquette est, selon Godin, le meilleur spécifique que l'on ait encore trouvé contre une maladie si meurtrière. Ceux qui ont échappé à ce danger dans les premiers tems, ne courent aucun risque. Des témoins éclairés assurent même que lorsqu'on revient à Cartha-

gène après une longue absence, il n'y a plus rien à craindre.

La ville et son territoire présentent le spectacle d'une lèpre hideuse qui attaque indifféremment les régnicoles et les étrangers. Les physiciens, qui ont voulu attribuer cette calamité à la chair de porc, avoient oublié qu'on ne voit rien de semblable dans les autres parties du Nouveau-Monde, où cette nourriture n'est pas moins commune. Pour en arrêter la contagion, il a été fondé un hôpital. Ceux qu'on en croit attaqués y sont renfermés, sans distinction de sexe, de rang et d'âge. Le fruit d'un établissement si raisonnable est perdu par l'avarice des administrateurs, qui, sans être arrêtés par le danger des communications, permettent aux pauvres de sortir et d'aller mendier. Aussi le nombre des malades est-il si grand, que l'enceinte de leur demeure a une étendue immense. Chacun y jouit d'un petit terrein qui lui est marqué à son entrée. Il s'y bâtit une habitation relative à sa fortune où il vit sans trouble jusqu'à la fin de ses jours, qui sont souvent longs quoique malheureux. Cette maladie excite si puissamment au plaisir dont l'attrait est le plus impérieux, qu'on a crû devoir permettre le mariage à ceux qui en

sont attaqués. C'est une démangeaison ajoutée à une démangeaison. Elles semblent s'irriter par la satisfaction des besoins qu'elles donnent: elles croissent par leurs remèdes, et se produisent l'une par l'autre. L'inconvénient de voir ce mal ardent qui coule avec le sang, se perpétuer dans les enfans, a cédé à la crainte d'autres désordres peut-être chimériques.

Nous permettra-t-on une conjecture? Il est des peuples en Afrique, placés à-peu-près à la même latitude, qui sont dans l'usage de se frotter le corps avec une huile que rend le fruit d'un arbre semblable au palmier. Cette huile est d'une odeur désagréable : mais, outre la propriété qu'elle a d'éloigner les insectes incommodes sous ce ciel ardent, elle sert à assouplir la peau, à conserver à cet organe si essentiel à la vie ou à y rétablir le libre exercice de la fonction auquel la nature l'a destiné ; elle calme encore l'irritation que la sécheresse et l'aridité doivent causer à la peau qui devient alors si dure, que toute transpiration est interceptée. Qu'on essaye une méthode à-peu-près semblable à Carthagène ; qu'on y joigne la propreté qu'exige le climat ; et peut-être y verra-t-on diminuer, cesser même totalement la lèpre.

Malgré cette maladie dégoûtante ; malgré les vices multipliés d'un climat incommode et dangereux ; malgré beaucoup d'autres inconvéniens, l'Espagne a toujours montré une grande prédilection pour Carthagène, à cause de son port, un des meilleurs que l'on connoisse. Il a deux lieues d'étendue, un fond excellent et profond. On n'y éprouve pas plus d'agitation que sur la rivière la plus tranquille. Deux canaux y conduisent. Celui qu'on nomme Boca-Grande, large de sept à huit cents toises, avoit autrefois si peu de profondeur, que le plus léger canot y passoit difficilement. L'océan l'a successivement creusé au point, qu'on y trouve jusqu'à douze pieds d'eau en quelques endroits. Si la révolution des tems amenoit de plus grands changemens, la place seroit exposée. Aussi la cour de Madrid s'occupe-t-elle sérieusement des moyens de prévenir un si grand malheur. Peut-être, après y avoir beaucoup réfléchi, ne trouvera-t-on pas d'expédient plus simple et plus sûr que d'opposer aux flottes ennemies une digue formée par de vieux navires remplis de pierre et enfoncés dans la mer. Le canal de Bocachique a été jusqu'ici le seul praticable. Il est si étroit qu'il n'y peut passer

qu'un vaisseau de front. Les Anglais ayant détruit en 1741 les fortifications qui le défendoient, on les rétablit avec plus d'intelligence. Ce ne fut plus à l'entrée du goulet qu'on les plaça ; mais en-dedans du canal où elles assurent une défense plus opiniâtre.

Du tems que ces contrées étoient approvisionnées par la voie si connue des galions, les vaisseaux partis d'Espagne tous ensemble, passoient à Carthagène avant d'aller à Porto-Bello, et y repassoient avant de reprendre la route de l'Europe. Au premier voyage, ils y déposoient les marchandises nécessaires pour l'approvisionnement des provinces de l'intérieur, et ils en recevoient le prix au second. Lorsque des navires isolés furent substitués à ces monstrueux armemens, la ville eut la même destination. Ce fut toujours le pont de communication de l'ancien hémisphère avec une grande partie du nouveau. Depuis 1748 jusqu'en 1753, cet entrepôt ne vit arriver d'Espagne que vingt-sept navires qui, en échange des marchandises qu'ils avoient portées, reçurent, chaque année, en or 9,357,806 liv. en argent 4,729,498 liv. en productions 851,765 livres, en tout 14,939,069 livres.

L'article des denrées fut formé par quatre

mille huit cent quatre-vingts quintaux de cacao, dont la valeur fut en Europe de 509,760 livres. Par cinq cent quatre-vingts quintaux de quinquina, dont la valeur fut de 200,880 livres. Par dix-sept quintaux de laine de vigogne, dont la valeur fut de 12,474 liv. Par un quintal et demi de vanille, dont la valeur fut de 11,988 livres. Par sept quintaux d'écaille, dont la valeur fut de 4,698 livres. Par quinze quintaux de nacre de perle, dont la valeur fut de 1701 livres. Par seize quintaux de baume, dont la valeur fut de 18,900 livres. Par deux mille trente quintaux de brésillet, dont la valeur fut de 29,295 livres. Par deux mille cent cuirs en poil, dont la valeur fut de 34,020 livres. Par quarante-deux quintaux de sang de dragon, dont la valeur fut de 2,389 livres. Par six quintaux d'huile-marie, dont la valeur fut de 2,700 livres. Par sept quintaux de salsepareille, dont la valeur fut de 972 liv. Par un quintal d'ivoire, dont la valeur fut de 388 livres. Enfin par cent quatre-vingt-huit quintaux de coton, dont la valeur fut de 21,600 livres.

Dans ces retours, où il n'y eut rien pour le gouvernement, et où tout fut pour le commerce, le territoire de Carthagène n'entra

coup de richesses. La source lui en paroissoit toujours honnête et toujours pure.

Des ravages, des cruautés qu'on ne peut exprimer, furent la suite nécessaire de ces principes abominables. La désolation fut universelle. On en voit encore par-tout les funestes traces : mais plus particuliérement à Sainte-Marthe. Après que ces destructeurs eurent dépouillé les peuplades de l'or qu'elles avoient ramassé dans leurs rivières, des perles qu'elles avoient pêchées sur leurs côtes, ils disparurent. Le peu d'entr'eux qui s'y fixèrent, élevèrent une ou deux villes et quelques bourgades qui sont restées sans communication jusqu'à ce qu'elle ait été ouverte par l'activité infatigable de quelques missionnaires capucins qui sont parvenus, de nos jours, à réunir dans huit hameaux trois mille cent quatre-vingt-onze Motilones ou Euagiras, les plus féroces des sauvages indépendans qui la traversoient. Là végète leur méprisable postérité nourrie et servie par quelques Indiens ou par quelques nègres. Jamais la métropole n'a envoyé un navire dans cette contrée, et jamais elle n'en a reçu la moindre production. L'industrie et l'activité s'y réduisent à livrer en fraude des bestiaux, sur-tout des

mulets, aux Hollandais et aux autres cultivateurs des îles voisines, qui donnent en échange des vêtemens et quelques autres objets de peu de valeur.

La superstition prepétue cette funeste indolence. Elle empêche de voir que ce n'est point par des cérémonies, par des flagellations, par des *auto-da-fé*, qu'on honore la divinité: mais par des sueurs, par des défrichemens, par des travaux utiles. Ces hommes orgueilleux se persuadent qu'ils sont plus grands dans une église ou aux pieds d'un moine que dans des guérets ou un atelier. La tyrannie de leurs prêtres n'a pas permis que les lumières qui auroient pu les détromper, arrivassent jusqu'à eux. Cet ouvrage même, écrit pour les éclairer, leur sera inconnu. Si quelque heureux hasard le faisoit tomber dans leurs mains, ils en auroient horreur, et le regarderoient comme une production criminelle dont il faudroit brûler l'auteur.

XII. *Premiers évenemens dont le pays de Venezuela fut le thétâre.*

Alphonse Ojeda reconnut le premier, en 1499, le pays appellé Venezuela ou petite Venise, nom qu'il reçut, parce qu'on y vit quelques

quelques huttes établies sur des pieux pour les élever au-dessus des eaux stagnantes qui couvroient la plaine. Ni cet aventurier, ni ceux qui le suivirent, ne songeoient à y former des établissemens. Leur ambition étoit de faire des esclaves, pour les transporter aux îles que leur férocité avoit dépeuplées. Ce ne fut qu'en 1527 que Jean d'Ampuez fixa sur cette côte une colonie, et qu'il promit à sa cour une contrée abondante en métaux. Cette assurance donna lieu, l'année suivante, à un arrangement assez singulier pour être remarqué.

Charles-Quint, qui avoit réuni un si grand nombre de couronnes sur sa tête et concentré dans ses mains tant de puissance, se trouvoit engagé par son ambition ou par la jalousie de ses voisins, dans des querelles interminables, dont la dépense excédoit ses facultés. Dans ses besoins, il avoit emprunté des sommes considérables aux Velsers d'Ausbourg, alors les plus riches négocians de l'Europe. Ce prince leur offrit en paiement la province de Venezuela, et ils l'acceptèrent comme un fief de la Castille.

On devoit croire que des marchands, qui devoient leur fortune à l'achat et à la vente des productions territoriales, établiroient des

cultures dans leur domaine. On devoit croire que des Allemands élevés au milieu des mines, feroient exploiter celles qui se trouveroient sur la concession qui leur étoit faite. Ces espérances furent entièrement trompées. Les Velsers n'embarquèrent pour le Nouveau-Monde que quatre ou cinq cents de ces féroces soldats que leur patrie commençoit à vendre à quiconque vouloit et pouvoit payer leur sang. Ces vils stipendiaires portèrent au-delà des mers le goût du brigandage qu'ils avoient contracté dans les différentes guerres où ils avoient servi. Sous la conduite de leurs chefs, Alfinger et Sailler, ils parcoururent un pays immense, mettant les sauvages à la torture et leur déchirant le flanc pour les forcer à dire où étoit leur or. Des Indiens, entraînés et chargés de vivres, qu'on massacroit à l'instant où ils tomboient de fatigue, suivoient cette troupe barbare. Heureusement la faim, la fatigue, les flèches empoisonnées délivrèrent la terre de cet odieux fardeau. Les Espagnols se remirent en possession d'un sol dont les Velsers ne vouloient plus; et leur conduite ne fut guère différente de celle qui venoit de causer tant d'horreur. Leur commandant Carvajal paya, il est vrai, de sa tête

ces atrocités : mais ce châtiment ne rappella pas du tombeau les victimes qu'on y avoit plongées. De leurs cendres sortirent avec le tems quelques productions dont le cacao fut la plus importante.

XIII. *Le cacao a toujours fixé les yeux de l'Espagne sur Venezuela.*

Le cacaoyer est un arbre de grandeur moyenne, qui pousse ordinairement de sa racine cinq ou six troncs. Son bois est blanc, cassant et léger ; sa racine roussâtre et un peu raboteuse. A mesure qu'il croît, il jette des branches inclinées, qui ne s'étendent pas au loin. Ses feuilles sont alternes, ovales, terminées en pointe. Les plus grandes ont huit à neuf pouces de longueur sur trois de largeur. Elles sont toutes portées sur des pédicules courts, applatis et accompagnés à leur base de deux membranes ou stipules. Les fleurs naissent par petits paquets le long des tiges et des branches. Leur calice est verdâtre, à cinq divisions profondes. Les cinq pétales qui composent la corolle sont petits, jaunes, renflés par le bas, prolongés en une lanière repliée en arc et élargie à son extrémité. Ils tiennent à une gaîne formée par l'assemblage

de dix filets dont cinq portent des étamines. Les cinq autres intermédiaires sont plus longs et en forme de languette. Le pistil, placé dans le centre et surmonté d'un seul style, devient une capsule ovoïde et presque ligneuse, longue de six à sept pouces, large de deux, inégale à sa surface, relevée de dix côtes, séparée intérieurement en cinq loges par des cloisons membraneuses. Les amandes qu'elle contient au nombre de trente et plus, sont recouvertes d'une coque cassante et enveloppées d'une pulpe blanchâtre.

Ces amandes sont la base du chocolat, dont la bonté dépend de la partie huileuse qu'elles contiennent et conséquemment de leur parfaite maturité. On cueille la capsule, lorsqu'après avoir passé successivement du verd au jaune, elle acquiert une couleur de musc foncé. On la fend avec un couteau, et l'on en sépare toutes les amandes enveloppées de leur pulpe, que l'on entasse dans des espèces de cuves pour les faire fermenter. Cette opération détruit le germe et enlève l'humidité surabondante des amandes, que l'on expose ensuite au soleil sur des claies pour achever la dessication. Le cacao ainsi préparé se conserve assez long-tems, pourvu qu'il

soit dans un lieu sec : mais il n'est pas avantageux de le garder, parce qu'il perd en vieillissant une partie de son huile et de sa vertu.

Le cacaoyer vient aisément des graines que l'on sème dans des trous alignés, à la distance de cinq ou six pieds les uns des autres. Ces graines, qui doivent être très-fraîches, ne tardent pas à germer. L'arbre s'élève assez promptement et commence à récompenser les travaux du cultivateur au bout de deux ans. On fait chaque année deux récoltes, qui sont égales pour la qualité et pour l'abondance. Cet arbre veut un terrein gras et humide, qui n'ait point été employé à une autre culture. Si l'eau lui manque, il cesse de produire, se dessèche et périt. Un ombrage qui le garantisse continuellement des ardeurs du soleil, ne lui est pas moins nécessaire. Les champs des cacaoyers sont encore sujets à être dévastés par les ouragans, si l'on ne prend la précaution de les entourer d'une lisière d'arbres plus robustes, à l'abri desquels ils puissent prospérer. Les soins qu'ils exigent d'ailleurs, ne sont ni pénibles ni dispendieux. Il suffit d'arracher les herbes qui les priveroient de leur nourriture.

Le cacaoyer est cultivé avec succès dans plusieurs contrées du Nouveau-Monde. Il croît même naturellement dans quelques-unes. Cependant son fruit n'est nulle part aussi abondant qu'à Venezuela. Nulle part, si l'on en excepte Soconusco, il n'est d'aussi bonne qualité.

Mais, pendant deux siècles, les travaux de la colonie ne tournèrent pas au profit de sa métropole. Le commerce national étoit tellement surchargé de droits, tellement embarrassé de formalités, que la province trouvoit un grand avantage à recevoir des mains des Hollandais de Curaçao, toutes les marchandises dont elle avoit besoin, et à leur donner en paiement sa production, que ces infatigables voisins vendoient avec un bénéfice énorme à une partie de l'Europe, même au peuple propriétaire du terrein où elle étoit récoltée. Ces liaisons interlopes étoient si vives et si suivies, que, depuis 1700 jusqu'à la fin de 1727, il ne fut expédié des ports d'Espagne pour Venezuela que cinq navires qui, sans exception, firent tous un voyage plus ou moins ruineux.

XIV. *La province de Venezuela est mise sous le joug du monopole. Prospérités de la compagnie.*

Tel étoit l'état des choses, lorsque quelques négocians de la province de Guipuscoa jugèrent, en 1728, qu'il leur seroit utile de se réunir pour entreprendre cette navigation. Le gouvernement approuva et encouragea ces vues. Les principales conditions de l'octroi furent que la compagnie paieroit pour tout ce qu'elle voudroit envoyer, pour tout ce qu'elle pourroit recevoir, les impôts déjà établis, et qu'elle entretiendroit à ses frais, un nombre de gardes-côtes suffisant pour préserver le pays de la contrebande.

Il se fit successivement quelques changemens dans le régime de ce corps. On ne l'avoit d'abord autorisé qu'à envoyer deux navires chaque année. La liberté d'en expédier autant qu'il lui conviendroit, lui fut accordée en 1734.

Dans les premiers tems, la compagnie ne jouissoit pas d'un privilège exclusif. Le gouvernement le lui accorda, en 1742, pour le département de Caraque, et dix ans après, pour celui de Maracaybo, deux territoires

dont la réunion forme la province de Venezuela qui occupe quatre cens milles sur la côte.

Jusqu'en 1744, les vaisseaux, à leur retour du Nouveau-Monde, devoient tous déposer leur cargaison entière dans la rade de Cadix. Après cette époque, leurs obligations se réduisirent à y porter le cacao nécessaire à l'approvisionnement de l'Andalousie et des contrées limitrophes. On consentit que le reste fût débarqué à Saint-Sébastien, berceau de la compagnie.

C'étoit dans cette ville que se tenoit originairement l'assemblée générale des intéressés. En 1751, on la transféra dans la capitale de l'empire, où tous les deux ans elle est présidée par quelqu'un des membres les plus accrédités du conseil des Indes.

Les marchandises étoient livrées à l'acheteur qui en offroit un plus haut prix. Un mécontentement universel avertit la cour qu'un petit nombre de riches associés s'emparoient du cacao, regardé en Espagne comme une denrée de première nécessité, et le vendoient ensuite tout ce qu'ils vouloient. Ces murmures firent régler, en 1752, que sans supprimer les magasins établis à Saint-Sébas-

tien, à Cadix et à Madrid, on en établiroit de nouveaux à la Corogne, à Alicante, à Barcelone, et que dans tous, le cacao seroit distribué en détail aux citoyens, au prix fixé par le ministère.

La compagnie obtint, en 1753, que ses actions seroient réputées un bien immeuble, qu'on pourroit les substituer à perpétuité, et en former ces majorats inaliénables et indivisibles qui flattent si généralement la fierté espagnole.

On statua, en 1761, que la compagnie avanceroit aux associés qui le desireroient la valeur de seize actions; que ces effets seroient mis en dépôt, et qu'on pourroit les vendre, si après un tems convenu le propriétaire ne les retiroit pas. Le but de cette sage disposition étoit de secourir ceux des intéressés qui auroient quelques embarras dans leurs affaires, et de maintenir par des moyens honnêtes le crédit de l'association.

Par des arrangemens faits en 1776, les opérations de la compagnie doivent s'étendre à Cumana, à l'Orenoque, à la Trinité, à la Marguerite. On n'a pas, il est vrai, asservi ces contrées à son monopole : mais les faveurs qu'elle a reçues sont équivalentes à un privilège exclusif.

Pendant ces changemens, les hommes libres et les esclaves se multiplioient à Venezuela. Les sept cent cinquante-neuf plantations distribuées dans soixante-une vallées sortoient de leur langueur, et il s'en formoit d'autres. Les anciennes cultures faisoient des progrès et on en établissoit de nouvelles. Les troupeaux avançoient de plus en plus dans l'intérieur des terres. C'étoit principalement dans le district de Caraque que les améliorations étoient remarquables. La ville de ce nom comptoit vingt-quatre mille habitans, la plûpart aisés. La Guayra qui servoit à sa navigation, quoique ce ne fût qu'un mauvais mouillage entouré d'un petit nombre de cabanes, devenoit peu-à-peu une peuplade considérable, et même une assez bonne rade par le moyen d'un grand mole construit avec intelligence.

Puerto-Cabello, entièrement abandonné et cependant un des meilleurs ports de l'Amérique, voyoit s'élever trois cents maisons. Essayons de démêler les causes de cette singulière prospérité sous le joug du monopole.

La compagnie comprit de bonne heure que ses succès seroient inséparables de ceux de la

colonie, et elle avança aux habitans jusqu'à 3,240,000 livres sans intérêt. La dette devoit être acquittée en denrées, et ceux qui manquoient à leurs engagemens étoient traduits au tribunal du représentant du roi, qui jugeoit seul si les causes du retard étoient ou n'étoient pas légitimes.

Les magasins de la compagnie furent constamment pourvus de tout ce qui pouvoit être utile au pays, constamment ouverts à tout ce qu'il pouvoit livrer. De cette manière, les travaux ne languirent jamais faute de moyens ou par défaut de débouchés.

La valeur de ce que la compagnie devoit vendre, la valeur de ce qu'elle devoit acheter ne furent pas abandonnées à la rapacité de ses agens. Le gouvernement de la province fixa toujours le prix de ce qui arrivoit d'Europe; et une assemblée composée des administrateurs, des colons et des facteurs, décida toujours du prix des productions du sol.

Ceux des habitans du Nouveau-Monde qui n'étoient pas contens de ce qui étoit réglé, eurent la liberté d'envoyer dans l'ancien, pour leur propre compte, la sixième partie de leurs récoltes et d'en retirer le pro-

duit en marchandises, mais toujours sur les navires de la compagnie.

Par ces arrangemens, le cultivateur fut mieux récompensé de ses sueurs qu'il ne l'avoit été au tems du commerce interlope. Ce nouvel ordre de choses ne fut réellement funeste qu'à un petit nombre d'hommes intrigans, actifs et hardis, qui réunissoient à vil prix dans leurs mains les productions du pays, pour les livrer à un prix beaucoup plus considérable à des navigateurs étrangers du même caractère qu'eux.

Le nouveau royaume de Grenade, le Mexique, quelques îles d'Amérique et les Canaries, étoient dans l'usage de tirer de Venezuela une partie du cacao que leurs habitans consommoient. Ces Colonies continuèrent à jouir de leur droit sans gêne. Elles l'exercèrent même plus utilement, parce que la production qu'elles cherchoient à se procurer devint plus abondante et fut obtenue à meilleur marché.

Autrefois, Venezuela ne fournissoit rien au commerce de la métropole. Depuis son origine, la compagnie lui a toujours livré des productions dont la masse s'est accrue successivement. Depuis 1748 jusqu'en 1753, la compa-

gnie porta tous les ans dans la colonie pour 3,197,327 livres en marchandises. Tous les ans elle en retira 239,144 livres en argent; trente-sept mille quintaux de cacao, qu'elle vendit 5,332,000 livres; deux mille cinq cents quintaux de tabac, qu'elle vendit 178,200 liv. cent cinquante-sept quintaux d'indigo, qu'elle vendit 198,990 liv. vingt-deux mille cuirs en poil, qu'elle vendit 856,400 livres; du *dividi* qu'elle vendit 27,000 livres : de sorte que ses retours montèrent à 6,831,734 livres. Le bénéfice apparent fut donc de 3,634,407 livres. Nous disons apparent, parce que sur cette somme les frais et les droits consommèrent 1,932,500 livres. La compagnie n'eut de gain réel que 1,701,897 livres.

Toutes ces branches de commerce ont reçu de l'augmentation, excepté celle du dividi, qu'il a fallu abandonner, depuis qu'on a reconnu qu'il n'étoit pas propre à remplacer dans les teintures la galle d'Alep; comme on l'avoit cru un peu légérement. L'extension auroit été plus considérable, si l'on eût réussi à interrompre les liaisons interlopes. Mais malgré la vigilance de dix bâtimens croiseurs avec quatre-vingt-six canons, cent quatre-vingt-douze pierriers, cinq cent dix-huit

hommes d'équipage ; malgré douze postes de dix ou douze soldats chacun établis sur la côte ; malgré la dépense annuelle de 1, 400,000 liv. la contrebande n'a pas été entiérement extirpée ; et c'est à Coro qu'elle se fait principalement.

La nation s'est également bien trouvée de l'établissement de la compagnie. Elle ne lui paie le cacao que la moitié de ce que les Hollandais le lui vendoient. Le quintal qu'on obtient aujourd'hui en Espagne pour cent soixante livres, en coûtoit autrefois trois cent vingt.

Les avantages, que le gouvernement retire de la création de la compagnie ne sont pas moins sensibles. Antérieurement à cette époque, les revenus de la couronne à Venezuela n'y étoient jamais suffisans pour les dépenses de souveraineté. Depuis, elles ont beaucoup augmenté, et parce qu'on a construit la citadelle de Puerto Cabello qui a coûté 1,620,000 livres, et parce qu'on entretient dans le pays un plus grand nombre de troupes régulières. Cependant, le fisc a un superflu qu'il fait refluer à Cumana, à la Marguerite, à la Trinité et sur l'Orenoque. Ce n'est pas tout. En Europe, les denrées de la colonie paient an-

nuellement à l'état plus de 1,600,000 livres, et la navigation qu'elles occasionnent lui forme quinze cents matelots ou les lui tient toujours en activité.

Mais la compagnie même a-t-elle prospéré ? Tout, dans les premiers tems, portoit à douter si elle auroit jamais une existance heureuse. Quoique les colons eussent le droit d'en être membres, ils refusèrent d'abord de lui livrer leurs productions. En Espagne, où une association commerçante étoit une nouveauté, on ne s'empressa guère de s'y faire inscrire, malgré l'exemple qu'en avoient donné le souverain, la reine, l'infant Don Louis et la province de Guipuscoa. Il fallut réduire à quinze cents le nombre des actions qu'il avoit été résolu de porter à trois mille; et le capital qui devoit être de six millions fut réduit à trois. Ces contrariétés n'empêchèrent pas qu'on ne fît aux intéressés des répartitions considérables, même dans les premieres années. Les sommes en réserve se trouvèrent pourtant suffisantes, en 1752, pour doubler les fonds primitifs, et pour les tripler, en 1766, avec un intérêt régulier de cinq pour cent, sans compter les dividendes extraordinaires. Au premier janvier 1772, la compagnie, même

en y comprenant la valeur des actions qui s'étoient élevées à 9,000,000 livres, ne devoit que 1,598,618 l. 12 sols, et elle avoit 21,153,760 l. 4 sols. C'étoit donc 5,955,141 livres 12 sols qu'elle avoit de plus qu'elle ne devoit.

Le mauvais esprit, qui règne généralement dans les sociétés exclusives, n'a pas autant infecté celle de Caraque que les autres. Des entreprises folles ne l'ont jamais jettée hors de ses mesures. Sa bonne-foi l'a préservée de tout procès, de la contestation même la plus légère. Pour ne pas exposer son sort aux caprices de l'océan, au malheur des guerres, elle a fait constamment assurer ses cargaisons. Une fidélité inviolable a suivi ses engagemens. Enfin, dans une région où la plupart des terres sont substituées et où il y a peu de bons débouchés pour l'argent, elle a obtenu à deux et demi pour cent tout celui que ses besoins demandoient.

Pour se ménager la bienveillance de la nation, généralement refusée par-tout au monopole, la compagnie a toujours voulu paroître animée d'un esprit public. Dès 1735, elle se chargea des atteliers de Placencia qui fournissoient à peine huit mille fusils chaque année, et qui, sans compter quelques autres

armes qu'on a commencé à y fabriquer, en donnent actuellement quatorze mille quatre cents avec leurs platines qu'auparavant il falloit tirer de Liège. Quoique durant la courte guerre de 1762, la compagnie eût vu tomber dans les mains des Anglais six de ses navires richement chargés, elle ne laissa pas de consacrer au gouvernement tout ce qu'elle pouvoit avoir de crédit et de puissance. Les bois de construction périssoient dans la Navarre. Il falloit les couper. Il falloit pratiquer des routes pour les traîner sur les bords de la Bidassoa. Il falloit rendre cette rivière capricieuse propre à les porter à son embouchure. Il falloit les conduire ensuite à l'important port du Ferrol. Depuis 1766, la compagnie exécute toutes ces choses avec un grand avantage pour la marine militaire.

Ce corps ne cesse d'annoncer d'autres entreprises utiles à la monarchie. Il est douteux si on lui laissera le tems de les exécuter. Le parti que paroît avoir pris la cour de Madrid, d'ouvrir tous ses ports du Nouveau-Monde à tous ses sujets de l'ancien, doit faire présumer que la province de Venezuela cessera, un peu plutôt, un peu plus tard, d'être dans les liens du monopole. La

dissolution de la compagnie sera-t-elle un bien, sera-t-elle un mal? Les bonnes ou mauvaises combinaisons que fera le ministère Espagnol résoudront le problême.

XV. *La Cour de Madrid abandonne Cumana aux soins de Las Casas. Travaux infructueux de cet homme célèbre pour rendre la contrée florissante.*

La côte de Cumana fut découverte en 1498, par Colomb. Ojéda, qui étoit embarqué avec ce grand navigateur, y aborda l'année suivante, et y fit même assez paisiblement quelques échanges avec les sauvages. Il parut plus commode aux aventuriers qui le suivirent, de dépouiller ces hommes foibles de leur or ou de leurs perles; et ce brigandage étoit aussi commun dans cette contrée que dans les autres parties de l'Amérique, lorsque Las Casas entreprit d'en arrêter le cours.

Cet homme si célèbre dans les annales du Nouveau-Monde, avoit accompagné son père, à l'époque même de la découverte. La douceur et la simplicité des Indiens le frappèrent à tel point, qu'il se fit ecclésiastique pour travailler à leur conversion. Bientôt ce fut le soin qui l'occupa le moins. Comme il étoit

plus homme que prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçoit contr'eux, que de leurs folles superstitions. On le voyoit continuellement voler d'un hémisphère à l'autre pour consoler des peuples chers à son cœur, et pour adoucir leurs tyrans. L'inutilité de ses efforts lui fit enfin comprendre qu'il n'obtiendroit jamais rien dans les établissemens déja formés; et il se proposa d'établir une colonie sur des fondemens nouveaux.

Ses colons devoient être tous cultivateurs, artisans ou missionnaires. Personne ne pouvoit se mêler parmi eux que de son aveu. Un habit particulier, orné d'une croix, empêcheroit qu'on ne les prît pour être de la race de ces Espagnols qui s'étoient rendus si odieux par leurs barbaries. Avec ces espèces de chevaliers, il comptoit réussir sans guerre, sans violence et sans esclavage, à civiliser les Indiens, à les convertir, à les accoutumer au travail, à leur faire exploiter des mines. Il ne demandoit aucun secours au fisc dans les premiers tems; et il se contentoit pour la suite, du douzième des tributs qu'il y feroit tôt ou tard entrer.

Les ambitieux qui gouvernent les empires consomment les peuples comme une denrée, et traitent toujours de chimérique tout ce

qui tend à rendre les hommes meilleurs ou plus heureux. Telle fut d'abord l'impression que fit sur le ministère espagnol, le système de Las Casas. Les refus ne le rebutèrent point, et il réussit à se faire assigner Cumana, pour y réduire sa théorie en pratique.

Ce génie ardent parcourut aussitôt toutes les provinces de la Castille, pour y lever des hommes accoutumés au travail des champs, à celui des ateliers. Mais ces citoyens paisibles n'ont pas la même ardeur pour s'expatrier, que des soldats ou des matelots. A peine en peut-il déterminer deux cents à le suivre. Avec eux, il fait voile pour l'Amérique, et aborde à Porto-Ricco en 1519, après une navigation assez heureuse.

Quoique Las Casas n'eût quitté le nouvel hémisphère que depuis deux ans, à son retour la face s'en trouvoit totalement changée. La destruction entière des Indiens dans les îles soumises à l'Espagne, avoit inspiré la résolution d'aller chercher dans le continent des esclaves, pour remplacer les infortunés que l'oppression avoit fait périr. Cette barbarie révolta l'ame indépendante des sauvages. Dans leur ressentiment, ils massacroient tous ceux de leurs ravisseurs que le hasard faisoit tomber dans leurs mains ; et deux missionnaires

que des vues, vraisemblablement louables, avoient conduits à Cumana, furent la victime de ces justes représailles. Ocampo partit sur le champ de Saint-Domingue pour aller punir un attentat commis contre le ciel même, ainsi qu'on s'exprimoit; et après avoir mis tout à feu et à sang, il y éleva une bourgade qu'il nomma Tolède.

Ce fut dans ses foibles palissades que Las Casas se vit réduit à placer le petit nombre de ses compagnons qui avoient résisté aux intempéries du climat, ou qu'on n'avoit pas réussi à lui débaucher. Leur séjour n'y fut pas long. Les traits d'un ennemi implacable percèrent la plupart d'entr'eux; et ceux que ces armes n'avoient pas atteints, furent forcés, en 1521, d'aller chercher ailleurs un asyle.

Quelques Espagnols se sont depuis établis à Cumana : mais cette population a toujours été fort bornée et ne s'est jamais éloignée des côtes. Pendant deux siècles, la métropole n'eut pas des liaisons directes avec sa colonie. Ce n'est que depuis peu qu'elle y envoie annuellement un ou deux petits navires, qui, en échange des boissons et des marchandises d'Europe, reçoivent du cacao et quelques autres productions.

XVI. *Du fleuve Orenoque.*

Ce fut Colomb qui, le premier, découvrit, en 1498, l'Orenoque, dont les bords furent depuis appellés Guyane Espagnole. Ce grand fleuve tire sa source des Cordilières, et ne se jette dans l'océan, par quarante embouchures, qu'après avoir été grossi dans un cours immense par un nombre prodigieux de rivières plus ou moins considérables. Telle est son impétuosité, qu'il traverse les plus fortes marées et conserve la douceur de ses eaux douze lieues après être sorti du vaste et profond canal qui l'enchaînoit. Cependant, sa rapidité n'est pas toujours égale, par l'effet d'une singularité très-remarquable. L'Orenoque, commençant à croître en avril, monte continuellement pendant cinq mois, et reste le sixième dans son plus grand accroissement. En octobre, il commence à baisser graduellement jusqu'au mois de mars, qu'il passe tout entier dans l'état fixe de sa plus grande diminution. Cette alternative de variations est régulière, invariable même.

Ce phénomène paroît beaucoup plus dépendre de la mer que de la terre. Durant les six mois que le fleuve croît, l'hémisphère du Nouveau-Monde n'offre, pour ainsi dire,

que des mers et presque point de terres à l'action perpendiculaire des rayons du soleil. Durant les six mois que le fleuve décroît, l'Amérique ne présente que son grand continent à l'astre qui l'éclaire. La mer est alors moins soumise à l'influence active du soleil, ou du moins sa pente vers les côtes orientales est plus balancée, plus brisée par les terres. Elle doit donc laisser un plus libre cours aux fleuves qui, n'étant point alors si fort retenus par la mer, ne peuvent être grossis que par la fonte des neiges des Cordilières ou par les pluies. C'est peut-être aussi la saison des pluies qui décide de l'accroissement des eaux de l'Orenoque. Mais pour bien saisir les causes d'un phénomène si singulier, il faudroit étudier les rapports que peut avoir le cours de ce fleuve avec celui des Amazones par Rio-Negro, connoître la situation et les mouvemens de l'un et de l'autre. Peut-être trouveroit-on, dans la différence de leur position, de leur source et de leur embouchure, l'origine d'une diversité si remarquable dans l'état périodique de leurs eaux. Tout est lié dans le système du monde. Le cours des fleuves tient aux révolutions, soit journalières, soit annuelles de la terre. Quand des hommes éclairés se

seront portés sur les bords de l'Orenoque ; on saura, du moins on cherchera les raisons des phénomènes de son cours. Mais ce ne sera pas sans difficulté. Ce fleuve n'est pas aussi navigable que le fait présumer la masse de ses eaux. Son lit est embarrassé d'un grand nombre de rochers qui réduisent, par intervalle, le navigateur à porter ses bateaux et les denrées dont ils sont chargés.

XVII. *Quelle fut la condition des femmes sur les bords de l'Orenoque, quelle elle est encore.*

Avant l'arrivée des Européens, les peuples qui traversent ou qui fréquentent ce fleuve voisin du brûlant équateur, ne connoissoient ni vêtemens, ni police, ni gouvernement. Libres sous le joug de la pauvreté, ils vivoient la plupart, de chasse, de pêche, de fruits sauvages. L'agriculture devoit être peu de chose, où l'on n'avoit qu'un bâton pour labourer la terre, et des haches de pierre pour abattre les arbres qui, après avoir été brûlés ou pourris, laissoient un terrein propre à former un champ.

Les femmes étoient dans l'oppression sur l'Orenoque, comme dans toutes les régions barbares. Tout entier à ses besoins, le sau-

vage ne s'occupe que de sa sûreté et de sa subsistance. Il n'est sollicité aux plaisirs de l'amour que par le vœu de la nature qui veille à la perpétuité de l'espèce. L'union des deux sexes, ordinairement fortuite, prendroit rarement quelque solidité dans les forêts, si la tendresse paternelle et maternelle n'attachoit les époux à la conservation du fruit de leur union. Mais avant qu'un premier enfant se puisse suffire à lui-même, il en naît d'autres auxquels on ne peut refuser les mêmes soins. Il arrive enfin le moment où cette raison sociale cesse d'exister : mais alors la force d'une longue habitude, la consolation de se voir entouré d'une famille plus ou moins nombreuse, l'espoir d'être secouru dans ses derniers ans par sa postérité : tout ôte la pensée et la volonté de se séparer. Ce sont les hommes qui retirent les plus grands avantages de cette cohabitation. Chez les peuples qui n'accordent leur estime qu'à la force et au courage, la foiblesse est toujours tyrannisée, pour prix de la protection qu'on lui accorde. Les femmes y vivent dans l'opprobre. Les travaux regardés comme abjects, sont leur partage. Des mains, accoutumées à manier des armes ou la rame, se croiroient avilies par

des occupations sédentaires, par celles même de l'agriculture.

Les femmes sont moins malheureuses parmi des peuples pasteurs, à qui une existance plus assurée permet de s'occuper un peu davantage du soin de la rendre agréable. Dans l'aisance et le loisir dont ils jouissent, ils peuvent se faire une image de la beauté, apporter quelque choix dans l'objet de leurs desirs, et ajouter à l'idée du plaisir physique celle d'un sentiment plus noble.

Les relations des deux sexes se perfectionnent encore aussitôt que les terres commencent à être cultivées. La propriété qui n'existoit pas chez les peuples sauvages, qui étoit peu de chose chez les peuples pasteurs, commence à devenir importante chez les peuples agricoles. L'inégalité qui ne tarde pas à s'introduire dans les fortunes, en doit occasionner dans la considération. Alors, les nœuds du mariage ne se forment plus au hasard; l'on veut qu'ils soient assortis. Pour être accepté, il faut plaire; et cette nécessité attire des égards aux femmes, et leur donne quelque dignité.

Elles reçoivent une nouvelle importance de la création des arts et du commerce. Alors

les affaires se multiplient, les rapports se compliquent. Les hommes, que des relations plus étendues éloignent souvent de leur atelier ou de leurs foyers, se trouvent dans la nécessité d'associer à leurs talens la vigilance des femmes. Comme l'habitude de la galanterie, du luxe, de la dissipation, ne les a pas encore dégoûtées des occupations obscures ou sérieuses, elles se livrent sans réserve et avec succès à des fonctions dont elles se trouvent honorées. La retraite qu'exige ce genre de vie, leur rend chère et familière la pratique de toutes les vertus domestiques. L'autorité, le respect et l'attachement de tout ce qui les entoure, sont la récompense d'une conduite si estimable.

Vient enfin le tems où l'on est dégoûté du travail par l'accroissement des fortunes. Le soin principal est de prévenir l'ennui, de multiplier les amusemens, d'étendre les jouissances. A cette époque, les femmes sont recherchées avec empressement, et pour les qualités aimables qu'elles tiennent de la nature, et pour celles qu'elles ont reçues de l'éducation. Leurs liaisons s'étendent. La vie retirée ne leur convient plus. Il leur faut un rôle plus éclatant. Jettées sur le théâtre du

monde, elles deviennent l'ame de tous les plaisirs, et le mobile des affaires les plus importantes. Le bonheur souverain est de leur plaire, et la grande ambition d'en obtenir quelques préférences. Alors, renaît entre les deux sexes la liberté de l'état de nature, avec cette différence remarquable, que dans la cité souvent l'époux tient moins à sa femme et la femme à son époux, qu'au fond des forêts; que les enfans confiés en naissant à des mercenaires ne sont plus un lien; et que l'inconstance qui n'auroit aucune suite fâcheuse chez la plupart des peuples sauvages, influe sur la tranquillité domestique et sur le bonheur chez les nations policées, où elle est un des principaux symptômes d'une corruption générale et de l'extinction de toutes les affections honnêtes.

La tyrannie, exercée contre les femmes sur les rives de l'Orenoque encore plus que dans le reste du Nouveau-Monde, doit être une des principales causes de la dépopulation de ces contrées si favorisées de la nature. Les mères y ont contracté l'habitude de faire périr les filles dont elles accouchent, en leur coupant de si près le cordon ombilical, que ces enfans meurent d'une hémorragie. Le

christianisme même n'a pas réussi à déraciner cet usage abominable. On a pour garant le jésuite Gumilla qui, averti que l'une de ses néophytes venoit de commettre un pareil assassinat, alla la trouver pour lui reprocher son crime dans les termes les plus énergiques. Cette femme écouta le missionnaire sans s'émouvoir. Quand il eut fini, elle lui demanda la permission de lui répondre ; ce qu'elle fit en ces termes :

» Plût à Dieu, père, plût à Dieu, qu'au » moment où ma mère me mit au monde, » elle eût eu assez d'amour et de compas- » sion pour épargner à son enfant tout ce » que j'ai enduré, tout ce que j'endurerai » jusqu'à la fin de mes jours. Si ma mère » m'eût étouffée lorsque je naquis, je se- » rois morte, mais je n'aurois pas senti la » mort, et j'aurois échappé à la plus malheu- » reuse des conditions. Combien j'ai souf- » fert, et qui sait ce qui me reste à souffrir !

» Représente-toi, père, les peines qui sont » réservées à une Indienne parmi ces Indiens. » Ils nous accompagnent dans les champs » avec leur arc et leurs flèches : nous y » allons, nous, chargées d'un enfant que » nous portons dans une corbeille, et d'un

» autre qui pend à nos mamelles. Ils vont
» tuer un oiseau ou prendre un poisson :
» nous bêchons la terre, nous; et après avoir
» supporté toute la fatigue de la culture,
» nous supportons toute celle de la moisson.
» Ils reviennent le soir sans aucun fardeau :
» nous, nous leur apportons des racines pour
» leur nourriture et du maïs pour leur bois-
» son. De retour chez eux, ils vont s'en-
» tretenir avec leurs amis : nous, nous allons
» chercher du bois et de l'eau pour préparer
» leur souper. Ont-ils mangé, ils s'endor-
» ment : nous, nous passons la plus grande
» partie de la nuit à moudre le maïs et à
» leur faire la chica. Et quelle est la récom-
» pense de nos veilles? Ils boivent, et quand
» ils sont ivres, ils nous traînent par les
» cheveux et nous foulent aux pieds.

» Ah! père, plût à Dieu que ma mère
» m'eût étouffée en naissant. Tu sais toi-
» même, si nos plaintes sont justes. Ce que
» je te dis, tu le vois tous les jours : mais
» notre plus grand malheur, tu ne saurois
» le connoître. Il est triste pour la pauvre
» Indienne de servir son mari comme une
» esclave, aux champs accablée de sueurs
» et au logis privée de repos. Cependant il

» est plus affreux encore de le voir au bout
» de vingt ans prendre une autre femme plus
» jeune qui n'a point de jugement. Il s'at-
» tache à elle. Elle frappe nos enfans. Elle
» nous commande. Elle nous traite comme
» ses servantes ; et au moindre murmure qui
» nous échapperoit, une branche d'arbre
» levée.... Ah ! père, comment veux-tu que
» nous supportions cet état ? Qu'a de mieux
» à faire une Indienne que de soustraire son
» enfant à une servitude mille fois pire que
» la mort ? Plût à Dieu, père, je te le ré-
» pète, que ma mère m'eût assez aimée
» pour m'enterrer lorsque je naquis ! Mon
» cœur n'auroit pas tant à souffrir, ni mes
» yeux à pleurer ».

XVIII. *Etat de la colonie Espagnole, formée sur les rives de l'Orenoque.*

Les Espagnols, qui ne pouvoient s'occuper de toutes les régions qu'ils découvroient, perdirent de vue l'Orenoque. Ce ne fut qu'en 1535 qu'ils entreprirent de le remonter. N'y ayant pas trouvé les mines qu'ils cherchoient, ils le méprisèrent. Cependant le peu d'Européens qu'on y avoit jettés se livrèrent à la culture du tabac avec tant d'ardeur qu'ils en

livroient tous les ans quelques cargaisons aux bâtimens étrangers qui se présentoient pour l'acheter. Cette liaison interlope fut proscrite par la métropole, et des corsaires entreprenans pillèrent deux fois cet établissement sans force. Ces désastres le firent oublier. On s'en ressouvint en 1753. Le chef d'escadre, Nicolas de Yturiaga y fut envoyé. Cet homme sage établit un gouvernement régulier dans la colonie qui s'étoit formée insensiblement dans cette partie du Nouveau-Monde.

En 1771, on voyoit sur les rives de l'Orenoque treize villages qui réunissoient quatre mille deux cent dix-neuf Espagnols, métis, mulâtres ou négres; quatre cent trente-une propriétés; douze mille huit cent cinquante-quatre bœufs, mulets ou chevaux.

A la même époque, les Indiens qu'on avoit réussi à détacher de la vie sauvage étoient répartis dans quarante-neuf hameaux.

Les cinq qui avoient été sous la direction des jésuites, comptoient quatorze cent vingt-six habitans, trois cent quarante-quatre propriétés, douze mille trente têtes de bétail.

Les onze qui sont sous la direction des cordeliers, comptoient dix-neuf cent trente-quatre habitans, trois cent cinq propriétés, neuf cent cinquante têtes de bétail.

Les onze qui sont sous la direction des capucins Arragonois comptoient deux mille deux cent onze habitans, quatre cent soixante-dix propriétés, cinq cent sept têtes de bétail.

Les vingt-deux qui sont sous la direction des capucins de Catalogne, comptoient six mille huit cent trente habitans, quinze cent quatre-vingt-douze propriétés, quarante-six mille têtes de bétail.

C'étoit en tout soixante-deux peuplades, seize mille six cent vingt habitans, trois mille cent quarante-deux propriétés, soixante-douze mille trois cent quarante-une têtes de bétail.

Jusqu'à ces derniers tems, les Hollandais de Curaçao trafiquoient seuls avec cet établissement. Ils fournissoient à ses besoins, et on les payoit avec du tabac, des cuirs et des troupeaux. C'étoit à Saint-Thomas, chef-lieu de la colonie, que se concluoient tous les marchés. Les noirs et les Européens faisoient les leurs eux-mêmes : mais c'étoient

les missionnaires seuls qui traitoient pour leurs néophytes. Le même ordre de choses subsiste encore, quoique depuis quelques années la concurrence des navires Espagnols ait commencé à écarter les navires interlopes.

Il est doux d'espérer que ces vastes et fertiles contrées sortiront enfin de l'obscurité où elles sont plongées, et que les semences qu'on y a jettées, produiront, un peu plutôt un peu plus tard, des fruits abondans. Entre la vie sauvage et l'état de société, c'est un désert immense à traverser : mais de l'enfance de la civilisation à la vigueur du commerce, il n'y a que des pas à faire. Le tems, qui accroît les forces, abrège les distances. Le fruit qu'on retireroit du travail de ces peuplades nouvelles, en leur procurant des commodités, donneroit des richesses à l'Espagne.

XIX. *Courte description du nouveau royaume de Grenade.*

Derrière les côtes très-étendues dont nous venons de parler, et dans l'intérieur des terres, est ce que les Espagnols appellent le nouveau royaume de Grenade. Il a une

étendue prodigieuse. Son climat est plus ou moins humide, plus ou moins froid, plus ou moins chaud, plus ou moins tempéré, selon la direction des branches des Cordilières qui en coupent les différentes parties. Peu de ces montagnes sont susceptibles de culture : mais la plupart des plaines, la plupart des vallées qui les séparent, offrent un sol fertile.

Même avant la conquête, le pays étoit fort peu habité. Au milieu des sauvages qui le parcouroient, s'étoit cependant formée une nation qui avoit une religion, un gouvernement, une culture ; et qui, quoiqu'inférieure aux Mexicains et aux Péruviens s'étoit élevée beaucoup au-dessus de tous les autres peuples de l'Amérique. Ni l'histoire, ni la tradition ne nous apprennent comment avoit été créé cet état : mais on doit croire qu'il a existé, quoiqu'il ne reste aucune trace de sa civilisation.

Ce royaume, s'il est permis de se servir de cette expression, se nommoit Bogota. Benalcazar, qui commandoit à Quito, l'attaqua en 1526, du côté du Sud ; et Quesada, qui avoit débarqué à Sainte-Marthe, l'attaqua du côté du Nord. Des hommes unis

entr'eux, accoutumés à combattre ensemble, conduits par un chef absolu : ces hommes devoient faire et firent en effet quelque résistance ; mais il fallut enfin céder à la valeur, aux armes et à la discipline de l'Europe. Les deux capitaines Espagnols eurent la gloire, puisqu'on veut que c'en soit une, d'ajouter une grande possession à celles dont leurs souverains s'étoient laissés surcharger dans cet autre hémisphère. Avec le tems, les provinces plus ou moins éloignées de ce centre, se soumirent en partie. Nous disons en partie, parce que l'organisation du pays est telle qu'il ne fut jamais possible d'en subjuguer tous les habitans, et que ceux d'entre eux qui avoient reçu des fers les brisoient aussitôt qu'ils avoient le courage de le bien vouloir. Il n'est pas même sans quelque vraisemblance que la plupart auroient pris cette détermination, si on les eût assujettis à ces travaux destructeurs qui ont causé tant de ravages dans les autres parties du Nouveau-Monde.

XX. *Ce qu'a été le nouveau royaume de Grenade, ce qu'il est, et ce qu'il peut devenir.*

Quelques écrivains ont parlé avec un enthousiasme

thousiasme presque sans exemple des richesses qui sortirent d'abord du nouveau royaume. Ils les font monter au point d'étonner les imaginations les plus avides du merveilleux. Jamais peut-être on ne poussa si loin l'exagération. Si la réalité eût seulement approché des fables, cette grande prospérité seroit consignée dans des registres publics, ainsi que celles de toutes les colonies véritablement intéressantes. D'autres monumens en auroient perpétué le souvenir. Dans aucun tems, ces trésors n'existèrent donc que sous la plume d'un petit nombre d'auteurs naturellement crédules ou qui se laissoient entraîner par l'espoir d'ajouter à l'éclat dont déjà brilloit leur patrie.

Le nouveau royaume fournit aujourd'hui l'émeraude, pierre précieuse, transparente, de couleur verte, et qui n'a guère plus de dureté que le cristal de roche.

Quelques contrées de l'Europe fournissent des émeraudes, mais très-imparfaites et peu recherchées.

On a cru long-tems que les émeraudes d'un vert gai venoient des grandes Indes, et c'est pour cela qu'on les appelloit Orientales. Cette opinion a été abandonnée, lorsque ceux

qui la défendoient se sont vus dans l'impuissance de nommer les lieux où elles se formoient. Actuellement, il est établi que l'Asie ne nous a jamais vendu de ces pierreries que ce qu'elle-même en avoit reçu du nouvel hémisphère.

C'est donc à l'Amérique seule qu'appartiennent les belles émeraudes. Les premiers conquérans du Pérou en trouvèrent beaucoup, qu'ils brisèrent sur des enclumes, dans la persuasion où étoient ces aventuriers qu'elles ne devoient pas se briser si elles étoient fines. Cette perte devenoit plus sensible, par l'impossibilité de découvrir la mine d'où les Incas les avoient tirées. La Nouvelle-Grenade ne tarda pas à remplir le vuide. Cette région nous envoie maintenant moins de ces pierreries, soit qu'elles soient devenues plus rares, soit que la mode en ait diminué dans nos climats. Mais l'or qui en vient est plus abondant; et ce sont les provinces du Popayan et du Choco qui le fournissent. On l'obtient sans de grands dangers et sans des dépenses considérables.

Ce précieux métal, qu'ailleurs il faut arracher aux entrailles des rochers, des montagnes ou des abîmes, se trouve presqu'à

la superficie de la terre. Il est mêlé avec elle, mais des lavages plus ou moins souvent répétés l'en séparent assez aisément. Les noirs, qui ne sont jamais employés dans les mines qui ont de la profondeur, parce que l'expérience a démontré que les fraîcheurs les y faisoient périr très-rapidement, les noirs sont chargés seuls de ces travaux pénibles. L'usage est que ces esclaves rendent à leurs maîtres une quantité d'or déterminée. Ce qu'ils en peuvent ramasser de plus leur appartient, ainsi que ce qu'ils en trouvent dans les jours consacrés au repos par la religion, mais sous la condition formelle de pourvoir à leur nourriture durant ces fêtes. Par ces arrangemens, les plus laborieux, les plus économes, les plus heureux d'entr'eux, sont en état, un peu plutôt, un peu plus tard, d'acheter leur liberté. Alors ils lèvent leurs yeux jusqu'aux Espagnols. Alors, ils mêlent leur sang avec celui de ces conquérans superbes.

La cour de Madrid étoit mécontente qu'une région, dont on lui exaltoit sans cesse les avantages naturels, lui envoyât si peu d'objets, et lui envoyât si peu de chacun. L'éloignement où étoit ce vaste pays de l'autorité

établie à Lima pour gouverner toute l'Amérique méridionale, devoit être une des principales causes de cette inaction. Une surveillance plus immédiate pouvoit lui communiquer plus de mouvement et un mouvement plus régulier. On la lui donna. La vice-royauté du Pérou fut coupée en deux. Celle qu'en 1718 on établit dans la Nouvelle-Grenade, fut formée sur la mer du Nord, de tout l'espace qui s'étend depuis les frontières du Mexique jusqu'à l'Orenoque; et sur la mer du Sud, de celui qui commence à Veragua et qui finit à Tumbès. Dans l'intérieur des terres, le Quito y fut encore incorporé.

Cette innovation, quoique sage, quoique nécessaire, ne produisit pas d'abord le grand bien qu'on s'en étoit promis. Il faut beaucoup de tems pour former de bons administrateurs. Il en faut peut-être davantage pour établir l'ordre et pour rappeller au travail des générations énervées par deux siècles de fainéantise et de libertinage. La révolution a cependant commencé à s'opérer; et l'Espagne en retire déja quelque fruit.

La moitié de l'or que ramasse la colonie passoit en fraude à l'étranger; et c'étoit principalement par les rivières d'Atrato et de la

Hache. On s'est rendu maître de leurs cours par des forts placés convenablement. Malgré ces précautions, il se fera de la contrebande tout le tems que les Espagnols et leurs voisins auront intérêt à s'y livrer : mais elle sera moindre qu'elle ne l'étoit. Les ports de la métropole enverront plus de marchandises et recevront plus de métaux.

La communication entre une province et une autre province, entre une ville et une autre ville, entre une bourgade même et une autre bourgade, étoit difficile ou impraticable. Tout voyageur étoit plus ou moins exposé à être pillé, à être massacré par les Indiens indépendans. Ces ennemis, autrefois implacables, cèdent peu-à-peu aux invitations des missionnaires qui ont le courage de les aller chercher, aux témoignages de bienveillance qui ont enfin remplacé les férocités si généralement pratiquées dans le Nouveau-Monde. Si cet esprit de douceur se perpétue, les sauvages de cette contrée pourront être un jour tous civilisés et tous sédentaires.

Malgré la bonté connue d'une grande partie du territoire, plusieurs des provinces qui forment le nouveau royaume tiroient leur subsistance de l'Europe ou de l'Amérique Septen-

trionale. On s'est vu enfin en état de proscrire les farines étrangères dans toute l'étendue de la vice-royauté, d'en fournir même à Cuba. Lorsque les moyens ne manqueront plus, les cultures particulières au Nouveau-Monde seront établies sur les côtes ; mais la difficulté, la cherté des transports, ne permettront guère à l'intérieur du pays d'en pousser les récoltes au-delà de la consommation locale. Le vœu des peuples qui l'habitent se borne généralement à l'extension des mines.

Tout annonce qu'elles sont comme innombrables dans le nouveau royaume. La qualité du sol les indique. Les tremblemens de terre presque journaliers en tirent leur origine. C'est de leur sein que doit couler tout l'or qu'entraînent habituellement les rivières; et c'étoit d'elles qu'étoit sorti celui que les Espagnols, à leur arrivée dans le Nouveau-Monde, arrachèrent sur les côtes, en si grande quantité aux sauvages. A Mariquita, à Muso, à Pampelune, à Tacayma, à Canaverales, ce ne sont pas de simples conjectures. Les grandes mines qui s'y trouvent vont être ouvertes ; et l'on espère qu'elles ne seront pas moins abondantes que celles de la vallée de Neyva, qu'on exploite avec tant de succès depuis

quelque tems. Ces nouvelles richesses iront se réunir à celles du Choco et du Popayan dans Santa-Fé de Bogota, capitale de la vice-royauté.

La ville est située au pied d'un mont sourcilleux et froid, à l'entrée d'une vaste et superbe plaine. En 1774, elle avoit dix-sept cent soixante-dix maisons, trois mille deux cent quarante-six familles, et seize mille deux cent trente-trois habitans. La population y doit augmenter, puisque c'est le siège du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnoies, l'entrepôt du commerce, puisqu'enfin c'est la résidence d'un archevêque dont la juridiction immédiate s'étend sur trente et une bourgades Espagnoles qu'on appelle villes, sur cent quatre-vingt-quinze peuplades d'Indiens anciennement assujettis, sur vingt-huit missions établies dans des tems modernes, et qui, comme métropolitain, a aussi une sorte d'inspection sur les diocèses de Quito, de Panama, de caraque, de Sainte-Marthe et de Carthagène. C'est par cette dernière place, quoiqu'éloignée de cent lieues, et par la rivière de la Magdelaine, que Santa-Fé entretient sa communication avec l'Europe. La même route sert pour Quito.

XXI. *Singularités remarquables dans la province de Quito.*

Cette province a une étendue immense ; mais la plus grande partie de ce vaste espace est remplie de forêts, de marais, de déserts où l'on ne rencontre que de loin en loin quelques sauvages errans. Il n'y a proprement d'occupé, de gouverné par les Espagnols, qu'une vallée de quatre-vingts lieues de long et de quinze de large, formée par deux branches des Cordilières.

C'est un des plus beaux pays du monde. Même au centre de la Zone Torride, le printems est perpétuel. La nature a réuni sous la ligne, qui couvre tant de mers et si peu de terre, tout ce qui pouvoit tempérer les ardeurs de l'astre bienfaisant qui féconde tout : l'élévation du globe dans cette sommité de sa sphère : le voisinage des montagnes d'une étendue prodigieuse et toujours couvertes de neige : des vents continuels qui rafraîchissent les campagnes toute l'année, en interrompant l'activité des rayons perpendiculaires de la chaleur. Cependant, après une matinée généralement délicieuse, des vapeurs commencent à s'élever vers une heure ou deux. L'air

se couvre de sombres nuées qui se convertissent en orages. Tout luit alors, tout paroît embrâsé du feu des éclairs. Le tonnerre fait retentir les monts avec un fracas horrible. De tems en tems, d'affreux tremblemens s'y joignent. Quelquefois la pluie ou le soleil sont constans quinze jours de suite : et, à cette époque, la consternation est universelle. L'excès de l'humidité ruine les semences, et la sécheresse enfante des maladies dangereuses.

Mais si l'on excepte ces contre-tems infiniment rares, le climat est un des plus sains. L'air y est si pur, qu'on n'y connoît pas ces insectes dégoûtans qui affligent l'Amérique presqu'entière. Quoique le libertinage et la négligence y rendent les maladies vénériennes presque générales, on s'en ressent très-peu. Ceux qui ont hérité de cette contagion ou qui l'ont contractée eux-mêmes, vieillissent également sans danger et sans incommodité.

L'humidité et l'action du soleil étant continuelles et toujours suffisantes pour développer et pour fortifier les germes, l'habitant a sans cesse sous les yeux l'agréable tableau des trois belles saisons de l'année. A mesure que l'herbe se dessèche, il en revient d'autre ; et l'émail des prairies est à peine tombé qu'on le voit

renaître. Les arbres sont sans cesse couverts de feuilles vertes et ornés de fleurs odoriférantes ; sans cesse chargés de fruits, dont la couleur, la forme et la beauté varient par tous les degrès de développement qui vont de la naissance à la maturité. Les grains s'élèvent dans les mêmes progressions d'une fécondité toujours renaissante. On voit d'un coup-d'œil germer les semences nouvelles ; d'autres grandir et se hérisser d'épis ; d'autres jaunir ; d'autres enfin tomber sous la faucille du moissonneur. Toute l'année se passe à semer et à recueillir dans l'enceinte du même horizon. Cette variété constante tient uniquement à la diversité des expositions.

XXII. *Le pays de Quito est très-peuplé, et pourquoi. Quels sont les travaux de ses habitans.*

Aussi est-ce la partie du continent Américain la plus peuplée. On voit dix ou douze mille habitans à Saint-Michel d'Ibarra. Dix-huit ou vingt mille à Otabalo. Dix à douze mille à Lataconga. Dix-huit à vingt mille à Riobamba. Huit à dix mille à Hambato. Vingt-cinq à trente mille à Cuença. Dix mille à Loxa et six mille à Zaruma. Les campagnes n'offrent pas moins d'hommes que les villes.

La population seroit certainement moins considérable, si comme en tant d'autres lieux, elle avoit été enterrée dans les mines. Des écrits sans nombre ont blâmé les habitans de cette contrée d'avoir laissé tomber celles qui furent ouvertes au tems de la conquête, et d'avoir négligé celles qui ont été découvertes successivement. Le reproche paroît mal-fondé à des gens éclairés qui ont vu les choses de très-près. Ils pensent généralement que les mines de ce district ne sont pas assez abondantes pour soutenir les frais qu'il faudroit faire pour les exploiter. Nous ne nous permettrons pas de prononcer sur cette contestation. Cependant, pour peu qu'on réfléchisse sur la passion que les Espagnols montrèrent dans tous les tems pour un genre de richesse, qui sans aucun travail de leur part ne coûtoit que le sang de leurs esclaves ; on présumera qu'il n'y a qu'une entière impossibilité fondée sur des expériences répétées, qui ait pu les déterminer à se refuser à leur penchant naturel et aux pressantes sollicitations de leur métropole.

Dans le pays de Quito, les manufactures exercent les bras qu'énervent ailleurs les mines. On y fabrique beaucoup de chapeaux, beaucoup de toiles de coton, beaucoup de

draps grossiers. Avec le produit de ce qu'en consommoient les différentes contrées de l'Amérique Méridionale, il payoit les vins, les eaux-de-vie, les huiles, qu'il ne lui fut jamais permis de demander à son sol; le poisson sec et salé qui lui venoit des côtes; le savon fait avec de la graisse de chèvre, que lui fournissoient Piura et Truxillo; le fer en nature ou travaillé qu'exigeoient sa culture et ses ateliers; le peu qu'il lui étoit possible de consommer des marchandises de notre hémisphère. Ces ressources ont bien diminué depuis qu'il s'est établi des fabriques du même genre dans les provinces voisines, sur-tout depuis que le meilleur marché des toileries et des lainages de l'Europe en a singuliérement étendu l'usage. Aussi le pays est-il tombé dans la plus extrême misère.

Jamais il n'en sortira par ses denrées. Ce n'est pas que ses campagnes ne soient généralement couvertes de cannes à sucre, de toutes sortes de grains, de fruits délicieux, de nombreux troupeaux. Difficilement nommeroit-on un sol aussi fertile et dont l'exploitation ne fût pas plus chère: mais rien de ce qu'il fournit ne peut alimenter les marchés étrangers. Il faut que ces richesses naturelles soient

consommées sur le même terrein qui les a produites. Le quinquina est la seule production qui jusqu'ici ait pu être exportée.

XXIII. *Le Quinquina vient de la province de Quito. Considérations sur ce remède.*

L'arbre qui donne ce précieux remède pousse une tige droite, et s'élève beaucoup lorsqu'on l'abandonne à lui-même. Son tronc et ses branches sont proportionnés à sa hauteur. Les feuilles opposées, réunies à leur base par une membrane ou stipule intermédiaire, sont ovales, élargies par le bas, aiguës à leur sommet, très-lisses et d'un beau vert. De l'aisselle des feuilles supérieures, plus petites, sortent des bouquets de fleurs semblables, au premier aspect, à celles de la lavande. Leur court calice a cinq divisions. La corolle forme un tube alongé, bleuâtre en-dehors, rouge à l'intérieur, rempli de cinq étamines, évasé par le haut et divisé en cinq lobes finement dentelés. Elle est portée sur le pistil qui, surmonté d'un seul style, occupe le fond du calice et devient avec lui un fruit sec, tronqué supérieurement, partagé dans sa longueur en deux demi-coques remplies de semences, bordées d'un feuillet membraneux.

Cet arbre croît sur la pente des montagnes. Sa seule partie précieuse est son écorce, connue par sa vertu fébrifuge, et à laquelle on ne donne d'autre préparation que de la faire sécher. La plus épaisse a été préférée, jusqu'à ce que des analyses et des expériences réitérées aient démontré que l'écorce mince avoit plus de vertu.

Les habitans distinguent trois espèces ou plutôt trois variétés de quinquina. Le jaune et le rouge, qui sont également estimés et ne diffèrent que par l'intensité de leur couleur; le blanc, qui est peu recherché à cause de sa vertu très-inférieure. On le reconnoît à sa feuille moins lisse et plus ronde, à sa fleur plus blanche, à sa graine plus grosse, et à son écorce blanche à l'extérieur. L'écorce de la bonne espèce est ordinairement brune, cassante et rude à sa surface, avec des brisures.

Sur les bords du Maragnon, le pays de Jaën fournit beaucoup de quinquina blanc : mais on crut long-tems que le jaune et le rouge ne se trouvoient que sur le territoire de Loxa, ville fondée en 1546, par le capitaine Alonzo de Mercadillo. Le plus estimé étoit celui qui croissoit à deux lieues de cette place, sur

la montagne de Cajanuma ; et il n'y a pas plus de cinquante ans que les négocians cherchoient à prouver par des certificats, que l'écorce qu'ils vendoient venoit de ce lieu renommé. En voulant multiplier les récoltes, on détruisit les arbres anciens, et on ne laissa pas aux nouveaux le tems de prendre toute leur croissance ; de sorte que les plus forts ont maintenant à peine trois toises de hauteur. Cette disette fit multiplier les recherches. Enfin on retrouva le même arbre à Riobamba, à Cuença, dans le voisinage de Loxa, et plus récemment à Bogota dans le nouveau royaume.

Le quinquina fut connu à Rome en 1639. Les Jésuites qui l'y avoient porté, le distribuèrent gratuitement aux pauvres et le vendirent très-cher aux riches. L'année suivante, Jean de Vega, médecin d'une vice-reine du Pérou, l'établit en Espagne, à cent écus la livre. Ce remède eut bientôt une grande réputation qui se soutint jusqu'à ce que les habitans de Loxa, ne pouvant fournir aux demandes qu'on leur faisoit s'avisèrent de mêler d'autres écorces à celle qui étoit si recherchée. Cette infidélité diminua la confiance qu'on avoit au quinquina. Les mé

sures que prit la cour de Madrid pour remédier à un désordre si dangereux, n'eurent pas un succès complet. Les nouvelles découvertes ont été plus efficaces que l'autorité, pour empêcher la falsification. Aussi, l'usage du remède est-il devenu de plus en plus général, sur-tout en Angleterre.

C'est une opinion généralement reçue, que les naturels du pays connurent fort anciennement le quinquina, et qu'ils recouroient à sa vertu contre les fièvres intermittentes. On le faisoit simplement infuser dans l'eau, et l'on donnoit la liqueur à boire au malade, sans le marc. M. Joseph de Jussieu leur enseigna à en tirer l'extrait, dont l'usage est bien préférable à celui de l'écorce en nature.

Ce botaniste, le plus habile de ceux que leur passion pour les progrès de l'histoire naturelle aient conduits dans les possessions Espagnoles du Nouveau-Monde, avoit un zèle bien plus étendu. Il parcourut la plupart des montagnes de l'Amérique Méridionale avec des fatigues incroyables, et il se disposoit à enrichir l'Europe des grandes découvertes qu'il avoit faites, lorsque ses papiers lui furent volés. Une mémoire excel-

lente pouvoit remédier en partie à cette infortune. Cette ressource lui fut encore ôtée. Au Pérou, on eut un besoin pressant d'un médecin et d'un ingénieur. M. de Jussieu avoit les connoissances que demandent ces deux professions, et l'administration du pays en exigea l'emploi. Les nouveaux travaux furent accompagnés de tant de contradiction, de dégoûts et d'ingratitude que cet excellent homme n'y put résister. Son esprit étoit entiérement aliéné; lorsqu'en 1771, on l'embarqua sans fortune pour une patrie qu'il avoit quittée depuis trente-six ans. Ni le gouvernement qui l'avoit envoyé dans l'autre hémisphère, ni celui qui l'y avoit retenu ne daignèrent s'occuper de sa destinée. Elle auroit été affreuse, sans la tendresse d'un frère, aussi respecté pour sa vertu que célèbre par ses lumières. Les dignes neveux de M. Bernard de Jussieu ont hérité des sollicitudes de leur oncle pour l'infortuné voyageur mort en 1779. Puisse cette conduite d'une famille illustre dans les sciences servir de modèle à tous ceux qui, pour leur bonheur ou pour leur malheur, cultivent les lettres !

M. Joseph de Jussieu, qui avoit trouvé les peuples dociles aux instructions qu'il leur

donnoit sur le quinquina, voulut leur persuader encore de perfectionner, par des soins suivis, et la cochenille sylvestre que le pays même fournissoit à leurs manufactures, et la cannelle grossière qu'ils tiroient de Quixos et de Macas : mais ses conseils n'ont rien produit jusqu'ici ; soit que ces productions se soient refusées à toute amélioration, soit qu'on n'ait fait aucun effort pour les y amener.

La dernière conjecture paroîtra la plus vraisemblable à ceux qui auront une juste idée des maîtres du pays. Plus généralement encore que les autres Espagnols Américains, ils vivent dans une oisiveté dont rien ne les fait sortir, dans des débauches qu'aucun motif ne peut interrompre. Ces mœurs sont plus particulièrement les mœurs des hommes que la naissance, les emplois ou la fortune ont fixés dans la ville de Quito, capitale de la province et très-agréablement bâtie sur le penchant de la célèbre montagne de Pichincha. Cinquante mille métis, Indiens ou nègres, excités par ces exemples séduisans, infestent aussi ce séjour de leurs vices, et y poussent en particulier la passion pour l'eau-de-vie de sucre et pour le jeu à des excès inconnus dans les autres grandes cités du Nouveau-Monde.

XXIV. *Digression sur la formation des montagnes.*

Mais pour distraire notre imagination de tant de tableaux désolans, qui nous ont peut-être trop occupés, perdons un moment de vue ces campagnes ensanglantées, et entrons dans le Pérou, en fixant d'abord nos regards sur ces monts effrayans, où de savans et courageux astronomes allèrent mesurer la figure de la terre. Livrons-nous aux sentimens qu'ils éprouvèrent sans doute et que doit éprouver le voyageur instruit ou ignorant, par-tout où la nature lui offre un pareil spectacle. Osons même nous permettre quelques conjectures générales sur la formation des montagnes.

A l'aspect de ces masses énormes qui s'élèvent à des hauteurs prodigieuses au-dessus de l'humble surface du globe, où les hommes ont presque tous établi leur demeure; de ces masses, ici couronnées d'impénétrables et antiques forêts qui n'ont jamais retenti du bruit de la coignée, là ne présentant qu'une surface aride et dépouillée; dans une contrée, d'une majesté silencieuse et tranquille, qui arrête la nuée dans son cours et

qui brise l'impétuosité des vents ; dans une autre, éloignant le voyageur de leurs sommets par des remparts de glace du centre desquels la flamme s'élance en tourbillons, ou effrayant celui qui les franchit, par des abîmes obscurs et muets creusés à ses côtés ; plusieurs donnant issue à des torrens impétueux qui descendent avec fracas de leurs flancs entr'ouverts, à des rivières, à des fleuves, à des fontaines, à des sources bouillantes ; toutes promenant leurs ombres rafraîchissantes sur les plaines qui les entourent, et leur prêtant un abri successif contre les ardeurs du soleil, du moment où cet astre dore leur cime en se levant, jusqu'au moment où il se couche. A cet aspect, dis-je, tout homme s'arrête avec étonnement, et le scrutateur de la nature tombe dans la méditation.

Il se demande qui est-ce qui a donné naissance, là au Vésuve, à l'Etna, à l'Apennin; ici aux Cordilières ? Ces monts sont-ils aussi vieux que le monde ? ont-ils été produits en un instant ? ou la molécule pierreuse qu'on en détache est-elle plus ancienne qu'eux ? Seroient-ils les os d'un squelette dont les autres substances terrestres seroient les chairs ? Sont-ils isolés, ou se tiennent-ils par un

grand tronc commun dont ils sont autant de rameaux, et qui leur sert de fondement à eux-mêmes et de base à tout ce qui le couvre?

Si j'en crois celui-ci : » Un immense réservoir d'eau occupoit le centre de la terre. » L'enveloppe qui les contenoit se brisa. » Les cataractes du ciel s'ouvrirent. Tout » fut submergé, se confondit, se délaya. » Le chaos de la fable se renouvella, et son » débrouillement ne commença qu'au moment où la précipitation des différentes matières s'exécutant selon les loix de la pesanteur auxquelles elles obéissoient successivement, les couches de ce limon hétérogène s'entassèrent les unes sur les autres, » et montrèrent leurs pointes au-dessus de » la surface des eaux, qui allèrent se creuser » un lit dans les plaines ».

Selon cet autre : » On tentera vainement » avec ces causes l'explication du phénomène, sans l'intervention et l'approche » d'une comète qu'il appelle des vastes régions de l'espace où elles se perdent. La » colonne d'eau qui l'accompagnoit se joignit à celles qui sortirent de l'abîme souterrain et qui descendirent de l'atmosphère. » La pression de la comète les fit monter

» au-dessus des montagnes les plus hautes ;
» car elles existoient déjà, et ce fut du limon
» de ce déluge qu'elles se reproduisirent ».

Ces hommes ne vous débitent que des rêves, me dit un troisième, et il ajoute : » Regardez autour de vous, et vous verrez
» les montagnes naître de l'élément même
» qui les détruit. C'est le feu qui durcit les
» couches molles de la terre ; c'est lui qui,
» dans son expansion favorisée par l'air et
» par l'eau, les bombe et pousse leurs som-
» mets dans la nue ; c'est lui qui les crève
» et qui creuse leurs vastes chaudières. Toute
» montagne est un volcan qui se prépare ou
» qui a cessé ».

Les cris de ce dernier sont interrompus par un personnage éloquent. Il parle ; je l'écoute, et le charme de son discours me laisse à peine la liberté de juger son opinion. Il dit : » Au
» commencement il n'y avoit point de mon-
» tagnes. Les eaux couvroient la face uni-
» forme de la terre ; mais elles n'étoient
» pas en repos. L'action du satellite qui nous
» accompagne les agitoit jusque dans leur
» plus grande profondeur du mouvement de
» flux et de reflux que nous leur voyons.
» A chaque oscillation, elles entraînoient avec

» elles une portion de sédiment qu'elles déposèrent sur une précédente. C'est de ces dépôts continués pendant une longue suite de siècles que les couches de la terre se sont formées ; et les masses énormes qui vous étonnent sont le résultat de ces couches accumulées. Le tems n'est rien pour la nature ; et la cause la plus légère qui agit sans interruption, est capable des plus grands effets. L'action imperceptible et continue des eaux a formé les montagnes ; l'action plus imperceptible et non moins continue d'une vapeur qui les mouille et d'un souffle qui les sèche, les abat de jour en jour, et les réduira au niveau des plaines. Alors les eaux se répandront encore uniformément sur la surface égale de la terre. Alors le premier phénomène se renouvellera ; et qui sait combien de fois les montagnes ont été détruites et reproduites ? »

A ces mots, l'observateur Lehmann sourit, et me présentant le livre du législateur des Hébreux et le sien, il me dit : » Respecte » celui-ci, et daigne jetter les yeux sur » celui-là ». Lehmann a exposé, dans le troisième volume de son art des mines, ses

idées sur la formation des couches de la terre et la production des montagnes. Il marche d'après des observations constantes et réitérées, qu'il a faites lui-même avec une sagacité peu commune et un travail dont on conçoit à peine l'opiniâtreté. Elles embrassent depuis les frontières de la Pologne jusqu'au bord du Rhin. L'analogie qui les rend applicables à beaucoup d'autres contrées en recommande la connoissance aux hommes studieux de l'histoire naturelle ; et quoiqu'il attribue la formation des couches de la terre au déluge, les faits dont il s'appuie n'en sont pas moins certains, et ses découvertes moins intéressantes.

Il distingue trois sortes de montagnes. Les anti-diluviennes ou primitives, les post-diluviennes et les modernes. Les premières, variées dans leur élévation, sont les plus hautes. Rarement isolées, elles forment des chaînes. Leur pente est brusque. Des montagnes post-diluviennes ou à couches les environnent de toutes parts. La consistance en est plus homogène ; les tranches moins diverses ; leurs bancs toujours perpendiculaires et plus épais. Leurs racines descendent à une profondeur dont le terme est encore

igno-

ignoré. Les mines qu'elles renferment sont à filons. Les post-diliviennes sont à couches. Les couches différentes en sont formées de différentes substances. La dernière, ou celle de la base, est toujours de charbon de terre. La première, ou celle du sommet, fournit toujours des fontaines salantes. Elles ne manquent jamais d'aboutir aux montagnes à filon. Demandez-leur du cuivre, du plomb, du mercure, du fer, de l'argent même, mais en feuille et capillacé ; elles vous en fourniront. Mais elles tromperoient votre avidité, si vous vous promettiez d'y trouver de l'or. Elles sont l ouvrage d'un déluge.

Les modernes, produites par le feu, par l'eau, par une infinité d'accidens divers et récens, ne montrent dans leur intérieur que des couches brisées, un mélange confus de toutes sortes de substances, tous les caractères du bouleversement et du désordre.

C'est en vain que la nature avoit recélé les métaux précieux dans ces masses les plus dures et les plus compactes. Notre cupidité les a brisées. Encore si nous pouvions dire des hommes employés à ces effroyables travaux, ce que nous en lisons dans Cassiodore. » Ils entrent dans les mines indigens ; ils

» en sortent opulens. Ils jouissent d'une ri-
» chesse qu'on n'ose leur enlever. Ils sont
» les seuls dont la fortune ne soit souillée
» ni par la rapine, ni par la bassesse ».

Européens, méditez ce que cet écrivain judicieux ajoute. » Acquérir de l'or en im-
» molant des hommes, c'est un forfait.
» L'aller chercher à travers les périls de la
» mer, c'est une folie. En amasser par la
» corruption et les vices, c'est une lâ-
» cheté. Les seuls lucres qui soient justes, qui
» soient honnêtes, se font sans blesser per-
» sonne ; et l'on ne possède sans remords que
» ce qui n'a point été arraché à la prospérité
» d'autrui ».

Et vous, vous, pour avoir de l'or, vous avez franchi les mers. Pour avoir de l'or, vous avez envahi les contrées. Pour avoir de l'or, vous en avez massacré la plus grande partie des habitans. Pour avoir de l'or, vous avez précipité dans les entrailles de la terre ceux que vos poignards avoient épargnés. Pour avoir de l'or, vous avez introduit sur la terre le commerce infâme de l'homme et l'esclavage. Pour avoir de l'or, vous renouvellez tous les jours les mêmes crimes. Puisse la chimère de Lazzaro-Moro se réaliser, et

les feux souterrains enflammer à la fois toutes ces montagnes dont vous avez fait autant de cachots où l'innocence expire depuis plusieurs siècles.

XXV. *Organisation physique du Pérou propre.*

La malédiction tomberoit d'abord sur les Cordilières ou Andes, qui coupent l'Amérique presqu'entière dans sa longueur, et dont les différents rameaux s'étendent irrégulièrement dans sa largeur. C'est sur-tout sous la ligne et au Pérou que ces célèbres montagnes imposent par leur majesté. A travers les masses énormes de neige qui couvrent les plus considérables, on démêle aisément qu'elles furent autrefois volcans. Les tourbillons de fumée et de flamme qui sortent encore de quelques-unes ne permettent pas le moindre doute sur ces éruptions. Chimboraco, la plus élevée et qui a près de trois mille deux cent vingt toises au-dessus du niveau de la mer, surpasse de plus d'un tiers le pic de Ténériffe, la plus haute montagne de l'ancien hémisphère. Le Pichincha et le Caraçon, qui ont principalement servi de théâtre aux observations entreprises pour la figure de la terre, n'en ont que deux mille

quatre cent trente et deux mille quatre cent soixante-dix ; et c'est-là cependant que les voyageurs les plus intrépides ont été forcés de s'arrêter. La neige permanente a toujours rendu inaccessibles les sommets qui avoient plus d'élévation.

Une plaine, qui a depuis trente jusqu'à cinquante lieues de largeur et mille neuf cent quarante-neuf toises au-dessus de l'océan, sert de base à ces étonnantes montagnes. Des lacs plus ou moins considérables, occupent une partie de ce vaste espace. Celui de Titi-Caca, qui reçoit dix ou douze grandes rivières et beaucoup de petites, a soixante-dix toises de profondeur et quatre-vingts lieues de circonférence. De son sein s'élève une île où les instituteurs du Pérou prétendirent avoir reçu la naissance. Ils la devoient, disoient-ils, au soleil, qui leur avoit prescrit d'établir son culte, de tirer les hommes de la barbarie et de leur donner des loix bienfaisantes. Cette fable rendit ce lieu vénérable; et l'on y éleva un des plus augustes temples qui fussent dans l'empire. Des pélerins y accouroient en foule des provinces avec des offrandes d'or, d'argent et de pierreries. C'est dans le pays, une tradition généralement reçue,

qu'à l'arrivée des Espagnols, les prêtres et les peuples jettèrent tant de richesses dans les eaux, comme cela venoit de se pratiquer à Cusco, dans un autre lac, six lieues au Sud de cette célèbre capitale. De la plupart des lacs sortent des torrens qui, avec le tems, ont creusé des gorges d'une profondeur effrayante. A leur sommet sont ordinairement les mines, dans un terrein généralement aride. C'est un peu plus bas que le blé croît, que les troupeaux paissent. Dans le fond sont cultivés le sucre, les fruits et le maïs.

La côte d'une longueur immense, et depuis huit jusqu'à vingt lieues de largeur, qui s'étend de la plaine dont nous venons de parler à la mer, et que nous connoissons sous le nom de vallées, n'est qu'un amas de sables. La solitude et une éternelle stérilité sembloient devoir être le partage de ce sol ingrat.

La nature varie, et varie d'une manière très-remarquable dans ce terrein si inégal. Les lieux les plus exhaussés sont éternellement couverts de neige. Viennent ensuite des rochers et des sables nuds. Au-dessous, on commence à voir quelques mousses. Plus bas est l'icho, plante que l'on brûle, assez semblable au jonc, et qui devient plus longue et

plus forte à mesure qu'on descend. Des arbres se montrent enfin, au nombre de trois espèces particulières à ces montagnes et qui toutes annoncent par leur structure et par leur feuillage la rigueur du climat où ils sont nés. Le plus utile de ces arbres est le cassis. Il est pesant, il a de la consistance, il est de durée ; et ces avantages le font destiner aux travaux des mines. Ces grands végétaux ne se retrouvent plus sous un ciel plus doux, et ils ne sont remplacés que par un petit nombre d'autres d'une qualité différente. Il n'y en auroit même d'aucune espèce dans les vallées, si l'on n'y en avoit porté qui se sont naturalisés.

XXVI. *En quoi diffèrent les montagnes, les plaines et les vallées du Pérou.*

Dans cette région, l'air a une influance marquée sur le tempérament des habitans. Ceux des contrées les plus élevées, sont exposés à l'asthme, aux pleurésies, aux fluxions de poitrine et aux rhumatismes. Ces maladies dangereuses pour tous les individus qu'elles attaquent, sont communément mortelles pour quiconque a contracté des maladies vénériennes ou se livre aux liqueurs

fortes; et c'est malheureusement l'état ordinaire de ceux qui sont nés ou que l'avarice a conduits dans ces climats.

Ces calamités n'affligent pas les montagnes inférieures : mais elles sont remplacées par d'autres fléaux encore plus funestes. Les fièvres putrides et intermittentes, inconnues dans les pays dont on vient de parler, y sont habituelles. On les gagne si aisément que les voyageurs craindroient d'approcher des lieux qui en sont infectés. Elles sont souvent si malignes qu'il n'échapperoit pas un seul homme à leur venin, si les habitans n'abandonnoient leurs bourgades pour y retourner, lorsqu'une nouvelle saison les a purifiées. Il n'en étoit pas ainsi au tems des incas. Mais depuis que les Espagnols ont introduit les cannes à sucre dans les gorges étroites de ces montagnes où l'air circule difficilement, il s'élève des terres humectées que cette culture exige, des vapeurs infectes qui échauffées par les rayons d'un soleil brûlant deviennent mortelles.

Les fièvres tierces et intermittentes ne sont guère moins communes, guère moins opiniâtres, dans les vallées que dans les gorges des montagnes : mais elles y sont infiniment moins

dangereuses. Les suites n'en sont communément funestes que dans les campagnes où les secours manquent, où les précautions sont négligées.

Une maladie générale dans cette partie du Nouveau-Monde, c'est la petite-vérole, qui y fut portée en 1588. Elle n'y est pas habituelle comme en Europe : mais elle y cause par intervalle des ravages inexprimables. Elle attaque indifféremment les blancs, les noirs, les Indiens, les races mêlées. Elle est également meurtrière dans tous les climats. Il faut beaucoup espérer de la pratique de l'inoculation introduite depuis deux ans à Lima et qui sans doute sera bientôt générale.

Il est un autre fléau auquel l'esprit humain ne trouvera jamais de remède. Les tremblemens de terre, si rares ailleurs que les générations se succèdent souvent sans en voir un seul, sont si ordinaires dans le Pérou, qu'on y a contracté l'habitude de les compter comme une suite d'époques d'autant plus mémorables que leur retour fréquent n'en diminue pas la violence.

Ce phénomène, toujours irrégulier dans ses retours inopinés, s'annonce cependant par des avant-coureurs sensibles. Lorsqu'il doit être

considérable, il est précédé d'un frémissement dans l'air dont le bruit est semblable à celui d'une grosse pluie qui tombe d'un nuage dissous et crevé tout-à-coup. Ce bruit paroît l'effet d'une vibration dans l'air qui s'agite en sens contraires. Les oiseaux volent alors par élancement. Leur queue ni leurs ailes ne leur servent plus de rames ou de gouvernail pour nager dans le fluide des cieux. Ils vont s'écraser contre les murs, les arbres, les rochers; soit que ce vertige de la nature leur cause des éblouissemens, ou que les vapeurs de la terre leur ôtent les forces et la faculté de maitriser leurs mouvemens.

A ce fracas des airs se joint le murmure de la terre, dont les cavités et les antres sourds gémissent comme autant d'échos. Les chiens répondent par des hurlemens extraordinaires à ce pressentiment d'un désordre général. Les animaux s'arrêtent, et par un instinct naturel écartent les jambes pour ne pas tomber. A ces indices, les hommes fuient de leurs maisons et courent chercher dans l'enceinte des places ou dans la campagne un asyle contre la chûte de leurs toits. Les cris des enfans, les lamentations des femmes, les ténèbres subites d'une nuit inattendue: tout

se réunit pour agrandir les mots trop réels d'un fléau qui renverse tout, par les maux de l'imagination qui se trouble, se confond et perd dans la contemplation de ce désordre, l'idée et le courage d'y remédier.

La diversité des aspects sous lesquels les volcans se sont présentés à un de nos observateurs les plus infatigables et les plus intelligens, lui a désigné différentes époques, séparées les unes des autres par des intervalles de tems si considérables, que la formation première de notre demeure en est renvoyée à une ancienneté dont l'imagination s'effraie. A la première de ces époques, les volcans jettent de leurs sommets du feu, de la fumée, des cendres, et versent de leurs flancs entr'ouverts des torrens de lave. A la seconde, ils sont éteints, ils le sont tous, et ne présentent qu'une vaste chaudière. A la troisième, l'air, la pluie, les vents, le froid, le chaud ont détruit la chaudière ou le cratère, et il ne reste qu'un monticule. A la quatrième, ce monticule, dépouillé de son enveloppe, met à découvert une espèce de culot, qui, miné par le tems, ne laisse plus que la place où la montagne et le volcan ont existé, et cet état est une cinquième époque. Du centre de cette

place s'étendent au loin des chaussées de lave; et ces chaussées, ou entières, ou brisées, ou réduites à des fragmens isolés, sont encore autant d'autres époques, entre chacune desquelles vous pouvez intercaler tant d'années, tant de siècles, tant de milliers de siècles qu'ils vous plaira. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une de ces époques, quelle que soit celle que l'on choisisse, n est point liée dans la mémoire des hommes à celle qui lui succède dans la nature. Et le principe, que de rien il ne se fait rien; et la destruction des êtres qui, se résolvant en d'autres, nous démontre que rien ne se réduit à rien; semblent nous annoncer une éternité qui a précédé, une éternité qui suivra, et la co-existence du grand architecte avec son merveilleux ouvrage.

Le climat offre des singularités très-remarquables dans le haut Pérou. On y éprouve le même jour, quelquefois à la même heure, et toujours dans un espace très-borné, la temperature des Zones les plus opposées. Ceux qui s'y rendent des vallées, sont percés en arrivant d'un froid rigoureux, dont, ni le feu, ni l'action, ni les vêtemens, ne peuvent les garantir; mais dont l'impression cesse d'être désagréable, après un séjour d'un mois ou de

trois semaines. Les symptômes du mal de mer tourmentent les voyageurs qui y paroissent pour la première fois, avec plus ou moins de violence, selon qu'ils en auroient eu à souffrir sur l'océan. Cependant, quelle qu'en soit la raison, on n'est pas exposé à cet accident par-tout ; et aucun des astronomes qui mesurèrent la figure de la terre sur les montagnes de Quito n'en fut attaqué.

Dans les vallées, on est autant ou plus étonné. Quoique très-près de l'équateur, ce pays jouit d'une délicieuse température. Les quatre saisons de l'année y sont sensibles, sans qu'aucune puisse passer pour incommode. Celle de l'hiver est la plus marquée. On en a cherché la cause dans les vents du pole austral, qui portent l'impression des neiges et des glaces d'où ils ont passé. Ils ne la conservent en partie que parce qu'ils soufflent sous le voile d'un brouillard épais qui couvre alors la terre. A la vérité, ces vapeurs grossières ne s'élèvent régulièrement que vers le midi : mais il est rare qu'elles se dissipent. Le ciel demeure communément assez couvert, pour que ces rayons, qui quelquefois se montrent, ne puissent adoucir le froid que très-légérement.

Quelle que soit la raison d'un hiver si cons-

tant

tant sous la Zone Torride, il est certain qu'il ne pleut jamais ou qu'il ne pleut que tous les deux ou trois ans dans le bas Pérou. La physique a fait les plus grands efforts pour trouver la cause d'un phénomène si extraordinaire. Ne pourroit-on pas l'attribuer au vent du Sud-Ouest qui y règne la plus grande partie de l'année, et à la hauteur prodigieuse des montagnes dont la cime est couverte de glaces perpétuelles ! Le pays situé entre deux, continuellement refroidi d'un côté, continuellement échauffé de l'autre, conserve une température si égale, que les nuages qui s'élèvent ne peuvent jamais se condenser au point de se résoudre en eaux formelles.

Il faudroit pourtant des pluies, et des pluies journalières, pour communiquer quelque fertilité aux côtes qui s'étendent depuis Tombès jusqu'à Lima, c'est-à-dire dans un espace de deux cent soixante-quatre lieues. Les sables en sont si généralement arides, qu'on n'y voit pas même une herbe, excepté dans les parties qu'il est possible d'arroser, et cette facilité n'est pas ordinaire. Il n'y a pas une seule source dans le bas Pérou; les rivières n'y sont pas communes; et celles qu'on y voit n'ont la plupart de l'eau que six ou sept mois de

l'année. Ce sont des torrens qui sortent des lacs, plus ou moins grands, formés dans les Cordilières, qui ne parcourent qu'un court espace et qui tarissent durant l'été. Du tems des incas, ces précieuses eaux étoient recueillies avec soin, et par le secours de divers canaux, répandues sur une assez grande superficie qu'elles fertilisoient. Les Espagnols ont profité de ces travaux. Leurs bourgades et leurs villes ont remplacé les cabanes des Indiens, qui peut-être par cette raison sont en moindre nombre dans le bas Pérou que sur les montagnes. Les vallées qui, de la capitale de l'empire, conduisent au Chili, ont une grande ressemblance avec celles dont on vient de parler ; cependant en quelques endroits elles se refusent moins obstinément à la culture.

Fin du Tome sixième.

TABLE DES INDICATIONS.

SUITE DU LIVRE SIXIÈME.

R 2

LIVRE SEPTIÈME.

Conquête du Pérou par les Espagnols. Changemens arrivés dans cet empire, depuis qu'il a changé de domination.

Fin de la table du tome sixième.


BIB